AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.
SECONDE PARTIE.

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

Par M. TISSOT,

D. M. de Montpellier, de la Soc. Royale de Londres, de l'Académie Medico-Phyſ. de Baſle, de la Société Œconom. de Berne.

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme à la ſeconde originale à laquelle on a joint la traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL, & des Notes par M. *** D. M.*

TOME SECOND.



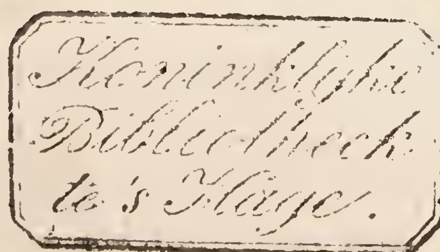


A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue S. Dominique. BENOIT DUPLAIN, le jeune, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi,



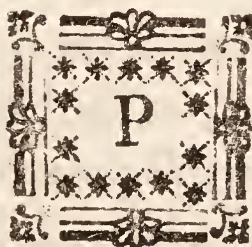




AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE XV.

De la fievre ardente ou chaude.

§. 230. RESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fievre, qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les ſignes qui la font connoître ſont, la dureté du pouls & ſa plénitude, plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande ſoif, une ſéchereſſe extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement, qui eſt conſidérable tous les ſoirs; la reſpiration un peu gênée, ſur-tout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en temps, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats; le ventre reſſerré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques reſſautements, ſur-tout quand le malade s'endort; peu ou point de bon ſommeil, mais, preſque toujours, une eſpece d'aſſoupiſſement, qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de ſueur; à l'ordinaire, la peau très-ſeche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite; comme toutes les maladies inflamma-

toires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop long-temps sec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre, d'abord, le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois seulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en passer tout-à-fait.

2°. L'on réitere les saignées, jusqu'à ce que le pouls s'amollisse. La premiere doit être considérable; & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut suspendre, & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté, pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continue à être fort & dur, on fait, dans le même jour, la troisieme saignée, qui souvent est la derniere.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour. N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiede; on lave en

même temps les mains avec la même eau ; on met des linges, ou des flanelles trempés dedans, ſur la poitrine & ſur le ventre ; & l'on fait boire, très-réguliérement, le lait d'amande N°. 4. & la tiſane N°. 7. Les pauvres peuvent ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieuſement. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon, font le ſalut du malade.

5°. Si, après les ſaignées, la fievre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10. juſqu'à ce qu'elle ait diminué, & enſuite, de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent, dans cette maladie, des ſaignements de nez, qui ſont très-ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amendement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à fait ſa dureté, que quand la maladie eſt entiérement terminée ; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue. Tous

ces ſignes favorables vont en augmentant, & entre le neuvieme & le quatorzieme, il ſurvient ordinairement, ſouvent après quelques heures d'orage, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux, au deſſus duquel l'urine reſte très-claire, & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent; cette croûte ſeche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, ſe diſſipe d'elle-même; le goût revient, la ſoif diminue, la clarté des idées renaît, l'aſſoupiſſement ſe diſſipe, le ſommeil & les forces reviennent. Après cette époque, il faut donner la potion N°. 23, & mettre le malade au régime des convaleſcents. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne dépoſent jamais, mais ils guériſſent très-bien ſans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, ſi le pouls reſte dur & perd de ſa force, ſi le cerveau eſt plus embarraſſé, la reſpiration plus gênée, les yeux, le

nez, les levres, la langue plus ſecs, la voix plus changée. Si à ces ſymptomes ſe joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoiſſe, l'égarement des yeux, le mal eſt preſque déſeſpéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ſes mains & ſes doigts ſont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque choſe ſur ſes draps; c'eſt ce qu'on appelle, *chaſſer aux mouches.*



CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. APrès avoir parlé des maladies fiévreuſes, qui dépendent de l'inflammation du ſang, je parlerai de celles que produiſent les matieres corrompues, qui croupiſſent dans l'eſtomac, dans les boyaux, dans les viſceres du bas-ventre, ou qui ont déjà paſſé dans le ſang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois, fievres bilieuſes, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours à l'avance, par un grand abattement, une peſanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaiſe le matin, peu d'appétit, un ſommeil inquiet, quelquefois, un mal de tête exceſſif pendant pluſieurs jours, ſans aucun autre ſymptome. Enſuite il ſurvient un friſſon, ſuivi d'une chaleur âcre & ſeche, le pouls, qui eſt petit & vîte pendant

le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes à moins que la fievre putride ne soit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête est ordinairement très-violent; le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissements, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amere, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistence des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fréquemment de petites selles qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois seche, d'autres fois il y a de la transpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fievre redouble

tous les jours, & ſouvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent de petits chez quelques uns.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers ; il n'y a point de bons moments ; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme ; les rêveries ſurviennent ; le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit ; il refuſe les ſecours, parle continuellement avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide ſur la peau, ſur-tout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade ont une odeur très-puante ; il ſurvient des mouvements convulſifs, ſur-tout au viſage ; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit ; *il chaſſe aux mouches ;* le pouls devient ſi petit & ſi vîte, qu'on

ne peut qu'à peine le ſentir, & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe, la poitrine s'emplit, & l'on meurt miſérablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente, ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes réuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237.) ſans empirer & ſans diminuer, il ne ſurvient aucun des ſymptomes (§. 238.), mais au contraire, tous les ſymptomes diminuent, les redoublements ſont moins longs, & moins violents, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes & ſoulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille; la langue ſe nettoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; ſouvent l'on en meurt

du dix-huitieme au vingtieme; quelquefois ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt légere, elle eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines, & même plus tard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent en grande partie du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece, conſiſte dans les remedes ſuivants.

1. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre & de l'eau, ou la tiſane N°. 3. L'on peut, au lieu du jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le ſucre &

l'eau, une boiſſon agréable & très-ſaine.

2. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & dureté du pouls, & par le tempéramment du malade; s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 232.), il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée ſeroit nuiſible.

3. Quand le malade a fait pendant deux jours un uſage abondant de ces boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans un demi-pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi-quart d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt ſûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus,

& l'on ſe contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede ; s'ils ne produiſent pas cet effet, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique pourroient prendre celui N°. 35. en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede quand il opéreroit ; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation ; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon ; & même ſi la fievre eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir.

Le moment de les donner, c'eſt après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baiſſé. Ordinairement le remede N°. 34. purge après avoir fait vomir ; le N°. 35. opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomiſſements ont fini, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon à la viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivants on continue comme les premiers ; mais

comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tiſane N°. 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop diſpendieuſe y ſuppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendront une taſſe toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais ſi la fievre étoit très-forte, le N°. 32. doit être préféré.

4. Après l'effet de l'émétique, ſi la fievre continue, ſi les ſelles reſtent puantes, ſi le ventre eſt un peu tendu, ſi les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 10, qui arrête la putridité & abat la fievre. Quand le mal eſt très-preſſant, on peut en donner toutes les heures.

5. Quand, malgré ces ſecours, la fievre continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires, N°. 36, & les laiſſer ſuppurer le plus long-temps qu'il ſera poſſible.

6. Quand la fievre eſt très-forte, il faut abſolument retrancher toute nourriture.

7. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de ſuite, trois priſes de la poudre N°. 24, à une heure de diſtance l'une de l'autre; ce remede procure quelques ſelles bilieuſes, qui abattent beaucoup la fievre & diminuent conſidérablement la violence de tout le reſte de la maladie. On l'emploie avec ſuccès dans les cas où la fievre trop forte empêche l'émétique; & l'on doit ſe borner à ce remede toutes les fois qu'on eſt incertain ſi les circonſtances du mal permettent le vomiſſement, dont on peut d'ailleurs ſe paſſer dans un très-grand nombre de cas.

8. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements ſont foibles, & que le malade eſt quelques heures ſans fievre, on doit diſcontinuer l'uſage journalier des boiſſons purgatives, mais l'on continue celui des tiſanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner de deux jours en

deux jours, deux prises de la poudre N°. 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14, quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps, pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Des fievres malignes.

§. 242. L'On appelle fievres malignes, celles dans lesquelles le danger est plus grand, que les symptomes ne sont effrayants. Elles font du mal, sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse contre la cause de la maladie.

Si, au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur qui, sans

s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage de viandes sans légumes, sans fruits, sans acides; des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaises graines; des viandes corrompues; huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fievres sont aussi très-souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air, sur-tout, qui réunit ces deux qualités, aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air enfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fievres

malignes ſont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible qui ait pu les détruire ; en même temps un abattement de l'ame qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le viſage, & ſur-tout dans les yeux ; de petits friſſons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur; des eſpeces de défaillance, dès le commencement du mal, ce qui eſt toujours fâcheux ; point de bon ſommeil, ſouvent un demi aſſoupiſſement ; une rêverie légere & ſourde, qui ſe manifeſte ſur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque choſe, & qui ne penſe à rien ; quelques malades ont cependant des rêveries violentes ; preſque tous un ſentiment de peſanteur, d'autres fois de ſerrement, dans le voiſinage du creux de l'eſtomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoiſſe. Il a quelquefois de légers

mouvements convulſifs dans le viſage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ſes ſens paroiſſent s'engourdir, j'ai vu pluſieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns ſe guérir. Il n'eſt point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle ſe perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit ſouvent par la gangrene; auſſi ce ſymptome eſt très-fâcheux.

La langue eſt quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un ſédiment d'un jaune brun; plus rarement ſeche que dans les autres eſpeces de fievre; quelquefois cependant elle reſſemble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reſte quelquefois très-mol, d'autres fois il eſt tendu. Le pouls eſt foible, quelquefois aſſez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte, & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu.

La peau n'eſt ſouvent ni chaude, ni ſeche, ni humide; elle ſe couvre ſouvent de taches pétéchiales, (ce ſont de petites taches d'un rouge livide), ſur-tout au col, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce ſont de plus grandes taches, brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines ſont preſque toujours crues, c'eſt-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil diſtinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui eſt mortelle, ſi elle ne ſoulage pas.

Il ſe forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il ſe fait des dépôts dans les glandes qui ſont aux aines, ſous les aiſſelles, entre les oreilles & la machoire, où il ſe forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces ſe perdent entiérement, le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait; le malade étendu ſur ſon dos, meurt ſouvent avec des convulſions, une ſueur prodigieuſe, & la poitrine embarraſſée.

Quelquefois ce ſont des hémorragies qui tuent ; elles ſont preſque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le ſoir.

§. 246. Le terme de ces maladies eſt, comme celui des fievres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le ſeptieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme, ſouvent au bout de cinq ou ſix ſemaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements ſont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foibleſſe & un air très-changé, ſe croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon, comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt ; d'autres, ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le

cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal quand le malade devient ſourd, ſi en même temps les autres ſymptomes s'amendent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diette doit être légere & aigre, on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, mériſes, & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La ſaignée eſt rarement néceſ-

ſaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées ſûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements ſont ſouvent très-peu néceſſaires, quelquefois dangereux.

6°. La boiſſon ordinaire doit être une tiſane d'orge, rendue aigre avec l'eſprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once ſur un pot de tiſane, ou ſuffiſamment pour rendre l'aigreur agréable, ou la limonade.

7°. Il eſt important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement après ſon effet, le malade eſt mieux au moins pendant quelques heures. Il eſt très-important de donner ce remede dans les commencements; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne ſoit point ſurvenu d'inflammation particuliere, & qu'il reſte encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un ſuccès marqué, le vingtieme jour.

8°. Après avoir enlevé, par ce

remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre, de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par dessus & par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe; enfin, il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9°. Si, avec la diarrhée, la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ypecacuana, N° 39, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précédent, se prennent le matin; deux heures après, il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer réguliérement, de trois

en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38 ou 39, & on la recommence ensuite, jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues, & le malade fort angoissé, il faudroit donner avec chaque prise de potion un bol N°. 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la grosseur d'une très-petite feve, de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11°. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, & s'ils se sechent, au bout de quelques jours, on en remet d'autres; il faut en entretenir long-temps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé,

pour que le malade ſoit quelques heures avec très-peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner ſix ou au moins cinq priſes du remede N°. 14, & réitérer la même doſe le lendemain, ce qui arrête les accès: (1) on continue à en donner deux doſes pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le malade au régime des convaleſcents; & ſi les forces ne reviennent pas, on lui donne avec ſuccès pour les rétablir plus vîte, trois priſes par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries, comme un excellent ſtomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui eſt une compoſition ridicule, chere & ſouvent dangereuſe. Il eſt vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du ſommeil, il y a beau-

(1) L'obſervation & l'expérience ont démontré l'utilité du kina, pour écarter la gangrene, & empêcher la putréfaction des matieres animales. Nous croyons donc qu'il eſt utile dans les fievres malignes de l'employer, auſſi-tôt que les premieres évacuations auront précédé.

coup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépenſe, au lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques ſemaines, trois priſes du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, ſur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non ſeulement parce qu'il eſt faux & ridicule, mais encore parce qu'il eſt dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela, on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou ſur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus, & répandants une odeur horrible; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſe ſont chargés, qui eſt la cauſe de cette infection, mais c'eſt une erreur; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & par la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, ſi on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un

malade, également chaud & humide. Bien-loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit, & le laisser long-temps dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures; ce qui n'est pas aussi dangereux, quoique ce soit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air est corrompu, mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade, respirent le venin qui sort de son corps, & peuvent en être incommodés, tout comme les personnes qui le soignent, mais ils n'en font pas sortir; au contraire, en contribuant aussi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe, on tire une fausse conséquence; l'on dit que, si le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cauſe qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle ſe mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractériſent la malignité avec les ſymptomes de ces maladies. Ces cas ſont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'eſt pas poſſible d'en preſcrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaiſon du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.



CHAPITRE XVIII.

Des fievres d'accès.

§. 250. LEs fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, « ſont celles qui, après un » accès de quelques heures, diminuent » ſenſiblement, ainſi que tous les » ſymptomes, & ceſſent enfin abſolu- » ment, de façon cependant que l'accès » revienne enſuite. »

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles ſont beaucoup plus rares depuis cinq ou ſix ans dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un aſſez grand nombre dans tous les lieux où l'on reſpire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits, ſitués dans un air à peu près ſemblable. (1)

(1) Les pays remplis d'étangs, de marais, d'eaux croupies, de poiſſons corrompus qui infectent l'air, ſont ravagés par les fievres intermittentes. Une partie de la Breſſe & de la Dombes, en fournit un exemple frappant. Ses habitants éprouvent en général pendant le quart de leur vie, des fievres tierces ou quartes.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

qui commencent dans les mois de Juillet, Août, & Septembre, qui durent jusqu'au Printemps, quelquefois pendant des années entieres, qui les énervent pendant ce temps, & joignent a l'impossibilité de travailler, les douleurs & les ennuis cruels de la maladie, qui se terminent très-souvent par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, l'hydropisie & la mort; qui abrégent au moins leurs jours, au point de rendre vieillards, ceux qui ont eu le bonheur d'atteindre soixante ans; qui jettent dans toute leur vie & toutes leurs actions, une tristesse peinte sur les physionomies, qui permet à peine les plus foibles plaisirs. Les paysans du voisinage qui sont attirés dans le temps de la récolte, par l'appât du gain, en rapportent presque tous des fievres intermittentes, qui leur font acheter bien chérement le fruit de leur travail. Ils en sont plus sûrement & plus fortement attaqués, s'ils veulent se priver du vin, qui en les fortifiant & corrigeant la putridité de l'air, les rend plus propres à résister à la cause du mal. Le bétail même n'est point exempt de maux, il est dans ces pays, foible, petit, mal conformé, avec de gros ventres.

Tous ces maux sont l'effet de la vapeur des étangs, que l'amour de l'indolence des habitants, le desir qu'ont les possesseurs des fonds, de trouver un revenu sûr, acquis sans peine, & les retards que feroient essuyer de nouveaux établissements, entretiennent. Mais si les uns & les autres calculoient la perte du bonheur d'une longue vie, la diminution de la population & du travail, l'augmentation du produit que donneroit un double nombre d'hommes, qui travailleroient plus fortement, plus long-temps, sans être interrompus par des maladies, & qui feroient tous passer à leurs Seigneurs une partie de leur travail; nous croyons qu'ils laisseroient bientôt toutes leurs éclufes ouvertes; qu'ils feroient ouvrir eux-mêmes de larges canaux pour conduire les eaux dans les rivieres voisines; qu'ils convertiroient leurs étangs en prairies & en terres à bled; qu'ils jouiroient ensuite du plaisir de pouvoir passer sans crainte, la plus grande partie de l'année au milieu de leurs terres, où ils verroient bientôt renaître les plaisirs, la population, la durée de la vie, & l'abondance.

Si l'accès revient tous les jours, c'est ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès sont longs & se ressemblent tous; elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce, ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger, & un plus fort.

Dans la fievre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent seulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres especes sont très-rares.

Ce que nous avançons ici, n'est point le fruit d'une imagination échauffée en faveur de l'humanité, qui se perd au milieu des avantages chimériques; c'est le résultat de l'expérience de tous les pays du monde, & de cette réflexion si simple, qu'une terre sans bras ne produiroit que des fruits sauvages & des bêtes fauves à son possesseur, & qu'elle ne lui sera lucrative, qu'en multipliant les bras & les travaux, sur lesquels il aura droit de prélever une partie du produit. On peut joindre à cette réflexion le calcul apprécié du revenu que donneroient les terreins fertiles couverts par les étangs, travaillés, ainsi que les terreins voisins, par un plus grand nombre de bras plus sains, comparé avec le revenu actuel de ces mêmes étangs, qui ne fournissent d'ailleurs que de mauvais poissons, nuisibles peut-être à leur tour à ceux qui s'en nourrissent. Mais lorsque la voix de l'humanité parle aussi fortement, celle de l'intérêt devroit-elle se faire entendre?

Nous ne pouvons, sur ces grandes choses, faire que des vœux impuissants; c'est à la sagesse du Ministere à en prendre connoissance, & à faire cesser des maux qui intéressent l'Etat, & les hommes.

J'ai vu une véritable quinte, & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les Dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente, attaque ſouvent dans le temps qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois, il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours avant que l'accès ſe déclare. Il commence par des bâillements, des laſſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblements; par la pâleur des extrêmités, par des nauſées, & quelquefois par un vomiſſement. Le pouls eſt vîte, foible & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur, qui augmente inſenſiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive; le malade ſe plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres; mais d'une douleur différente de celle qu'il ſouffroit pendant le froid; enfin, après avoir été dans cette chaleur pendant

quatre, cinq, ſix heures, il tombe dans une ſueur générale de quelques heures. Tous les ſymptomes, dont on vient de parler, diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient.

Après ce ſommeil, le malade ſe réveille ſouvent ſans fievre; il ne lui reſte alors qu'une laſſitude, & de la foibleſſe. Quelquefois le pouls, entre les accès, eſt dans ſon état naturel; ſouvent il reſte un peu plus vîte qu'en ſanté, & ne reprend ſa premiere lenteur, que quelques jours après le dernier accès.

Un des ſymptomes qui caractériſent le plus particuliérement ces fievres, c'eſt la nature des urines que le malade rend ſur la fin de l'accès. Elles ſont rougeâtres, & elles dépoſent un ſédiment qui reſſemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles ſont écumeuſes, & il ſe forme au deſſus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'eſt point fixe, elle varie ſuivant l'eſpece de la fievre & pluſieurs autres circonſtances. Les accès reviennent quelquefois préciſément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une,

deux ou trois heures; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer, que les fievres dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievres de Printemps ou d'Automne. L'on appelle fievres de Printemps, celles qui régnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; fievres d'Automne, celles qui régnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes, ce ne sont point proprement des maladies différentes; mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelqu'attention. Ces circonstances dépendent de la saison, & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fievres de Printemps sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce temps-là; & comme tous les jours la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'Automne sont souvent mêlées d'un

principe de putridité, & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'Automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août ; c'est une misérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août, que dans les mois suivants, parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres, qu'elles paroissent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se réglent en fievres d'accès ; mais heureusement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment couleur de brique, & sur-tout la pellicule au dessus des urines, sont ordinaires dans les fievres d'Automne, & manquent souvent dans celles de Printemps. « Dans celles-ci, les urines » sont d'ordinaire moins rouges, &

» tirent plutôt ſur le jaune ; il ſe for-
» me dans le milieu une eſpece de
» nuage. Elles dépoſent un ſédiment
» blanc, qui eſt un bon augure. »

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne ſont pas mortelles ; celles de Printemps, ſe diſſipent même ſouvent ſans aucun remede, après quelques accès. Il n'en eſt pas de même de celles d'Automne, qui durent très-long-temps, & même quelquefois juſqu'au Printemps, ſi on les laiſſe ſans remedes, ou ſi on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes ſont toujours plus rebelles que les tierces ; ce ſont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non ſeulement elle eſt très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne ſont pas extrêmement nuiſibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on ſe trompe en les regardant généralement comme ſalutaires. S'ils durent long-

temps, s'ils ſont longs & violents, ils affoibliſſent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & ſur-tout les digeſtions; ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans pluſieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'aſthme, & les fievres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès, & c'eſt toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guériſon de ces fievres; c'eſt le *kina* ou *kinkina*, ainſi l'on eſt toujours ſûr de les diſſiper, & il n'y a de difficulté que celle de ſavoir, s'il n'y a point d'autre cauſe de maladie, compliquée avec la fievre, à laquelle le *kina* pût nuire: s'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers (1).

(1) Cet admirable remede n'eſt connu en Europe que depuis cent vingt ans; nous en avons l'obligation aux Eſpagnols, qui le trouverent au Pérou, dans la Province de *Quito*; la Comteſſe de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit uſage en Amérique, & il arriva d'abord en Eſpagne, ſous le nom *de poudre de la Comteſſe*. Les maiſons des *Jéſuites* en ayant fait diſtribuer beaucoup, il ſe répandit ſous le nom *de poudre des Jéſuites*; il a été connu encore ſous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *kina*, ou *écorce du Pérou*. Il eſſuya d'abord de très-grandes oppoſitions;

§. 259. Dans les fievres de Printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au régime des convalescents*. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres; parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de

les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin, il paroît que depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficacité, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre de maladies, très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'estomac*, qu'il *fixe la fievre sans la guérir*, qu'il *renferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans *le scorbut*, *l'asthme*, *l'hydropisie*, *la jaunisse*; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempéramment quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *Idyosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

digestion

digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, (1) on lui donne le *kina*, qui est la poudre N°. 14. Si la fievre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons dans tout ce temps-là, entre deux prises.

(1) Il est très-rare que les fievres intermittentes n'exigent aucun purgatif pour leur guérison, sur-tout dans les pays de putridité. Il y a toujours une cause matérielle à ce genre de maladies, dont la nature se débarrasse plus aisément par les selles que par toute autre voie; & comme il n'y a rien à craindre d'un purgatif léger, tel que ceux des Numéros 11 ou 23, nous croyons que la prudence veut qu'on leur fasse toujours précéder une ou deux fois l'usage du kina.

Quand la fievre eſt tierce, il faut en donner une once, ou huit priſes entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle eſt quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il eſt inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doſes; c'eſt en les donnant trop petites qu'on échoue ſi ſouvent: on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere priſe ſoit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doſes de kina, l'accès manque; mais ſoit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut après que ſon temps eſt paſſé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le ſecond accès. On continue enſuite, pendant ſix jours, de donner la moitié de cette doſe, entre le temps qu'auroient rempli les accès, s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès ſont très-forts, le mal de tête très-violent, le viſage

rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N. 23.

§. 262. Dans les fievres d'Automne, si elles s'annoncent continues, à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le

remede N°. 34, ou celui N°. 35. (1) Si après ce remede les ſignes de putridité continuent encore, on purge avec pluſieurs priſes de la poudre N°. 24, ou les gens robuſtes, avec celle N°. 21; & quand la fievre eſt tout-à-fait réglée, on donne le kinkina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'Automne ſont plus opiniâtres, après l'avoir diſcontinué huit jours, quoiqu'il ne ſoit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autres jours, trois priſes par jour; ſur-tout ſi la fievre étoit quarte; & même, dans cette eſpece, je l'ai ſouvent fait prendre ſix fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à ſe ſoumettre à cette cure, qui eſt coûteuſe par le prix du *kina*; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la ſeule qui ſoit certaine; car rien ne peut remplacer ce remede, c'eſt le ſeul ſûr, & le ſeul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit

(1) Voyez, §. 241. les cas dans leſquels on doit employer ce ſecond remede, préférablement au premier.

l'eſtomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien-loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, & c'eſt une coutume nuiſible, quand on eſt obligé de le donner ſouvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laiſſoit des obſtructions, & qu'il conduiſoit à l'hydropiſie; l'on ſait aujourd'hui que ce qui obſtrue & conduit à l'hydropiſie, c'eſt la longueur de la fievre. Non ſeulement le *kina* empêche ce malheur, mais lorſqu'il eſt arrivé, parce qu'on ne s'en eſt pas ſervi, ſon uſage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina*, ſans le rendre nuiſible; mais quand la fievre eſt ſeule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien poſſible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y ſuppléer, quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *kina*, il faut bien ſe garder de ſe purger; la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La ſaignée n'eſt jamais, ou preſque jamais néceſſaire dans la fievre

quarte, qui attaque en Automne plutôt qu'au Printemps, & avec des symptomes de putridité, plutôt que d'inflammation. (1)

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heure un petit verre tiede de thé de sureau, adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une légere sueur qui rend le froid, & par-là même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le temps du froid, & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N°. 2, qui est plus rafraîchissante; mais il n'est plus nécessaire de boire tiede, il suffit de ne pas boire

(1) La saignée est communément nuisible dans les fievres intermittentes. En affoiblissant la nature, elle la rend moins propre à combattre la cause du mal; elle diminue pour quelque temps la fievre, mais elle la convertit souvent en continue, avec des redoublements, & même en lente, d'intermittente qu'elle étoit; elle la prolonge, & retarde en général les excrétions qui doivent terminer les accès, & qui sont salutaires: elle donne lieu par-là aux engorgements & aux obstructions des visceres; elle est une des causes qui concourent à rendre les fievres intermittentes si rares dans les Villes, comparativement aux campagnes; elle ne convient que dans les cas d'une pléthore évidente, ou d'une inflammation grave. On réussira ordinairement à calmer les douleurs de tête, par des lavepieds, des lavements, & des applications froides sur-le front.

trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuie bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner pendant la ſueur, un peu de gruau, ou quelqu'autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de Kina purgent. Ce n'eſt pas un mal, mais pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre, ainſi il faut regarder ces doſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui ceſſent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le ſuſpendroit un jour pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe; enſuite on le recommenceroit, & ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe quinze grains de thériaque; mais ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choſes auxquelles on l'aſſocie affoibliſſent ſa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage du *kina*, l'on ſe ſervoit des autres amers, qui ont auſſi beaucoup de qualités, mais qui lui ſont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43, trois

remedes de cette eſpece qui ſont très-bons, & dont j'ai ſouvent éprouvé l'utilité; mais d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer, qui entre dans la compoſition du troiſieme, eſt très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'Hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du *kina*. Il eſt vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, juſqu'à ce qu'il commençât à tranſpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aiſé dont je me ſuis ſervi ſouvent, avec un entier ſuccès, contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réuſſi que deux fois dans les quartes, c'eſt de faire ſuer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela, il boit trois ou quatre heures à l'avance, l'infuſion de ſureau miélée, comme je l'ai déjà dit §. 264, & une heure avant le moment du friſſon, il ſe met au lit,

&

& on lui donne, auſſi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai auſſi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant, de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué pluſieurs fois, & qu'elle ne guériſſoit point auſſi promptement, elle affoibliſſoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'eſtomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au kina, pour rétablir entiérement la ſanté. Mais comme ces moyens ſont peu coûteux, & réuſſiſſent ſouvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fievres; aucun n'eſt auſſi efficace, que ceux que je viens d'indiquer; pluſieurs ſont dangereux; ainſi il eſt prudent de ne pas s'en ſervir. L'on débite depuis quelques années, des poudres, ſous le nom de poudres de Berlin, qui ne ſont qu'un kina maſqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-chérement. Un kina choiſi, & fraîchement préparé, eſt fort à préférer.

§. 269. J'ai vu ſouvent des payſans qui avoient une fievre d'accès depuis pluſieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient obſervé aucun régime. Je me ſuis très-bien trouvé de leur donner les remedes N°. 34 ou 35; & enſuite pendant quelques jours, celui N°. 38; après cela, on leur donne le kina, (voyez §. 260.) ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267.) après quoi on les met, pendant quelque temps, à l'uſage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247. *art.* 13.) afin de rétablir les digeſtions qui ſont tout-à-fait dérangées. (1)

(1) Il eſt des cas aſſez fréquents dans quelques endroits, où la blancheur de la langue, un goût putride à la bouche, le dégoût pour les aliments, perſévérent malgré pluſieurs purgatifs par haut & par bas, avec la fievre. Alors on doit rendre la premiere doſe de kina, que le malade prendra tous les matins, s'il eſt hors de l'accès, purgative, en y ajoutant trois ou ſix grains de jalap, ou une vingtaine de rhubarbe en poudre.

Lorſqu'on craint les obſtructions du bas-ventre, cette maniere de donner le kina eſt très-avantageuſe; on pourra joindre de petites doſes de ſel ammoniac, & des préparations de fer aux autres priſes; ce qui en rend l'effet plus ſûr.

Les eaux minérales qui ſont apéritives & purgatives, ont rendu quelquefois les plus grands ſervices. On doit leur faire précéder l'uſage du kina, & les employer hors le temps de la fievre, dans les tempéraments glaireux ou bilieux, qui annoncent par un teint jaune, ſali, que les ſécrétions des viſceres du bas-ventre ne ſe font point aiſément.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès, qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violents symptomes; le pouls est petit & irrégulier, le malade excessivement abattu, évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à selle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal est très-pressant; le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivants. Souvent ces fievres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication est bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypécacuana, N°. 35, & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu sur ces fievres, parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est

trop délicat pour qu'on puiſſe les traiter ſans Médecins ; j'ai ſeulement voulu les faire connoître, afin que quand elles ſe préſenteroient, on fût inſtruit du danger.

§. 271. La même cauſe qui produit ces fievres d'accès, occaſionne ſouvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, ſans friſſon, ſans chaleur, & ſouvent ſans vîteſſe dans le pouls : ces maux ſuivent preſque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomiſſements & des envies de vomir très-violentes, avec une angoiſſe inexprimable ; des oppreſſions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents exceſſifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouies ſur un œil, la paupiere, le ſourcil & la tempe du même cô é, avec une rougeur de l'œil & un larmoyement continuel. J'ai même vu, deux fois, un gonflement ſi p od gieux que l'œil ſortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrê-

mement enflée. Tous ces maux commencent très-réguliérement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure, le lendemain ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai guéri avec le kina de ces maux, & sur-tout de ceux des yeux qui sont très-fréquents, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-léger, le second manque, & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fievre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois

aromatiques ; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration ; & comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces fievres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles. (1)

(1) A ces moyens de préserver & de guérir les fievres intermittentes, on peut ajouter l'usage d'un vin où on aura fait infuser du kina. Le vin est le dissolvant le plus propre à enlever à cette écorce ses parties actives ; il a réussi dans plusieurs cas, où de fortes doses de kina en substance avoient manqué d'opérer l'effet qu'on en attendoit. On fait infuser une once de kina pilé grossiérement dans chaque livre de bon vin. On finit de le préparer, & on le donne de la même maniere que celui qui est prescrit Numéro 43 Lorsqu'on n'en use que dans les vues de se préserver de la fievre, la moitié de cette dose peut suffire.



CHAPITRE XIX.

Des Eréſipelles, & des piquures d'animaux.

§. 273. L'Eréſipelle, que le peuple appelle le *Violet*, eſt quelquefois une maladie très-légere qui paroît ſur la peau, ſans que le malade ait eu aucune indiſpoſition; elle attaque ordinairement le viſage ou les jambes. La peau ſe tend, devient rude & rouge, mais la rougeur diſparoît ſi l'on preſſe avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade ſent dans la partie affligée une chaleur brûlante qui l'inquiete & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 274. D'autres fois c'eſt une maladie plus grave, qui commence par un friſſon très-fort, ſuivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir,

qui ne cessent que quand l'érésipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisieme jour. Alors la fievre diminue & les maux de cœur finissent, mais souvent il reste un peu de fievre & du dégoût pendant tout le temps que l'érésipelle augmente. Quand elle attaque le visage, le mal de tête continue jusqu'à ce qu'elle soit sur son déclin ; la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque ; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fievre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe, surtout quand l'âge se joint à la maladie. Une érésipelle très-forte sur le col occasionne une esquinancie qui peut être très-fâcheuse.

Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'éréſipelle eſt un peu forte, elle eſt couverte de petites puſtules pleines d'une eau claire comme celles qui ſurviennent à une brûlure, qui enſuite ſe ſéchent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, ſur-tout quand l'éréſipelle attaquoit le viſage, que l'humeur qui ſortoit de ces puſtules, étoit extrêmement viſqueuſe, & formoit des croûtes épaiſſes qui reſſembloient preſque aux croûtes de lait des petits enfants, & reſtoient pluſieurs jours avant que de tomber.

Quand l'éréſipelle eſt violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle ſe diſſipe par une ſueur abondante, qui eſt quelquefois annoncée par un malaiſe accompagné de friſſons & d'un peu d'angoiſſe qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau eſt très-ſeche, & même l'intérieur de la bouche.

§ 175. Il eſt rare que l'éréſipelle ſuppure, & quand cela arrive, c'eſt toujours une mauvaiſe ſuppuration, qui dégénere aiſément en ulcere. Il y a quelquefois des épidémies d'éréſi-

pelles malignes qui ſe gangrénent aiſément.

§. 276. L'éréſipelle change ſouvent de place ; elle ſe retire tout-à-coup ; le malade eſt mal à ſon aiſe ; il a des envies de vomir, de l'angoiſſe, de la chaleur ; l'éréſipelle reparoît ailleurs, & il eſt guéri. Mais ſi, au lieu de reparoître ſur une autre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures, & ces changements funeſtes arrivent quelquefois ſans qu'il ſoit poſſible de les attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un viſage allumé & des yeux très-vifs ; il devient bientôt frénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables.

L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des perſonnes pour qui

l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. Si elle attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 278. L'éréſipelle dépend de deux cauſes, d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 279. Quand le mal eſt léger, tel qu'il eſt décrit §. 273, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans échauffer, & il n'y a rien de tel dans ces cas-là que le régime & un uſage abondant de nitre & de thé de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infuſion de ſureau, & l'on prend de trois en trois heures demi-dragme de nitre, ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de ſureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol avec de la conſerve de ſureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 280. Quand le mal eſt plus grave, ſi la fievre eſt très-forte & le pouls en même temps fort ou dur, il faut faire une ſaignée; mais dans cette maladie il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, ſuppoſé qu'on n'ait pas tiré aſſez de ſang, en faire enſuite une ſeconde, & même une troiſieme ſi la fievre eſt forte, comme cela arrive très-ſouvent; elle eſt même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuſe, & dans des cas de cette eſpece la nature a quelquefois ſauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres, & un médecin éclairé & prudent peut prendre ſur lui de l'imiter; mais je n'oſe pas donner ce conſeil à la claſſe des Médecins pour laquelle j'écris, & il eſt plus ſûr pour eux de multiplier les ſaignées dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fievres éréſipellateuſes ſont ſouvent l'effet d'un long échauffement.

Après la ſaignée *on met au régime;* on donne des lavements juſqu'à ce que la fievre ait diminué ſenſiblement, & l'on fait boire abondamment de la tiſane d'orge, N°. 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins quelques prises de crême de tartre, N°. 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause premiere de ces éréspelles violentes. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale; s'il n'y a que peu de fievre & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N°. 34 ou 35, qui par les secousses qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras mieux que les purgatifs. (1)

Après ces évacuations ordinairement le mal s'amende; mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai

(1) Les émétiques réussissent très-bien, lorsque la premiere vivacité de l'inflammation est passée, si le malade a des nausées. Ils enlevent promptement une bile âcre, qui est souvent le foyer du mal; ils excitent les sueurs, qui sont toujours utiles dans les éréspelles. On observe constamment à Lyon, qu'ils sont presque toujours indiqués, & souvent nécessaires; qu'ils diminuent la maladie, & en abrégent le terme, lorsqu'ils sont prescrits de bonne heure, après les premiers symptomes de relâchement.

remede de cette maladie quand elle occupe cette partie ; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les suites fâcheuses.

Quand après les évacuations la fievre continue à être très-forte, il faut donner toutes les deux heures & même plus souvent, une cuillerée du remede N°. 10, mêlée à un verre de tisane.

Il est très-utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il est violent, appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vu ce remede attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, une éréspelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur, il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre ; (voyez §. 279.) il est utile d'entretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont 1°. l'herbe à robert, (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le persil, ou la fleur de sureau ; souvent même, si le mal est léger, il suffit d'y mettre un linge fort

doux, que quelques personnes poudrent de farine séchée. 1)

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de sureau & appliquées tiedes, sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai appaisé par ce remede les douleurs horribles du *feu Saint Antoine*, qui est une espece d'éréfipelle, mais cruelle, & qui a des caracteres singuliers.

3°. L'on emploie aussi avec grand succès l'emplâtre d'émail, N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette

(1) Toutes les applications qui favorisent la transpiration conviennent dans les éréfipelles; toutes celles qui l'arrêtent, nuisent; soit qu'elles agissent en bouchant les pores, ce que les huiles, les graisses, la cire, & les emplâtres produisent; soit qu'elles repercutent l'humeur, ce que le froid, les astringents, & les acides opérent. On doit donc dans tous les cas s'abstenir des unes & des autres.

Les éréfipelles de la face méritent encore plus d'attention, lorsqu'on applique des linges trempés dans une liqueur, quelle qu'elle soit, on est exposé à les voir se refroidir, & devenir repercussifs, si on n'a le plus grand soin de les couvrir avec d'autres linges secs & chauds, & de les renouveller très-souvent. L'observation même a prouvé que ces éréfipelles se terminoient aussi promptement, sans autre application que des linges propres, usés, chauds, changés très-fréquemment, qu'avec les applications les mieux indiquées.

maladie conviennent sur-tout quand il suinte, des petites vessies, une eau qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie. (1)

Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou des résines, sont très-dangereuses; elles ont souvent produit la rentrée de l'érésipelle, son ulcération, la gangrene. Si les personnes sujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette espece sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord une érésipelle.

§. 282. Quand l'humeur de l'érésipelle rentre & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poumon, ou sur quelque autre partie intérieure, il faut faire une saignée, appliquer les vésicatoires aux jambes & faire boire abondamment du thé de sureau nitré.

(1) Lorsqu'il y a sur la peau de petites vessies ou phlyctenes, il faut les percer dans la partie la plus déclive avec une aiguille, & comprimer ensuite doucement avec des linges propres & souples ces petites tumeurs, pour évacuer toute la sérosité âcre qu'elles contiennent. Cette méthode nous paroît préférable à l'application des poudres, qui en se collant avec la peau & la sérosité, peuvent arrêter la transpiration.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux éréſipelles habituelles, qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les aliments gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie ſédentaire, les paſſions vives & ſur-tout la colere, &, s'il eſt poſſible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choſes un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & ſur-tout faire ſouvent uſage de la crême de tartre. Ces attentions ſont importantes, parce que outre le danger de ces fréquentes éréſipelles elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la véſicule du fiel, qui, ſi on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légérement purgatives leur ſont très-utiles, auſſi bien que le jus d'herbes chicoracées, & le petit lait, bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou ſix mois de l'été. Il eſt encore plus efficace s'ils prennent en même temps de la crême de tartre & s'ils y mettent du miel.

Piquures d'Animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produisent souvent une espece d'érésipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpents venimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de scorpions, qui sont peu venimeux; les crapauds ne le sont pas; ainsi les seules piquures auxquelles on soit exposé, sont celles d'abeilles, de guêpes, de frêlons, de cousins, de demoiselles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleur, une enflure & une rougeur érésipellateuse très-considérable, qui, si elle est au visage, ferme quelquefois absolument les yeux; de la fievre, des maux de tête, des insomnies, des maux de cœur; & si les douleurs sont violentes, des évanouissements & des convulsions, sans que jamais ces accidents aient des suites funestes. Ils passent naturellement au bout de quelques jours, sans aucun secours; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abréger;

1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal s'il eſt reſté.

2°. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art* 1 & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de thériaque. (1)

3°. En faiſant prendre quelques bains de pieds.

4°. En diminuant un peu des aliments, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

(1) Le perſil pilé tient une des premieres places parmi ces applications.



CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes.

§. 285. L'Inflammation de poitrine & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſes, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fievre putride avec un engorgement du poumon, qui eſt ou ſans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuſe, ou avec douleur de côté, (*point*,) on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV & V, ſont un pouls moins dur, moins fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47 & 90.) La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſeche; le malade a un ſentiment de peſanteur & de mal-aiſe dans les environs de l'eſtomac, des nauſées; il a le teint moins rouge que dans les

péripneumonies & pleuréſies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait; les urines reſſemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-ſeche; les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'eſpece inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fievres putrides, §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge, N°. 3, & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative, N°. 34; mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire eſt entiérement diſſipée (1); l'employer plutôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux de travailler par un vomitif un poumon enflammé & gorgé de ſang, dont les vaiſſeaux crevent par le ſeul

(1) Voyez ſur l'uſage des émétiques dans les inflammations de poitrine, la Note de la page 94.

effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger, au bout de quelques jours, avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25 réussit aussi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fievres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de proposer, me réussit très-bien.

Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poumon avec fievre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards, les enfants foibles & mal constitués, les femmes languis-

ſantes, les hommes foibles & particuliérement ceux qui ſont uſés par la boiſſon, ſont les perſonnes qui en ſont le plus fréquemment attaquées, ſurtout ſi elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver; ſi elles ont vécu d'aliments viſqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaiſſiſſement viſqueux; elles circulent avec peine, & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon, l'augmentent, cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. Parce que les circonſtances dont j'ai parlé, ont précédé.

2°. Par les ſymptomes qui la précédent. Le malade, pluſieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaiſe humeur; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être; il a du penchant au

ſommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon plus long que violent, enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu; le pouls eſt foible & aſſez vîte; les urines ne ſont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & aſſez rouges; il ne touſſe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir; il a des moments de rêverie, dans d'autres l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent; le malade ne peut reſpirer qu'aſſis & avec un travail cruel; le cerveau s'embarraſſe tout à fait, le pouls eſt très-vîte & très-petit; cet état dure quelques heures, & finit auſſi tout-à-coup.

§. 291.

§. 291. Cette maladie eſt très-dangereuſe ; premiérement, parce qu'elle attaque des ſujets dont le tempérament n'a pas de reſſources ; en ſecond lieu, parce qu'elle eſt prompte, car on meurt quelquefois dès le troiſieme jour, & l'on páſſe rarement le ſeptieme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs, s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire, ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, ſi le temps eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plupart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir que de l'admettre.

2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins, des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux, ſont le remede N°. 35,

quand il y a des ſymptomes qui indiquent un grand beſoin de vomir, ſans inflammation, ou celui N°. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration. Quand on craint le vomiſſement, on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonſpect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de tiſane N°. 26, qui eſt la meilleure boiſſon dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nitre.

4°. On donne, de deux en deux heures, une taſſe de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des véſicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'eſt par ſûr de ſa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont ſouvent ſuffi dans des cas aſſez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guériſſent en

partie, cependant ils ne ſe remettent pas toujours entiérement; & ſi l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aiſément dans l'hydropiſie de poitrine.

§. 293. La *fauſſe pleuréſie* eſt une maladie qui n'intéreſſe point le poumon, mais ſeulement la peau & les muſcles qui couvrent les côtes. C'eſt une humeur rhumatiſmale qui ſe jette ſur ces parties, & qui y produiſant des douleurs très-vives qui reſſemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fauſſe pleuréſie eſt plus dangereuſe qu'une véritable, mais c'eſt une erreur. Elle eſt ſouvent précédée d'un friſſon, & preſque toujours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de reſpirer, qui naît, auſſi bien que la toux, de ce que le malade ſouffrant dans les mouvements de la reſpiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amaſſe un peu trop de ſang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoiſſe ni

les autres ſymptomes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades preſque ſur toute la poitrine, & juſqu'à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas; 1°. Quand la douleur eſt ſi forte que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer, ce qui produit un engorgement dans le poumon; 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la ſaignée ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie produit ſouvent un très-bon effet; c'eſt véritablement l'eſpece de pleuréſie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere ſaignée; ſouvent il ſe termine le troiſieme, le quatrieme ou le cinquieme jour, par une ſueur abondante; rarement il paſſe le ſeptieme. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une tranſpiration arrêtée; alors, ſi

d'abord, avant que la fievre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le ſang, on donne du faltranck, il guérit très-promptement en rétabliſſant la tranſpiration. Ce ſont des cas ſemblables, où celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie; réputation funeſte toutes les années à pluſieurs payſans, qui trompés par une fauſſe reſſemblance, l'emploient hardiment dans les vraies pleuréſies inflammatoires.



CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on ſent dans le ventre ; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'eſtomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de cauſes, & la plupart ſont des maladies chroniques, plus fréquentes parmi les gens déſœuvrés des villes ou les artiſans ſédentaires, que parmi le peuple des campagnes ; ainſi je ne parlerai que du petit nombre d'eſpeces qui ſont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que dans quelques maladies on tuoit en cherchant à faire ſuer ; on tue dans les coliques en voulant toujours chaſſer les vents avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'eſpece de colique la plus

violente & la plus dangereuſe c'eſt celle qui dépend de l'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins. Elle commence le plus ſouvent ſans friſſon, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte & dur; le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre; quelquefois il a une diarrhée aqueuſe; d'autres fois il eſt plutôt reſſerré, avec des vomiſſements, ce qui eſt très-fâcheux; le viſage devient rouge; le ventre ſe tend; on ne peut pas le toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a outre les douleurs une inquiétude extrême; l'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif; la douleur s'étend ſouvent juſqu'aux reins, où elle eſt très-vive; le malade urine peu; les urines ſont brûlantes & rouges; il n'a pas un inſtant de ſommeil; quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte;

le visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde; il perd entiérement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre; il survient des foiblesses, & le malade périt. Il survient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt avec les boyaux gangrénés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir c'est,

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend

d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne toutes les deux heures, ſoit qu'il y ait de la diarrhée, ſoit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tiſane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiedes.

4°. L'on tient continuellement ſur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus ſouvent; elles ſont ſeches preſque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede, dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie eſt finie, c'eſt-à-dire, quand les douleurs ſont terminées, que la fievre eſt finie, que le malade reprend un peu de force & de ſommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un demi-quart

d'once de ſel de *ſedlitz* (1), diſſous dans une verrée de petit lait, purgent ordinairement très-bien à cette époque les hommes les plus robuſtes & les plus durs. La manne ſeule ſuffit pour les perſonnes délicates, & tous les purgatifs âcres ſeroient très-dangereux, vu la grande ſenſibilité de l'eſtomac & des boyaux après cette maladie.

§. 299. Cette maladie eſt quelquefois l'effet d'une inflammation générale du ſang, & elle eſt produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boiſſons échauffantes, &c. ſouvent auſſi elle eſt la ſuite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu pluſieurs fois ces coliques naître après les remedes chauds; (voyez en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique aſſez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles

(1) Le ſel d'epſom peut remplacer celui de ſedlitz; mais nous leur préférerions le cryſtal minéral à la même doſe.

n'étoient occaſionnées que par des vents, & elle eſpéra de les appaiſer par beaucoup d'eau de noix, qui, bien-loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouies, & c'eſt ce qui devoit néceſſairement arriver; elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins ſouffroient beaucoup; les urines étoient preſque entiérement ſupprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-ſouvent ſur la chaiſe, preſque pour rien; l'angoiſſe, la chaleur, l'altération, la ſéchereſſe de la langue étoient effrayantes, & ſon état qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une ſaignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit pluſieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces ſecours adoucirent un peu le mal; en continuant la boiſſon & les lavements, la diarrhée diminua; le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui ſe troublerent, dépoſerent, & elle

guérit : mais je ſuis perſuadé que ſi la ſaignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment, & l'on ne doit jamais négliger les reſtes de douleurs, crainte qu'il ne ſe forme une dureté ou ſquirrhe, qui occaſionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des inteſtins & de l'eſtomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un quand la violence des douleurs diminue ; mais qu'il reſte une douleur ſourde, un mal-aiſe général, peu d'appétit, des friſſons fréquents, & que le malade ne reprend pas ſes forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boiſſons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès eſt quelquefois marquée par une petite défaillance, ſuivie d'une ceſſation de peſanteur dans la partie où on la reſſentoit, & quand le pus s'épanche dans l'inteſtin, le malade a quelquefois des envies de

vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres ſelles. Il reſte alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une fievre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faiſant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'inteſtin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'eſt un cas très-grave, qui demande des ſecours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuſe.

§. 302. La colique bilieuſe ſe manifeſte par des douleurs très-aiguës, mais elle eſt aſſez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'eſt ni fort ni fort dur; le ventre n'eſt ni tendu ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent

mieux & ſont moins rouges ; la chaleur intérieure & la ſoif ſont aſſez preſſantes ; la bouche eſt amere ; les vomiſſements ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre exiſtent, évacuent des matieres jaunes ; ſouvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit 1°. par des lavements de petit lait & de miel, ou, ſi l'on n'a pas du petit lait, par celui N°. 5.

2°. En faiſant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tiſane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, ſi l'on n'en a point par un peu de vinaigre & de miel. (1)

3°. En donnant d'heure en heure une taſſe du remede N°. 32, ou, ſi on ne peut pas ſe le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes diſtances.

4°. Les fomentations d'eau tiede & le demi-bain (2) ſont auſſi très-favorables.

(1) L'eau de poulet peut tenir lieu de toute autre tiſane.

(2) Dans les maladies avec matiere putride, telles que ſont les coliques bilieuſes décrites, les demi-bains

5°. Si dans un ſujet fort & robuſte les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit ſaigner pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, ſurtout d'oſeille.

7°. Après avoir beaucoup delayé, ſi la fievre ne ſurvient pas, ſi la douleur continue, ſi les évacuations ne ſont pas conſidérables, il faut donner un purgatif. Celui qui eſt indiqué N°. 47 eſt très-convenable. (1)

§. 304. Cette colique eſt habituelle pour pluſieurs perſonnes ; on la pré-

nous paroiſſent dangereux, par le trop grand relâchement qu'ils peuvent procurer, & le retour dans le ſang de la bile corrompue, qui eſt dépoſée dans les inteſtins ou dans l'eſtomac, auquel ils peuvent donner lieu. La douleur n'exige par elle-même, comme douleur, des remedes, que dans les cas où elle devient trop vive ; ſi elle eſt modérée, elle ſert à exciter la nature à l'évacuation de cette bile, qui par ſon acrimonie differe peu des poiſons. Nous croyons donc que ſi les délayants intérieurs ſont toujours néceſſaires dans cette maladie, ſi les fomentations conviennent dans les vives douleurs, lorſqu'on craint que l'inflammation ne ſurvienne, les demi-bains ne doivent être employés dans aucun cas ſans l'avis d'un Médecin éclairé.

(1) Si le malade a de fortes nauſées, on doit les aider, en donnant toutes les demi-heures, de petits gobelets d'une chopine d'eau, dans laquelle on aura fait fondre une doſe ordinaire de tartre émétique, & une demi-once de ſel d'epſom ; ce qu'on continuera juſqu'à ce qu'un vomiſſement doux, ou des ſelles aſſez copieuſes aient ſuccédé.

vient par l'uſage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand uſage des viandes, les choſes chaudes, les graiſſes & le lait. (1)

Coliques d'Indigeſtions. Indigeſtions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui ſont produites ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les perſonnes qui ne digérent pas parfaitement, ou par des mêlanges nuiſibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal-ſains en eux-mêmes ou mal-conditionnés.

On connoît cette eſpece par ce qui a précédé, par des douleurs qui ſont accompagnées de beaucoup de malaiſe, qui viennent peu à peu, qui ne ſont pas auſſi fixes que dans les eſpeces précédentes, qui ſont ſans fievre, ſans

(1) Il eſt une autre eſpece de colique périodique, qu'on pourroit appeller bilieuſe, qui eſt produite par des calculs dans la véſicule du fiel. On la reconnoît par le centre de la douleur qui ſe rapporte à cette partie, parce qu'elle vient communément peu d'heures après les repas, ſur-tout après le dîner, qu'elle eſt communément ſuivie d'une jauniſſe paſſagere, qu'entre ſes retours le malade eſt tranquille, ſans dégoût, ſans nauſée. Les bains, les narcotiques, les eaux minérales, & les ſucs végétaux pris intérieurement en ſont le remede.

chaleur, ſans altération, mais accompagnées de tournoiements de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal-entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede, ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomille peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la méliſſe, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomiſſements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plutôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli & qu'il ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavements avec de l'eau tiede & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité que par leur qualité ; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N°. 24 & beaucoup d'eau fraîche. (1)

L'essentiel c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations, mais il n'y a pas de pratique plus funeste (2); ces évacua-

(1) Si la crême de tartre paroît peser sur l'estomac, on lui substituera le purgatif Numéro 11.

(2) Tous ces stomachiques cordiaux ne conviennent que dans les cas où la colique produit des défaillances.

tions ſont la ſeule choſe qui peut guérir le malade ; les arrêter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noie ; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans quelque fievre putride ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature plus ſage ne ſurmonte les obſtacles qu'on lui oppoſe, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigeſtion ſans douleurs de colique bien ſenſibles, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoiſſe inexprimable, des défaillances, des ſueurs froides ; ſouvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui ſaiſit le malade tout-à-coup ; il perd l'uſage de tous ſes ſens ; le viſage eſt pâle, défait ; il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir, ce qui joint à la petiteſſe du pouls, à ce que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on ſent l'eſtomac tendu, fait diſtinguer ce mal d'une

& lorſque la cauſe matérielle a été évacuée. Ils peuvent même alors devenir néceſſaires pour rétablir les forces de l'eſtomac.

véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du sel & du savon ; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, de l'eau salée, & si cela est inutile, on fait prendre la poudre N°. 34, dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié ; & si au bout d'un quart d'heure elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

§. 309. Tous nos aliments & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres. S'ils ne se digérent pas assez vîte, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air ; s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou si les intestins se serrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il

s'en amaſſe beaucoup dans quelques endroits, alors, l'eſtomac, & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeule ; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les ſymptomes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé ; parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération ; parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros ; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que quand il en rend par deſſus ou par deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle

dépend d'aliments ou de boiſſons pleines d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boiſſon un peu aromatique, & ſur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni chaleur ni fievre, & ſi l'on ſent l'eſtomac affoibli, on peut alors, mais c'eſt preſque le ſeul cas de colique où on le puiſſe, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur ſtomachique.

§. 311. Quand on eſt ſujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'eſt une preuve que les digeſtions ne ſe font pas bien, & l'on doit y remédier, ſans quoi la ſanté ſe dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, ſur-tout aux pieds, l'on eſt quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans leſquelles les

remedes chauds & ſpiritueux ſont très-nuiſibles ; mais qui ſe guériſſent aiſément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant enſuite dans l'eau tiede pendant long-temps, & en faiſant boire beaucoup de thé léger, de camomille, ou de ſureau.

La guériſon ſera encore plus prompte, ſi le malade ſe met au lit, & peut un peu ſuer, ſur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes on donneroit des lavements.

Une femme, s'étant trempée les jambes dans une ſource aſſez fraîche, après avoir marché au gros de l'Eté, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choſes chaudes, le mal empira ; on la purgea, le mal empira ; on m'appella le troiſieme jour, peu d'heures avant ſa mort.

Il faut, dans ces cas-là, ſi la douleur eſt exceſſive, ſaigner, (1) donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes pluſieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, enſuite dans

(1) On ne doit pas ſe décider légérement à la ſaignée dans cette colique : nous croyons même qu'on ne doit la pratiquer, que lorſque l'inflammation paroît ſurvenir.

l'eau ; boire abondamment de fleur de tilleul avec un peu de lait ; donner ensuite un grain d'opium ; & si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner ; & quand on ne sait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre ; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'especes de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette eſpece, qui font ſouffrir pluſieurs perſonnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir, que leurs maux étant cauſés, le plus ſouvent, par des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, ou par quelqu'autre vice, ſur-tout dans les organes qui ſervent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand ſoin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guériſon très-prompte, au moyen de quelque remede ſpécifique, & les regarder comme des Charlatans, entre les mains deſquels il eſt très-dangereux de ſe mettre. 3°. Ils doivent ſe perſuader, qu'ils ne peuvent attendre leur guériſon que d'un régime approprié & exact, & d'un long uſage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement préſent à l'eſprit, qu'il eſt aiſé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux ſont de ceux qui exigent le plus de connoiſſances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du miséréré, ou passion iliaque ; & du colera-morbus, ou trousse-galant.

§. 316. CES maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes, sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes ; & la superstition attribue leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortileges.*

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent, que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation ; d'autres fois, sans qu'elle ait précédé par des douleurs dans quelque partie du ventre,

ſur-tout autour du nombril, qui, augmentant peu à peu, deviennent enfin très-violentes, & en même temps le malade a de l'angoiſſe; l'on ſent, chez quelques-uns, une tumeur dure, qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend des vents, il en ſort quelques-uns par deſſus, ils ſont ſuivis d'envie de vomir; bientôt il ſurvient quelques vomiſſements, qui vont en augmentant, juſqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroît de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boiſſons; mais enſuite les matieres deviennent puantes, fétides; & quand le mal eſt très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavements qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore, des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt arrivé, il eſt bien

difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là, il n'y a pas une ſeule ſelle; le ventre ſe tend, les urines quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls d'abord aſſez dur, devient vîte & petit; les forces ſe perdent entiérement; les malades rêvent; il ſurvient preſque toujours un hoquet, & quelquefois des convulſions générales; les extrêmités ſe refroidiſſent, le pouls ſe perd, les douleurs & les vomiſſements ceſſent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans attendre un moment, commencer des remedes dès qu'on ſoupçonne le mal; la plus petite faute eſt mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie, pour une jeune perſonne qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne put même la ſoulager, elle mourut au commencement du troiſieme jour.

Le mal doit être traité préciſément comme les coliques inflammatoires; & la ſeule différence qu'il y a entre ces

deux maladies, c'eſt que dans ce cas, il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſements continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte ſaignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ſes forces.

2°. Donner des lavements laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge, & auxquels on ajoute cinq ou ſix onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomiſſements, en donnant, de deux en deux heures, une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites, mais très-fréquentes doſes, d'une boiſſon qui calme, délaye, rafraîchiſſe, & puiſſe en même temps contribuer à rappeller les ſelles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 49, ſi on peut l'avoir d'abord; ſinon, on donne le petit lait pur avec du miel, & les boiſſons marquées §. 298. *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laiſſe auſſi long-temps qu'il peut le ſoutenir, &

on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il sera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain, immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ses forces; si en même temps le pouls va mieux; si les vomissements sont moins abondants; si les matieres paroissent moins corrompues; si le malade sent quelques remuements dans son ventre; s'il rend quelques matieres par les selles; si en même temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela, il meurt bien vîte. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend des foiblesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie, que le

peuple attribue à ce que les boyaux sont noués, & dans laquelle il fait avaler des balles, ou de grosses quantités de mercure. Ce nœud des intestins est une chimere impossible; comment se noueroient-ils, puisque l'une de leurs extrêmités est continue à l'estomac, & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes, qu'on a découvert, en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts; sage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien-loin de se faire une peine, on devroit se faire un devoir, parce que c'en est un, que de contribuer à perfectionner une science, à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes, mais quelles qu'elles soient, l'usage d'avaler des balles est toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'est souvent; l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obstacle insurmontable à la guérison.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs.

Trouſſe-galant.

§. 321. Le *trouſſe-galant*, ou *colera-morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante, & douloureuſe par les vomiſſements & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflements, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement; enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſements; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas-ventre; le pouls, preſque toujours fiévreux, eſt quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuſe évacuation qui ſe fait. Il y a des malades qui ont juſqu'à cent ſelles dans quelques heures; ils maigriſſent à vue, & au bout de trois ou quatre heures, ſi le mal eſt violent, ils ſont méconnoiſſables. Dès qu'il y a

eu beaucoup d'évacuations, on eſt fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuiſſes, dans les bras, qui ſont auſſi douloureuſes que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulſions, le froid des extrêmités ſurviennent, les défaillances ſe ſuccédent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue exceſſivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; ſur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'Eté, dont l'uſage tempere l'âcreté putreſcente de la bile.

§. 323. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en guériſſent.

L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile âcre, par des torrents de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi

on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réuſſi; ou une très-légere tiſane de pain, qui ſe fait, en cuiſant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau, pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'aveine. L'on grille auſſi avec ſuccès, du ſeigle, qu'on pile, & dont on fait une légere tiſane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très-bon dans ce cas. L'on emploie avec ſuccès le petit lait; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit lait de beurre (la battue) eſt la meilleure de toutes les boiſſons. Mais quel que ſoit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité; (1)

(1) On délayera, on corrigera cette bile âcre, alkaleſcente, on modérera le vomiſſement, la ſoif & la ſéchereſſe de la bouche, par des boiſſons acidulées, avec le ſuc de citron, d'oranges, de grenade, l'eſprit de nitre dulcifié, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, l'eſprit de vitriol, ou le vinaigre.

& les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le pouls fût fort dans les commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vu les vomiſſements finir, preſqu'entiérement, après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou ſix heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3° Ordinairement le bain tiede ſoulage pendant qu'on eſt dedans; mais les douleurs reviennent ſouvent bientôt après qu'on en eſt ſorti, ce qui n'eſt point une raiſon pour le négliger; d'autant plus que quelquefois, il procure un ſoulagement plus long. On doit y tenir le malade long temps, (1)

(1) Juſqu'à ce que les douleurs ſoient calmées, ſans attendre que la défaillance ſurvienne, il vaut mieux

& profiter de ce temps pour lui faire prendre ſept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très-bien réuſſi. Les vomiſſements s'arrêterent, & au ſortir du bain, le malade eut pluſieurs ſelles prodigieuſes qui diminuerent conſidérablement la force du mal.

4°. Si l'on ſe laiſſe effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du ſirop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choſes l'une ; ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver ; ou, ſi l'on réuſſit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme, qu'un remede composé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jeté dans

être dans le cas d'y revenir, que de ſe repentir d'y avoir trop retenu & affoibli le malade.

Les bains ne ſont point ſans danger, ſur-tout dans les tempéraments cacheſtiques, bilieux, & dans les pays de putridité. Quoiqu'on ne puiſſe s'empêcher de les regarder comme un très-grand remede, on doit craindre un trop grand relâchement, un reflux dans le ſang, de la bile corrompue qui fermente dans les inteſtins. Nous croyons qu'on fera bien de ne s'y décider, qu'après avoir employé inutilement les autres ſecours.

une fievre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes, que quand la petitesse du pouls, l'affoiblissement considérable, les crampes violentes & continues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner tous les quarts, ou demi-quarts d'heure, une cueillerée du remede N°. 50, (1) en continuant les délayants. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que d'heure en heure, encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste très-vîte, mais il devient régulier; il y a des instants

(1) La vivacité de l'irritation, & l'abondance des évacuations qui font tout craindre pour la vie du malade, ont déterminé plusieurs Médecins célebres, à les modérer par de petites doses de Narcotique, données de meilleure heure que M. Tissot ne les propose. Cette méthode a même quelques avantages; mais on peut assurer, que celle qui voudroit arrêter subitement les évacuations par les cordiaux, les stomachiques & les narcotiques, seroit meurtriere: les efforts de la nature doivent être modérés, & non pas supprimés.

d'aſſoupiſſements, car le bon ſommeil ſe fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux, & quand les évacuations ſont finies, qu'il ne reſte plus de douleurs, mais une grande foibleſſe, & beaucoup de ſenſibilité, on peut donner outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours; enſuite on met au régime des convaleſcents; & l'uſage de la poudre N°. 14, dont on prend deux priſes par jour, hâte beaucoup la convaleſcence.



CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHacun connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées, qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup, sans aucun mal précédent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût, & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fievre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout,) sont plutôt un bien qu'un mal ; elles évacuent des matieres amassées dès long-temps, & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien-loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter ; elles finissent ordinairement

d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut seulement diminuer considérablement la quantité des aliments; se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque, ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours, le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout, si les envies d'aller à la selle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela, on mettroit le malade tout-à-fait au régime; & si la diarrhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulevements de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N°. 35. Si ces accidents n'existoient pas, on lui donneroit celle N°. 51; & pendant les trois heures, qui

qui suivent ce remede, on lui feroit prendre, toutes les demi-heures, une tasse de bouillon foible.

Si la diarrhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace, qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger avec un des remedes N°. 21, 23, ou 47, & ensuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou celui N°. 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-temps, sans observer même aucun régime, alors elles se perpétuent, & affoiblissent entiérement le malade. Il faut, dans ces cas-là, commencer par le remede N°. 35; ensuite, on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 51; & pendant tout ce temps-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de riz cuit au bouillon de poule foible. L'on met avec succès, sur

l'estomac, une emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient cessé plusieurs jours.



CHAPITRE XXIV.

De la Dyſenterie.

§. 329. LA dyſenterie eſt un flux de ventre, accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement il y a un peu de ſang dans les ſelles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'eſt point néceſſaire pour conſtituer la dyſenterie; celle où il n'y en a point, n'eſt pas moins dangereuſe que l'autre.

§. 330. La dyſenterie eſt ordinairement épidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus ſouvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le ſang & la bile âcre; tant qu'elles durent, la tranſpiration ſe fait, (voyez introduction pag. 33.) mais dès qu'elles diminuent, ſur-tout le ſoir & le matin, cette évacuation ſe fait moins bien; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs beaucoup d'épaiſ-

ſiſſement ; alors cette humeur âcre arrêtée, ſe rejette ſur les inteſtins & les irrite; les douleurs & les évacuations ſurviennent.

Cette eſpece de dyſenterie eſt de tous les temps & de tous les pays ; mais ſi à cette cauſe il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ſerrés, tels que les hôpitaux, les camps, les priſons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cauſe de la dyſenterie, rend cette maladie plus fâcheuſe.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un friſſon ; le malade perd aſſez vîte ſes forces, il ſouffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent pluſieurs heures avant que les évacuations viennent ; il a des vertiges, des envies de vomir ; il pâlit ; le pouls n'eſt cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit ; enfin les ſelles ſurviennent ; les premieres ne ſont ſouvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais

bientôt elles ſont mêlées de glaires, & ces glaires ſouvent teintes de ſang. Leur couleur varie, elles ſont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque ſelle, & les ſelles deviennent très-fréquentes; l'on en a juſqu'à huit, dix, douze, quinze par heures; alors le fondement s'irrite, le teneſme, (qui eſt une envie d'aller à la ſelle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) ſe joint à la dyſenterie, & occaſionne ſouvent une chûte du fondement; l'état du malade eſt très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaiſſies, qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins, quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrenes; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon pouls s'affoiblit, il tombe dans des ſueurs froides & dans des défaillances, qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de frénéſie ou délire violent, avant

le dernier moment. J'ai vu chez deux ſujets un ſymptome aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes; elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang; le malade conſerve quelques forces; peu à peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie, que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émétique. Le remede N°. 34, quand il n'y a point de raiſon

de ne pas l'employer, pris dès les commencements, emporte ſouvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 35, n'eſt pas moins efficace, il avoit même été regardé très-long-temps, comme un ſpécifique ſûr; il ne l'eſt pas, mais il eſt très-utile. (1) Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les ſelles ſont moins fréquentes, c'eſt une très-bonne marque; ſi elles ne diminuent point, il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand ſoin, toute viande, juſqu'à l'entiere guériſon de la maladie. La tiſane N°. 3, eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émétique, on donne au malade, le remede N°. 51, en deux priſes; le jour ſuivant, on ne lui donne point d'autre remede que la

(1) L'ypecacuana donné à la maniere des Braſiliens, décrite par Piſon, eſt peut-être le remede le plus efficace. Ils prennent deux dragmes de cette racine, qu'ils font infuſer pendant toute la nuit, dans quatre onces d'eau tiede, on les coule, & on ajoute, ſi l'on veut, une once d'hydromel, ou de ſirop de capillaire; on réitere pendant deux jours la même infuſion, avec la même racine qui a ſervi à la premiere. Le vomiſſement eſt médiocre le premier jour, il eſt très-foible le ſecond, & ſur-tout le troiſieme.

tisane ; le quatrieme , on réitere la rhubarbe ; alors ordinairement la force du mal a passé ; on continue encore la diette pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convalescents.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une saignée (1), donner tous les jours trois & même quatre lavements N°. 6 (2), & boire beaucoup de tisane N°. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent ; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptomes d'inflammation ont été forts, il faut purger la premiere fois avec la

(1) Lorsque le bas-ventre est tendu, lorsqu'on en craint l'inflammation, des fomentations d'eau ou de lait tiedes, doivent précéder l'usage des évacuants.

(2) Au lieu du lavement Numero 6, on peut, s'il y a de vives épreintes, donner souvent des demi-lavements de lait, ou d'huile d'olive, auxquels on joindra une demi-once de sirop de Diacode. On calmera encore ces épreintes, si on met de l'eau tiede, toujours renouvellée dans le bassin.

potion

potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que ſur la fin du mal.

J'ai guéri pluſieurs dyſenteries en ne leur ordonnant pour tout remede qu'une taſſe d'eau tiede tous les quarts d'heure; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres dont on ignore les effets, & qui en produiſent ſouvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive auſſi que la dyſenterie ſe joint à une fievre putride, ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N°. 23 ou 47, & pluſieurs doſes du N°. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 32 eſt excellent dans ce cas.

En 1755, il y eut ici en automne, quand l'épidémie nombreuſe des fievres putrides commença à ceſſer, un grand nombre de dyſenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres. Je commençai par le remede N°. 34, & enſuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades ſur la fin de la maladie. Preſque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui

je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-temps, mais sans danger.

§. 335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptomes de malignité, (voyez §. 245,) l'on emploie avec succès, après le remede N°. 35, ceux N°. 38 & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidents étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces causes ; on les guérit en se mettant au régime, & en prenant une prise du remede N°. 51. Si sans aucune cause sensible le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle est com-

pliquée avec fievre d'accès ; il faut guérir premiérement la dyſenterie & enſuite la fievre. Si cependant les accès de fievre étoient violents, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux, dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dans la dyſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent; il n'y a peut-être point de préjugé plus faux. Les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus ſouvent des conſtipations, des maladies des nerfs & de la peau, mais jamais une dyſenterie épidémique. Les fruits mûrs, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, & ſur-tout ceux d'été, ſont le vrai préſervatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, c'eſt en fondant les humeurs & ſur-tout la bile épaiſſie, s'il y en a, dont ils ſont le vrai diſſolvant, d'occaſionner une diarrhée, mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyſenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer qu'elle est plus rare & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vu des dysenteries, j'ai mangé moins de viande & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque, & plusieurs Médecins suivent la même méthode avec le même succès.

J'ai vu onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits, & guérirent; la grand'mere & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit; il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne près de Berne, en 1750, dans le temps que la dysenterie faisoit beaucoup de ravages, &

que l'on déconſeilloit ſévérement les fruits, de onze perſonnes qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées; le cocher ſeul, docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un Régiment Suiſſe qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces méridionales de France, les Capitaines amodierent la priſe de pluſieurs arpents de vigne, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on cueilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Miniſtre étoit attaqué d'une dyſenterie que les remedes qu'il prenoit ne guériſſoient point; il vit par hazard des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils; mais ceux-là

ſuffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits quand la dyſenterie regne, l'on doit en manger davantage; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés; c'eſt une vérité que les gens inſtruits ne révoquent plus en doute nulle part; l'expérience la démontre, & elle eſt fondée en raiſon, puiſque les fruits remédient à toutes les cauſes des dyſenteries. (1)

§. 340. Il eſt extrêmement important que les malades aillent à la ſelle dans des endroits à part, parce que les excréments ſont très-contagieux; & s'ils vont ſur des baſſins, on doit les

(1) L'obſervation de tous les pays, de tous les temps, confirme tellement ces vérités, elles ſont ſi importantes, qu'on ne ſauroit trop les répéter, les répandre, & ſolliciter auprès des Magiſtrats leur publication dans les temps d'épidémie.

L'alternative des fortes chaleurs & des pluies froides, ou de l'humidité de l'air, la nourriture animale trop abondante, la mal-propreté & la contagion, ſont les cauſes des épidémies de dyſenterie. L'inconſtance du temps pendant l'Été de 1761, qui fut tour-à-tour très-chaud & pluvieux, en fertiliſant les campagnes remplit Lyon de dyſenteries, qu'on auroit prévenues, ſi on avoit joint à une diete végétale rafraîchiſſante, le ſoin de ſe vêtir proportionnellement à la température de l'air, d'éviter le ſerein, la pluie, la mal-propreté & la contagion par les ſieges d'aiſance.

ſortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuellement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il eſt auſſi très-néceſſaire de changer ſouvent les linges. Sans ces précautions la maladie devient plus mauvaiſe, & elle attaque ceux qui habitent la même maiſon. il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. M. BOERHAAVE conſeilloit, quand la dyſenterie étoit épidémique, de *branter* toute l'eau qu'on boit. (1)

§. 341. Je ne ſais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conſeille un plus grand nombre de remedes différents ; il n'y a perſonne qui ne vante le ſien, qui ne l'éleve au deſſus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue, dont il n'a aucune idée juſte, avec un remede dont il ignore parfaitement les

(1) Il s'eſt introduit ici, dans l'édition de Paris, une erreur eſſentielle ; l'on y lit, *mettre de l'eau de vie*, au lieu de *branter*. Ce ſont deux choſes bien différentes ; *branter*, c'eſt imprégner de la vapeur de ſoufre, qui étant acide prévient la corruption ; on le fait en brûlant du *brant*, ou pattes ſoufrées, dans des tonneaux, qu'on remplit enſuite d'eau & qu'on bouche ; comme on le fait, pour les vins, dans pluſieurs pays.

effets ; & le malade ſouffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoiſonne par peur, par ennui, ou par complaiſance. De ces différents remedes il y en a qui ne ſont qu'indifférents ; d'autres ſont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la ſeule véritable méthode eſt celle que j'ai indiquée, dont le but eſt d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, ſont mauvaiſes, je me borne à avertir que la pire de toutes c'eſt celle qui eſt la plus généralement ſuivie, & qui conſiſte à arrêter les évacuations par des remedes aſtringents, ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de perſonnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou 1°. que cette matiere irrite les inteſtins, les enflamme, & de l'inflammation naiſſent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & enſuite ou la gangrene & la mort,

ou un ſquirrhe qui dégénere en cancer, (J'ai vu ce cas horrible,) ou la ſuppuration, un abcès, un ulcere; ou 2°. qu'elle ſe rejette ailleurs, produit des ſquirrhes au foie, des aſthmes, l'apoplexie, l'épilepſie ou mal-caduc, des douleurs de rhumatiſme horribles, des maux d'yeux & des maladies de la peau incurables.

Telles ſont les ſuites de tous les remedes aſtringents, & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatiſme cruel qui avoit ſuccédé immédiatement à un mêlange de thériaque & d'eau de plantain donné le ſecond jour d'une dyſenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes, en ignorent ſans doute les conſéquences, il ſuffira, je l'eſpere, de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a auſſi ſes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à ſe jeter ſur les parties malades; le corps s'épuiſe, les digeſtions ne ſe font plus, les boyaux s'affoi-

bliſſent, quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naiſſent des diarrhées preſque incurables, & qui tuent après pluſieurs années de ſouffrance.

§. 343. Si les évacuations ſont exceſſives & le mal long, on tombe dans l'hydropiſie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la diſſiper par une diete ſobre & ſeche, des fortifiants, des frictions & de l'exercice.



CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. LA *gale* eſt une maladie contagieuſe par l'attouchement de la perſonne ou des habits, mais non point par l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

« Quoique toutes les parties du » corps puiſſent en être attaquées, la » gale ſe montre d'ordinaire d'abord » aux mains, & principalement entre » les doigts. Il paroît au commen- » cement une ou deux puſtules qui » ſont remplies d'une eſpece d'eau » claire, & qui donnent des déman- » geaiſons très-incommodes. Si on » perce ces puſtules en les grattant, » l'eau qui en découle, communique » le mal aux parties voiſines. Dans le » commencement on ne peut guere » diſtinguer la gale, à moins qu'on » ne ſoit bien au fait de ce mal; mais » dans ſon progrès les puſtules aug- » mentent en nombre & en grandeur.

» Lorſqu'on les ouvre en les grattant,
» il s'y forme des croûtes dégoûtantes,
» & le mal gagne toute la ſuperficie
» du corps. Si elles durent long-temps,
» elles forment de petits ulceres, &
» elles ſont en même temps très-con-
» tagieuſes.

§. 345. Le mauvais régime, ſurtout l'abus du ſalé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté occaſionnent cette maladie, qui ſe contracte cependant plus ſouvent par contagion. De très-bons Médecins croient même qu'elle ne ſe contracte pas autrement; mais j'ai vu le contraire aſſez ſûrement.

Quand elle paroît chez une perſonne ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher abſolument le ſalé & les choſes aigres, les graiſſes & les épiceries. On lui fait boire une tiſane de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou ſix verrées par jour (1), & au bout

(1) Comme il eſt néceſſaire de pouſſer continuellement les humeurs à la peau dans cette maladie, & d'empêcher que la gale ne rentre, nous croyons (& nous ſommes fondés ſur une expérience très-nombreuſe,) que trois ou quatre verrées par jour d'une tiſane ſudo-

de quatre ou cinq jours on purge avec le N°. 21, ou avec une once de ſel de Sedlitz. On continue le régime, on repurge après ſix ou ſept jours, & enſuite on frotte toutes les parties malades & les environs, le matin à jeun, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le lendemain, le ſurlendemain & le quatrieme jour, on frotte de nouveau, & enſuite on emploie une ſeconde doſe d'onguent, en frottant ſeulement de deux jours l'un. Il eſt rare que ces remedes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger & revenir à l'onguent, dont j'ai éprouvé & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal eſt gagné depuis peu de temps par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, ſans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a long-temps négligé le mal, & qu'il eſt parvenu à un degré conſidérable, il faut que le malade ait été long-temps au régime que j'ai indiqué,

rifique, telle que celle du Numéro 22, peuvent tenir lieu de celles de chicorée amere, & du Numéro 26.

& qu'il ait été purgé, qu'enſuite il ait bu beaucoup de tiſane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent ; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28, dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé le dernier auſſi ſûr, mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, ſur-tout quand on fait uſage du remede N°. 28, dans lequel il entre du mercure, qui pourroit, ſi l'on négligeoit ces précautions, occaſionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une ſalivation. Cet onguent a un avantage ſur l'autre, c'eſt qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui en donner une agréable ; mais il eſt très-difficile de déguiſer celle de l'autre. (1)

Il faut auſſi changer ſouvent de linges, mais il faut éviter de changer

(1) Pluſieurs Auteurs révoquent en doute l'utilité de l'onguent mercuriel, Numéro 28, contre la gale. Il eſt très-ſûr au moins qu'il a manqué pluſieurs fois de la guérir. Il vaut mieux uſer tout de ſuite de celui du Numéro 52, en l'employant à plus petites doſes.

d'habits; parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de ſoufre les » chemiſes, culottes, bas, avant qu'on » les mette ; mais cette fumigation » doit ſe faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-temps, elle épuiſe le malade par l'inſomnie, l'inquiétude des démangeaiſons, & quelquefois la fievre; il maigrit extrêment & perd ſes forces.

Dans ces cas il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au régime des convaleſcents.

4°. Lui faire prendre, ſoir & matin, la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tiſane N°. 26.

Souvent la maladie eſt rebelle, & il faut varier les remedes ſuivant les circonſtances; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains ſoufrés, tels que ceux d'Yverdun, guériſſent très-ſouvent, & les

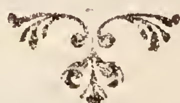
ſimples bains froids de rivieres ou du lac ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes. (1)

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52, ou les autres remedes qui font diſparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu ſuivre la trop prompte guériſon de cette maladie, par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué & un peu diminué l'âcreté des humeurs. (2)

(1) Il paroît difficile de concevoir comment l'abus des eaux chaudes peut entretenir la gale. Le peuple tombe moins dans cet excès que les riches; & il eſt bien plus ſouvent & plus long-temps affecté de la gale qu'eux.

(2) Mais quels que ſoient ces maux, comme ils ſont l'effet de la rentrée de l'humeur galeuſe, on les guérit, ſi le malade n'eſt pas à l'extrêmité, en faiſant reparoître la gale, par le moyen d'une chemiſe de galeux, qu'on lui fait porter pendant vingt-quatre heures. On combat enſuite cette nouvelle maladie peu à peu, avec plus de précautions.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les Femmes.

§. 350. LEs femmes ſont ſujettes à toutes les maladies que je viens de décrire, & leur ſexe les expoſe à quelques autres qui dépendent de quatre cauſes principales; les regles, les groſſeſſes, les couches, & les ſuites de couches. Je ne penſe point à traiter ici de toutes ces maladies; elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci, & je ſuis obligé de me borner à des avis généraux ſur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui deſtinoit les femmes à élever le genre humain dans leur ſein, les a aſſujetties à un écoulement de ſang périodique, qui eſt la ſource d'où l'enfant tirera un jour ſa ſubſiſtance.

Cette évacuation commence généralement dans ce pays, entre quatorze & ſeize ans. Souvent, avant qu'elle paroiſſe, les jeunes filles ſont pendant long-temps dans un état de langueur,

qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pales couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge; ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnements, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par-là même la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les visceres, & à former des engorgements.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvements naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice;

mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages de ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles ſe donnent peu de mouvement, la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroît, & elle devient alors maladive; le ſang circule mal, il perd ſes qualités; les humeurs croupiſſent par-tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles; cette langueur les rend pareſſeuſes; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point; il ſeroit le remede de ce mal commençant, mais le remede les peine, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit ſe dérange comme les autres fonctions, elles en ont peu, les aliments ordinaires ne le réveillent point; elles ſe livrent à des fantaiſies, ſouvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'eſtomac, les digeſtions, & la ſanté.

Quelques années s'écoulent, le temps des regles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons ; la premiere, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction dans le temps que toutes les autres languissent ; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-temps.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons qui ayant reçu de la nature une cons-

titution & de leurs parents une éducation féminine, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent souvent le genre de vie des hommes, sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles. Il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cause; c'est quand une jeune fille forte, robuste, bien portante, qui a fait à peu près son crû, qui a beaucoup de sang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué; alors ce superflu de sang occasionne mille maux, & beaucoup plus violents que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne sont plus sujettes à cette derniere espece qui dépend de trop de sang retenu, que celles de la ville; & c'est ce qui procure ces maladies

ſingulieres qui paroiſſent ſurnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue aux ſortileges.

§. 355. Lors même que les regles ſont venues, elles ſe ſuppriment ſouvent, & il n'y a aucune maladie que cette ſuppreſſion n'ait produite. Elles ſe ſuppriment ſouvent, dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obſtacle à leur arrivée, & dans d'autres cas, par d'autres cauſes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute paſſion trop forte, des aliments trop froids, ou indigeſtes, ou trop chauds, des boiſſons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidents que ces ſuppreſſions occaſionnent, ſont quelquefois plus violents que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation ſe ſupprime, diminue, ſe dérange par les cauſes que je viens d'aſſigner; les maux affreux, qui ſont la ſuite de ces dérangements, me paroiſſent des raiſons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs ſoins pour en conſerver la régularité

à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celle de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces temps critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfants, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagements sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager, mais d'autres fois, elle en est cruellement punie; & je pourrois produire une longue liste de celles, qui se sont jetées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention qu'il faut avoir

d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particuliérement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux, par la violence des coliques qui les précédent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissements, de défaillances, de convulsions occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissements de sang, de saignements de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention; mais comme il dépend de plusieurs causes, souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le

le malheur d'être ſujettes à ces accidents tous les mois, depuis la premiere apparition des regles juſqu'à leur dernier retour, à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche ne les en délivrent; quelques autres ne ſouffrent que de temps en temps, tous les deux, trois, quatre mois; de troiſiemes après avoir ſouffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premieres années, ceſſent de ſouffrir enſuite; d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-long-temps, ſans aucune douleur, ſe trouvent aſſujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, ſi, par imprudence ou par fatalité, elles ont eſſuyé quelque dérangement qui les ait ſupprimées, diminuées, retardées; & cette conſidération doit rendre prudentes celles même qui paſſent ordinairement cette criſe ſans douleurs; elles doivent toutes être perſuadées, que quoiqu'elles n'aient aucune incommodité ſenſible, elles ſont cependant plus délicates, plus ſenſibles aux impreſſions des corps étrangers, plus aiſément affectées par les mouvements de l'ame, & ont l'eſtomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très-graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression; d'ailleurs, on pourra faire usage, dans ce cas, des conseils que je donnerai plus bas, en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse, (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années, (il est rare que cela aille à trente-cinq,) elles finissent naturellement & nécessairement, entre quarante-cinq & cinquante ans; quelquefois même plutôt, rarement plus tard; & l'époque de cette cessation, est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les causes qui les produisent, & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles, sur-tout dès que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil ſur elles, pour qu'elles ne mangent point de choſes contraires, puiſqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à ſervir d'aliments & les plus dégoûtants, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaiſies. Les aliments gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux leur ſont nuiſibles. Les thés d'herbes, qu'on leur fait ſouvent boire pour les guérir, ſuffiroient pour les jeter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en eſt la premiere cauſe. Si l'on veut boire quelques infuſions, qu'on les boive froides. La meilleure boiſſon pour elles, c'eſt l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & deſtinés uniquement à forcer les regles, qui font ſouvent des maux affreux, & ne font jamais du bien. Ils ſont ſur-tout d'autant plus pernicieux, que la malade eſt plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayants, des bouillons d'herbes, des ſels, & je ne ſais combien d'autres choſes nuiſibles; mais

la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée ; dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencements du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille, quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55 & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin, & d'opiat. Quand on se propose de déterminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement; mais j'avertis, & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient alors de rétablir la santé, & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque,

quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie ; leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas, sur-tout, dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes chauds ou actifs, c'est quand il y a de la fievre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération ; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal-à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coûte la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédents, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui d'une voiture est très-salutaire ; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechûtes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilations, décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pied tiedes, les poudres N°. 20. le petit lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autres fois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge, (§. 359.) si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois. (1)

(1) La saignée doit être regardée dans ce cas, comme un mal quelquefois nécessaire. On s'y déterminera si on ne peut espérer la guérison par les autres secours indiqués; mais nous croyons qu'on ne doit jamais y revenir sans une indication pressante, sans un examen nouveau & approfondi. Il faut accoutumer la nature à se débarrasser par la voie des selles, des sueurs ou des urines, de la trop grande abondance des humeurs, à séparer elle-même celles qu'elle doit rejetter, & à diminuer la formation d'une aussi grande quantité de sang. Mais pour que la nature s'y prête, & y soit forcée, il faut qu'elle souffre un peu, & qu'elle jouisse de toutes ses forces. Nous pensons que ni l'un ni l'autre

2°. Diminuer la quantité des aliments, ſur-tout de la viande, des œufs, & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre ſouvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui eſt excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les ſelles, les urines & la tranſpiration, & diminue, par-là, la quantité de ſang, qui ſe forme naturellement.

Si cette ceſſation eſt annoncée, ou mêlée, comme il arrive ſouvent, par des pertes abondantes, la ſaignée n'eſt pas auſſi néceſſaire : mais le régime, & la poudre N°. 24, le ſont beaucoup; & il faut y joindre, de temps en temps, la purgation N°. 23. Les remedes aſtringents, employés à cette époque, peuvent occaſionner des cancers de matrice.

Il périt pluſieurs femmes à cet âge, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal; ce qui doit les rendre très-

n'arriveroient, ſi on prévenoit la pléthore par des ſaignées régulieres. Les femmes de la campagne ſont beaucoup moins expoſées à tous ces maux, que celles de la ville ; celles-ci doivent imiter les premieres, ſi elles veulent jouir de leur ſort.

prudentes sur tous les remedes qu'elles emploient. Mais aussi, il arrive souvent que leur constitution change à leur avantage; leurs fibres deviennent plus fortes, elles se trouvent plus robustes, plusieurs petites infirmités finissent, & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très-heureuse; j'en ai vu plusieurs, qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, quittoient les lunettes, dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boisson N°. 32, conviennent beaucoup, dans presque toutes les pertes habituelles, (je parle des femmes du peuple,) à quelqu'âge que ce soit.

De la Grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur & aux vomissements le matin, aux maux de tête & aux maux de

dents; mais ces maux cédent à la saignée, qui est presque le seul remede dont elles aient besoin. (1)

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop pesants, avoir fait des travaux violents, avoir soutenu des cahotements trop rudes, avoir fait quelque chûte, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui présage ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paillasse, si elles n'ont point de matelas, la plume est très-mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation, ne bougeant, & ne parlant presque point.

(1) La trop grande abondance de sang est, à la vérité, la seule cause de tous ces maux; mais comme on a plusieurs moyens d'y remédier, on doit toujours préférer les plus doux, & ne point accoutumer le corps à des remedes qui peuvent tourner à son désavantage, & à celui des enfants. On fera donc tous ses efforts pour éviter la saignée, en joignant l'exercice dans un air vif, à une nourriture peu abondante, & encore moins succulente.

2°. Il faut tirer, d'abord, huit ou neuf onces de ſang du bras.

3°. Elles ne prendront, ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques ſoupes farineuſes.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tiſane N°. 2.

Il y a des femmes robuſtes, ſanguines, qui ſont ſujettes à ſe bleſſer à une certaine époque; elles préviennent cet accident, en ſe faiſant ſaigner quelques jours avant cette époque, & en obſervant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui ſe bleſſent par une toute autre cauſe, & dont on prévient les fauſſes couches par une méthode très-différente.

Les Couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le temps de l'accouchement, & cela par le manque des bons ſecours, &

l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une ſuite de la mauvaiſe ſanté.

Le beſoin de ſages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, eſt un malheur trop prouvé, qui a les ſuites les plus funeſtes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui ſe commettent, dans le temps des accouchements, ſont ſans nombre, & trop ſouvent, ſans remede; il faudroit un Livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des ſages-femmes propres à les comprendre; mais cela ſort du plan que je me ſuis propoſé. J'indiquerai ſeulement une des cauſes qui fait le plus de mal; c'eſt l'uſage des choſes chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement eſt pénible ou lent; comme caſtor, teinture de caſtor, ſafran, ſauge, rue, ſabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choſes

ſont de vrais poiſons, qui, bien-loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus ſe contracter, & les parties qui ſervent de paſſage, qui par-là même ſe gonflent, rétreciſſent les voies, & ne peuvent plus prêter. (1) D'autres fois ces poiſons chauds produiſent une hémorragie, qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on ſauveroit un grand nombre de meres & d'enfants, par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ſes couches, robuſte, bien faite, ſe trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien-loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes deſtructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une ſaignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & diſpoſera tout favorablement. (2)

(1) On ne doit employer les cordiaux les échauffants, que dans les grandes foibleſſes ſans fievre, & encore doit-on toujours commencer par les plus doux, tels que le vin vieux avec du ſucre, les rôties au ſucre, & ſemblables.

(2) Ce conſeil n'a lieu que lorſque la femme pléthorique

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lequel il y a de l'eau chaude; l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaude, qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le temps de faire du bien; un grand nombre d'accouchements qui paroissoient difficiles se terminent heureusement, & l'on a au moins le temps d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses; au lieu qu'en suivant la méthode

& vive, annonce par son pouls, par ses couleurs, que l'engorgement des vaisseaux sanguins produit une tension, des douleurs trop grandes, & fait craindre une perte de sang trop considérable.

échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert, qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisants, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere, mais au moins, ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le temps de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force

d'accoucher, & c'eſt la raiſon dont on s'autoriſe pour leur donner des cordiaux, mais cette raiſon eſt chimérique; l'on ne perd pas ſi promptement les forces; les douleurs légeres abattent, mais, à meſure qu'elles augmentent, les forces ſe relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être perſuadé, que dans une femme ſaine & bien portante, ce n'eſt jamais la foibleſſe qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les ſuites de couches les plus fréquentes dans les campagnes ſont 1°. les pertes de ſang exceſſives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La ſuppreſſion ſubite des *lochies*, c'eſt le nom qu'on donne à la perte qui ſuit ordinairement la couche. 4°. les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365; & ſi la perte eſt exceſſive, l'on applique ſur le ventre, les reins, les cuiſſes, des linges trempés dans un

mêlange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être ſecs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice ſe manifeſte par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tenſion de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une eſpece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre juſqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui eſt toujours mortel; une foibleſſe étonnante, le viſage prodigieuſement changé, un léger délire, une fievre continue avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomiſſements continuels, ſouvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rouſſe, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la ſelle; des ardeurs & quelquefois une ſuppreſſion d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & ſouvent mortel, doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut ſur-tout, après les ſaignées, (1) donner

(1) On ne ſe décidera à la ſaignée (ſuivant notre avis) que dans les cas où l'accouchée a perdu peu de

fréquemment

fréquemment des lavements d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies, qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fievre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavements, avec une diete très-légere, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit

sang, lorsqu'elle est pléthorique, que la suppression est totale, & l'inflammation de la matrice bien démontrée par l'élévation & la vivacité de la douleur du bas du ventre. Dans les cas douteux, il faut toujours tenter les fomentations, les cataplasmes, les liniments, les lavements émollients, les potions, les tisanes lénitives, tempérantes, diurétiques, & les lave-pieds dans de l'eau tiede, avant de s'y déterminer.

néceſſaire, ou celles que la néceſſité oblige à travailler trop tôt, ſont expoſées à pluſieurs accidents, qui dépendent ſouvent de ce que la tranſpiration, & l'évacuation des lochies ne ſe faiſant pas bien, & la ſéparation du lait dans les ſeins étant troublée, il ſe forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui ſont toujours très-fâcheux, & ſur-tout quand ils ſe font ſur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment ſur les cuiſſes, & dans ce cas, il faut faire uſage de la tiſane N°. 58, & appliquer deſſus la tumeur les cataplaſmes N°. 59. Ces deux remedes diſſipent inſenſiblement le mal, s'il peut ſe diſſiper ſans ſuppuration. Si cela n'eſt pas poſſible, & qu'il ſe forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait ſe coagule dans le ſein, il eſt de la plus grande importance de diſſiper inceſſamment cette groſſeur, ſans quoi elle ſe durcit, devient ſquirrhe, & de ſquirrhe ſouvent, au bout d'un certain temps, cancer; c'eſt-à-dire, la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela, que les remedes N°. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le squirrhe en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont aussi également nuisibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été long-temps incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 57, qui n'est cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours essayer. (1)

(1) L'usage de la ciguë tenté à Lyon, par tous ceux qui avoient des cancers à traiter, & donné même à de très-grandes doses, n'a rien produit dans cette ville qui ait mérité une attention sérieuse de la part des Observateurs. Plusieurs personnes avoient cependant pris la précaution de faire venir l'extrait de Vienne en Autriche, de le tenir des mains de M. Storck lui-même. Ce remede a eu si peu de succès qu'on l'a presque entiérement abandonné.

§. 376. Les bouts des ſeins des nourrices s'écorchent ſouvent, & les font cruellement ſouffrir. Un des meilleurs remedes, c'eſt la pommade la plus ſimple, un mêlange d'huile & de cire fondus enſemble, ou l'onguent N°. 66; & ſi le mal eſt opiniâtre, il faut purger, ce qui réuſſit ordinairement.



CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§. 377. LEs maladies des enfants, & tout ce qui regarde leur ſanté, ſont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop longtemps la direction aux perſonnes les moins propres à s'en charger. Leur ſanté eſt cependant bien importante; il faut les conſerver, ſi l'on veut avoir des hommes, & leur médecine eſt ſuſceptible d'un plus grand degré de perfection, qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage ſur celle des adultes, c'eſt que l'on ne trouve pas des complications de maux auſſi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne ſavent pas ſe faire entendre; cela eſt vrai juſqu'à un certain point, mais cela ne l'eſt pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le ſien, qu'un Médecin attentif ap-

prend ; il doit donner tous ſes ſoins à comprendre celui des enfants, & à en profiter, pour perfectionner les moyens de les rendre ſains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils ſont expoſés. Je ne me propoſe point de remplir actuellement cette tâche dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales cauſes de leurs maux, & la façon générale de les traiter ; je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels eſt un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Preſque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulſions ; l'on dit qu'ils ſont morts de convulſions, & l'on a en partie raiſon, ce ſont en effet les convulſions qui les ont tués ; mais ces convulſions elles-mêmes ſont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont ſoin de ces petites créatures, & ce n'eſt qu'en combattant ces différentes cauſes qu'on peut guérir les convulſions. L'on en reconnoît quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*,

la *pouſſée des dents* & les *vers ;* je dirai quelque choſe de chacune.

Du Meconium.

§. 379. L'eſtomac & les inteſtins de l'enfant ſont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaiſſe & aſſez gluante, qu'on appelle *meconium.* Il faut que cette matiere ſoit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, ſans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en réſulteroit une double ſource de maux auxquels l'enfant ne réſiſteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. En ne leur donnant point de lait les ving-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faiſant boire pendant ce temps-là de l'eau dans laquelle on met un peu de ſucre ou du miel, ce qui délaie ce *meconium*, & en facilite l'évacuation par les ſelles, & quelquefois par les vomiſſements.

3°. Pour être plus ſûr que toute cette matiere ſort, il faut leur donner une once de *ſirop de chicorée compoſé*,

qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale. Le sirop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous les autres, & surtout à l'huile d'amandes. (1)

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§. 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit

(1) Cette méthode est utile, lorsque la mere n'allaite point son enfant ; l'art est alors obligé de suppléer à la nature, ce qu'il fait toujours très-imparfaitement. Mais lorsque la mere éclairée sur son véritable intérêt & sur celui de son enfant, écoutant la voix de la nature & du devoir, en devient la nourrice, toutes ces précautions, tous ces remedes sont nuisibles, ou au moins inutiles. La mere doit donner à tetter à son enfant, aussi-tôt qu'il peut le faire. Le premier lait, le *colostrum*, qui est très-séreux, servira lui-même de purgatif, aidera l'évacuation du *meconium*, deviendra peu à peu nourrissant, & tiendra lieu des biscuits & de la panade, que nous croyons dangereux dans les premiers jours de la naissance.

dans

dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour si le mal est grave, deux & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N°. 61, & on leur fait boire du thé de mélisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage de donner aux enfants beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides, & en émoussant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remede palliatif, qui loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne

d'huile, plus l'enfant devient ſujet aux tranchées. J'en ai guéri ſans autre remede que la privation de l'huile, qui leur affoibliſſoit l'eſtomac; par-là même le lait ſe digere moins bien, moins vîte, & s'aigrit plus aiſément; & l'affoibliſſement que l'eſtomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences ſur le tempérament de l'enfant, pour le reſte de ſes jours.

Il importe aux enfants d'avoir le ventre libre, & il eſt certain que très-ſouvent l'huile les reſſerre en diminuant les forces des inteſtins; il n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire; mais telle eſt la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on eſt dans l'idée que tel remede doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention ſubſiſte; l'on attribue ſon inefficacité à de trop petites doſes, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile diſpoſe auſſi à la nouure, & enfin il devient ſouvent la

cause premiere des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir. Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac ou dans les intestins.

§. 382. Les enfants sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois ; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès en leur donnant des lavements avec une décoction de camomilles, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit son danger, & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, ou du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de

leur donner autant de mouvement qu'il eſt poſſible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de paſſer à la troiſieme cauſe des maladies des enfants, qui eſt la pouſſée des dents, je dois parler d'un des premiers ſoins qu'exige leur enfance, c'eſt celui de les laver, d'abord pour les décraſſer, enſuite pour les fortifier.

Du Lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, eſt couvert d'une craſſe qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il eſt important de l'en délivrer d'abord, & il n'y a rien d'auſſi bon que le mêlange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur eſt dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de ſuite; mais c'eſt une très-mauvaiſe coutume que de continuer à les laver ainſi tiédement, & l'on en augmente le danger ſi l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop ſouvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie; ſi cette craſſe paroît gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoc-

tion de camomilles, avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration; pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tiedes l'affoibliissent. Quand elle a la force nécessaire, elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changements de temps: l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfants, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on commence par le visage, les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle) (1), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siecles, & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples, qui s'en trouvent très-bien, paroîtra révoltante à nombre de meres;

(1) C'est cet espace au dessus de la tête, dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

elles croiront tuer leurs enfants, & elles n'auront point le courage ſur-tout de réſiſter aux cris qu'ils font ſouvent les premieres fois qu'on les lave; mais ſi elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendreſſe, qu'en ſurmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfants foibles ſont ceux qui ont le plus beſoin d'être lavés (1); les très-robuſtes peuvent s'en paſſer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu ſouvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaiſir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que pluſieurs meres, les plus tendres & les plus raiſonnables, l'ont employée avec le plus grand ſuccès. Les ſages femmes qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfants qui en ont été les exécutrices, la répandent; & ſi elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je ſuis pleinement

(1) Il y a cependant un degré de foibleſſe qui doit l'empêcher; c'eſt quand l'enfant a beſoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foibleſſe; car dans ces circonſtances, le lavage lui nuiroit.

persuadé qu'en conservant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque temps & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison les plonger dans des seaux, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais de ce premier avantage il en résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, sur-tout de la nouure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions, & on leur assure une santé ferme & robuste.

§ 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir

trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants; il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit; à avoir sur-tout la tête très-peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été, soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfants élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissants, bouffis, tristes; tombent dans la nouure, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas le seul période de la vie dans lequel les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans les-

quelles ils réussissent très-bien, c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangements que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant le dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes, où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

De la Poussée des Dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns succombent aux maux qu'elles occasionnent. L'on doit à cette époque, si elle est douloureuse,

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavements faits avec une décoction de mauve sans y rien ajouter; mais ils

ne ſont point néceſſaires ſi l'enfant a en même temps la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raiſons; l'une, c'eſt que l'eſtomac eſt plus foible qu'auparavant; l'autre, c'eſt qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3°. Leur augmenter un peu la quantité de la boiſſon; la meilleure pour eux, c'eſt ſans contredit l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives avec un mêlange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de régliſſe.

C'eſt ſouvent dans le temps de la ſortie des dents que les enfants ſe nouent.

Des Vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & les dents ſont trois grandes cauſes des maux des enfants; il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point cependant, à beaucoup

près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans, malade. Il y a un grand nombre de ſymptomes qui font croire qu'un enfant a des vers; il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par le haut ou par le bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés; quelques enfants ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuiſent, 1°. En obſtruant les inteſtins, & en comprimant les parties voiſines par leur volume; 2°. En ſuçant le chyle deſtiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de ſa ſubſiſtance; 3°. En irritant les inteſtins & même en les rongeant.

§. 389. Les ſignes qui font croire qu'il y en a, ſont de légeres coliques, fréquentes & irrégulieres; une abondance de ſalive à jeun; une odeur déſagréable, d'une eſpece ſinguliere, dans l'haleine, ſur-tout le matin; des démangeaiſons dans les narines, qui font qu'ils les grattent ſouvent; un

appétit très-irrégulier, quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout; des maux de cœur, des vomiſſements; quelquefois de la conſtipation, plus ſouvent une diarrhée de matieres mal cuites; le ventre aſſez gros, le reſte du corps maigre; une ſoif que la boiſſon ne diminue pas; ſouvent beaucoup de foibleſſe; de la triſteſſe. Le viſage eſt aſſez ordinairement mauvais, & change d'un quart d'heure à l'autre; les yeux ſont ſouvent éteints & entourés d'un cercle livide; on en voit ſouvent le blanc pendant le temps du ſommeil, qui eſt quelquefois accompagné de rêves effrayants, de ſurſauts continuels, de grincements de dents. Quelques enfants ſont dans l'impoſſibilité d'être un ſeul moment tranquilles. Les urines ſont ſouvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouiſſements, des convulſions, des aſſoupiſſements longs & profonds; des ſueurs froides tout-à-coup; des fievres qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vue & de voix qui durent long-temps; des paralyſies, ou des

mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissements. Les gencives sont en mauvais état & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, &, ce qui est un des symptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux seche; souvent une espece de mucosité dans les selles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui se terminent par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bon; l'on se sert aussi avec succès de celui N°. 62; la poudre N°. 14 est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de cresson, les acides, l'eau de miel ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63, un remede purgatif qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfants les plus difficiles. Quand malgré ces remedes les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer

de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des enfants ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi il faut éviter de donner aux enfants qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remede des huiles qui, supposé même qu'elles détruisent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des Convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfants étoient presque toujours l'effet de quelque autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres causes moins

fréquentes leur en occaſionnent quelquefois ; on peut les réduire aux ſuivantes.

La premiere, c'eſt les matieres corrompues qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les boyaux, & qui par l'irritation qu'elles occaſionnent dans les nerfs de ces parties, produiſent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins dans quelques parties, d'où naiſſent les convulſions, qui ne ſont que des mouvements involontaires des muſcles. Ces matieres corrompues ſont le produit du trop d'aliments, des aliments malſains, de ceux dont la digeſtion eſt au deſſus des forces de l'eſtomac des enfants, des mêlanges, de la mauvaiſe diſtribution des aliments.

On connoît que les convulſions de l'enfant dépendent de cette cauſe, par ce qui a précédé, par ſon dégoût, ſon appeſantiſſement, ſa langue ſale, ſon ventre gros, ſon mauvais teint, ſon mauvais ſommeil.

La diete, c'eſt-à-dire une diminution dans la quantité de ſes aliments, quelques lavements avec de l'eau tiede,

& une purgation N°. 63 les guériſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe c'eſt les vices du lait; ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur; ſoit qu'elle ait pris des aliments mal-ſains, bu trop de vin ou des liqueurs; ſoit qu'elle ſoit réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté; ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas le lait ſe gâte & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. En le privant de ce lait gâté, juſqu'à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faiſant tirer exactement tout le lait qui a ſouffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faiſant boire beaucoup d'eau de tilleul, en ne le nourriſſant, pendant un jour ou deux, que de panades ou d'autres ſoupes ſans lait.

3°. En

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demie de sirop de chicorée composé, ou autant de manne. Ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptome de quelque autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes; qu'il ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables dans chaque cas sont ceux qui conviennent à la cause qui les pro-

duit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus ſpécifiques, qu'on emploie indiſtinctement & aveuglément dans toutes les convulſions, ſont ſouvent inutiles, & le plus ſouvent nuiſibles. De ce dernier genre ſont,

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs ſpiritueuſes, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres eſſences, les ſels volatils, & autres remedes de cette eſpece, qui par la violence de leur action ſur les organes ſenſibles des enfants, ſont plus propres à produire des convulſions qu'à les calmer.

2°. Les remedes aſtringents, qui nuiſent toutes les fois que la cauſe des convulſions dépend de quelque matiere âcre qui doit ſortir du corps par les ſelles, ou qu'elles ſont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque criſe; & comme elles dépendent preſque toujours de l'une & de l'autre de ces deux cauſes, on voit que les aſtringents ne conviennent preſque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfants ſans un examen

bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neufs dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois, quelques heures; mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis; le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme sourdement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur;

& je réitere que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très-sobrement. Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause premiere; 2°. quand elles sont si violentes, qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remedes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfants par rapport à la facilité à prendre des convulsions; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fievres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés des vers, sans avoir jamais la plus légere apparence de convulsions; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande, (l'on peut appeller cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*,)

qu'ils en ſont attaqués très-fréquemment, pour des cauſes ſi légeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très-prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail ſeroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le ſont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préſerver de pluſieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger, & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas, ce qui eſt très-poſſible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'eſt peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que

c'eſt celui où l'uniformité conſtante de leur vie doit faire préſumer que leurs beſoins ſont plus conſtamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui eſt abandonné à ſa vivacité, change ſes beſoins, ſa vie eſt irréguliere, ſon appétit doit l'être; il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'aſſujettir trop ſervilement à une regle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la diſſipation étant inégale, le beſoin de réparation ne peut pas être conſtant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au ſecond. La maladie eſt preſque la ſeule choſe qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere établiſſe le contraire, & qu'un uſage pernicieux autoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins beſoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger,

ſans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaiſe, que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs, dont on n'enleve pas la cauſe en les faiſant manger, mais à laquelle le manger les rend inſenſibles pendant quelques moments, premiérement en les diſtrayant, ſecondement en les endormant, effet du manger chez les enfants, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants, en leur prodiguant ainſi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de cauſes très-différentes de la faim, je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auſſi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier; l'eſtomac diſtendu

perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions; cet excès d'aliments empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires; ces aliments mal digérés, non ſeulement ne nourriſſent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, & concourent à produire des obſtructions, la nouure, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption, & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfants, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mêlanges nuiſibles en eux-mêmes, & ſur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur eſtomac à tout, mais ce dit on eſt une ſottiſe; il faut leur faire l'eſtomac bon, alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre

ans

ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit dès ſa naiſſance obligé à porter des fardeaux au deſſus de ſes forces, il n'auroit jamais été qu'une roſſe incapable d'aucun travail; c'eſt l'hiſtoire de l'eſtomac.

J'ajouterai ici une obſervation très-importante; c'eſt que le travail précoce, auquel l'enfant du payſan eſt aſtreint, eſt un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles ſont moins nombreuſes, & que pluſieurs enfants ſont tirés très-jeunes de la maiſon paternelle, ceux qui reſtent ſont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'uſent avant l'âge, ils n'acquiérent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crûe, & l'on voit réunies des phyſionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize; ſouvent même ils ſuccombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une eſpece de conſomption & de deſſéchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'eſt une répétition du conſeil que j'ai déjà donné, & ſur lequel je crois ne pouvoir trop inſiſter; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il eſt poſſible, dès qu'ils ont quelques ſemaines; car les premiers jours de leur vie, paroiſſent conſacrés, par la nature, à un repos preſque total, & à un ſommeil qui n'eſt interrompu que par le beſoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir, dans cet âge ſi tendre, des ſuites funeſtes; mais dès que les organes ont pris un peu de conſiſtance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien ſur les temps de leur ſommeil, qui doit encore être très-long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & ſans danger, à des exercices aſſez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelqu'autres machines deſtinées à leur uſage, leur eſt plus ſalutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils ſont dans une meilleure

attitude, & en Eté on les échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de nouure.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air, le plus qu'il est possible. Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissants, obstrués, noués, (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*,) ces quatre secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou astringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroissent,

ne ſont jamais dangereuſes, moyennant qu'on n'applique rien deſſus, ſans l'avis d'une perſonne entendue.

Quand ces maux ſont opiniâtres, on doit ſoupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.



CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (1)

§. 401. LOrſqu'un noyé a été plus d'un quart-d'heure ſous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes eſpérances de le ranimer; il ſuffit même ſouvent d'y avoir été deux ou trois minutes, pour être abſolument mort. Cependant pluſieurs circonſtances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire, l'on doit toujours eſſayer de leur donner les ſecours les plus efficaces, & il faut dans ce cas, ne pas ſe laſſer trop tôt, puiſque ce n'eſt ſouvent qu'au bout de deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'eſtomac des noyés, le plus ſou-

(1) Le malheur d'un jeune homme, noyé en ſe baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre ſéparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même ſort; mais il fut heureuſement retiré plus vîte que le premier, qui avoit été environ trente minutes ſous l'eau, & on le guérit, en ſuivant une partie des conſeils indiqués dans cette inſtruction, dont pluſieurs aſſiſtants avoient des exemplaires.

vent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire ſans s'incommoder, ainſi ce n'eſt point-là la cauſe de la mort ; il n'eſt pas même aiſé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'eſt la ſuffocation par le défaut d'air, & l'eau qui paſſe dans le poumon, & qui y eſt portée dans les mouvements qu'ils font néceſſairement & involontairement pour reſpirer, après qu'ils ſont ſous l'eau ; car il n'entre abſolument point d'eau dans l'eſtomac, ou dans le poumon de ceux qu'on met ſous l'eau après leur mort ; ce qui ſert à fonder un jugement dans pluſieurs cas criminels. Cette eau, intimement mêlée avec l'air qui eſt dans le poumon, forme une écume viſqueuſe, ſans reſſort, qui empêche abſolument les fonctions du poumon ; & par-là, non ſeulement le malade eſt ſuffoqué, mais de plus, le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaiſſeaux du cerveau ſe rempliſſent, & l'apoplexie ſe joint à la ſuffocation. Cette ſeconde cauſe, c'eſt-à-dire, l'eau qui entre dans

le poumon n'eſt pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés dans leſquels elle ne paroît pas avoir exiſté. (1)

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'eſt de dégorger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1°. Dépouiller le patient de tous ſes habits mouillés, le frotter fortement avec un linge ſec, le mettre, s'il eſt poſſible, dans un lit chaud, & continuer long-temps les frictions.

2°. Une perſonne ſaine & robuſte, doit ſouffler dans ſes poumons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, ſi l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air ſoufflé avec force, ſi l'on bouche en même-temps les narines, pénetre dans le poumon, &

(1) L'ouverture de plus de trente cadavres de noyés, nous a appris qu'il entroit rarement de l'eau dans l'eſtomac, & que c'étoit alors en ſi petite quantité, qu'elle pourroit à peine être nuiſible. Mais nous n'avons jamais trouvé de l'eau dans les poumons. La ſuppreſſion du mouvement de ce viſcere par le défaut d'air, eſt la cauſe de l'interruption de la circulation & du cours du fluide nerveux, qui cauſent la mort. Ranimer la reſpiration, réchauffer tout le corps, irriter toutes les parties pour les mettre en action, ſont les indications qu'on remplira très-bien par les moyens ſuivants.

raréfie par sa chaleur l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort; dilate le poumon, &, s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le même temps, si l'on a un Chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du col, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons: premiérement, comme saignée, elle rétablit la circulation, parce que c'est l'effet constant de la saignée, dans les évanouissements qui dépendent d'une circulation suffoquée: en second lieu, c'est celle qui, dans ce cas, soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon: en troisieme lieu, c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point, ou presque jamais; celle du bras rarement; mais la jugulaire en donne presque toujours.

4°. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de la fumée de tabac dans les

inteſtins par le fondement. L'on a des machines très-commodes, deſtinées à cet uſage, mais comme elles ſont très-rares, on peut y ſuppléer par pluſieurs moyens prompts; l'un, par lequel on a ſauvé une femme, conſiſte « à intro-
» duire dans le fondement, le tuyau
» d'une pipe allumée; on enveloppe
» le fourneau d'un papier percé de
» pluſieurs trous, on le met dans la
» bouche, & on ſouffle de toutes ſes
» forces; à la cinquieme gorgée, on
» entendit dans le ventre de la femme
» un grouillement conſidérable; elle
» rendit de l'eau par la bouche, & un
» moment après la connoiſſance lui
» revint. » L'on peut auſſi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on ſouffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau, qu'on lie fortement à une veſſie; cette veſſie tient, par ſon autre bout, à un gros entonnoir de fer blanc, ſous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a

réussi dans d'autres cas, où le besoin me le fit imaginer.

5°. L'on fait sentir au malade les eaux fortes les plus volatiles ; on lui souffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, seche, comme de sauge, de romarin, de rue, de menthe, & sur-tout de marjolaine, ou de tabac très-sec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste, de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6°. Tant que le malade *n'a aucun signe de vie*, il n'avalera pas, & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides, qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner, dans l'espace d'une heure, cinq ou six cueillerées à soupe d'oximel scillitique, délayé avec de l'eau tiede ; ou, si l'on n'avoit pas ce remede, on y suppléeroit par une forte infusion de chardon bénit, de sauge ou de camomille, adoucie avec du miel ; quand on n'a rien autre,

on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de ſel de cuiſine. Quelques perſonnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne ſont pas ſans inconvénients, & ce n'eſt pas comme émétique, que je conſeille l'oximel ſcillitique.

7°. Quoique les malades donnent quelques ſignes de vie, il ne faut pas diſcontinuer les ſecours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvements.

8°. Lors même qu'ils ſont entiérement rappellés à la vie, il reſte de l'oppreſſion, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie; & il convient quelquefois de les ſaigner au bras, enſuite on leur donne beaucoup de tiſane d'orge, ou, ſi elle manque, de thé de ſureau.

§. 403. Après avoir indiqué les ſecours néceſſaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on eſt en uſage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chien, qu'on écorche ſur le champ;

ces ſecours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils ſont plus lents, & ne ſont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de ſucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau eſt dangereuſe, & fait perdre un temps précieux.

3°. Celle de les pendre par les pieds, eſt auſſi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun uſage. Cette écume, qui eſt une des cauſes de mort, eſt trop adhérente pour s'évacuer par ſon propre poids; c'eſt cependant le ſeul ſecours qu'on pourroit retirer de la ſuſpenſion, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on ſauva une fille de dix-huit ans, (on ignore ſi elle avoit été ſous l'eau, peu de temps ou quelques heures,) « qui » étoit ſans mouvement, glacée, in- » ſenſible, les yeux fermés, la bouche » béante, le teint livide, le viſage » bouffi, tout le corps enflé, chargé » d'eau, » en étendant ſur un lit » quatre doigts de cendres, prompte-

ment échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue ſur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres auſſi échauffées, en lui mettant ſur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par deſſus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele.* On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laiſſa huit heures enſevelie ſous les cendres; elle en ſortit ſans aucun autre mal qu'une laſſitude, qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'eſt pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du ſable mêlé avec du ſel, ou du ſel ſeul auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de reſſuſciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut auſſi être utile; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie, un homme qui avoit

été certainement ſix heures ſous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article, qui ſe trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a ſans doute aucun Prince qui ne ſouſcrive.

« Quoique le peuple ſoit aſſez géné-
» ralement porté à la compaſſion, &
» quoiqu'il ſouhaitât de donner des
» ſecours aux noyés, ſouvent il ne le
» fait pas, parce qu'il ne l'oſe. Il s'eſt
» imaginé qu'il s'expoſeroit aux pour-
» ſuites de la juſtice. Il eſt donc eſſentiel
» qu'on ſache, & on ne ſauroit trop
» le redire, pour détruire le préjugé
» où l'on eſt, que les Magiſtrats n'ont
» jamais prétendu empêcher, qu'on
» tentât tout ce qui peut être tenté
» en faveur des malheureux, qui vien-
» nent d'être tirés de l'eau. Ce n'eſt
» que quand leur mort eſt très-certaine,
» que des raiſons exigent que la juſtice
» s'empare de leurs cadavres. »



CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. DU fond de la bouche les aliments passent dans un canal plus étroit, qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre, ni remonter; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans ses parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte de cet arrêt, des accidents très-graves, qui sont souvent une douleur très-vive dans la partie, d'autres fois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulévements de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, & si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée artere* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas

respirer, le poumon se remplit, & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, le visage devient rouge, livide, le col se gonfle, l'oppression augmente, & le malade périt très-promptement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée, si le passage n'est pas entiérement bouché, & si le malade peut avaler quelque chose, il vit très-bien quelques jours, & la maladie est alors une maladie particuliere de l'œsophage; mais si le passage est absolument fermé, & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours, il en résulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté, que de sa grosseur relativement au passage de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête; & souvent les aliments tuent, pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta, il mourut d'abord.

Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté; pour n'effrayer personne,

personne, il sortit de table ; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau ; un troisieme par un morceau de peau de jambon ; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne, qu'un enfant avaloit entiere, le tua. Un autre enfant périt promptement, étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte,) par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler ; au bout de ce temps, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture ; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene, & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables, mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui sont de le retirer, ou de le pousser.

Le plus sûr est toujours de le retirer, mais ce n'est pas toujours le plus aisé, & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des suites fâcheuses, que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant, il convient de pousser si cela est plus aisé, & s'il n'y a point d'inconvénients à faire entrer le corps arrêté, dans l'estomac.

Les corps qu'on peut pousser sans risque, sont tous les aliments ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'est pas que de très-gros morceaux de certains aliments, ne soient presque indigestibles, mais il est rare qu'ils soient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela soit beaucoup plus pénible que de les pousser, sont tous ceux dont l'effet pourroit être très-dangereux, & même mortel, si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles, tels que le liege, les paquets de linge, les gros noyaux de fruits, les os, les bois, le verre,

les pierres, les métaux ; ſur-tout ſi au danger de *l'indigeſtibilité*, ſe joignent ceux qui réſultent de la figure de ces corps. Ainſi l'on doit retirer principalement, les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragments de verre, les ciſeaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps, qui n'ait été avalé, & les accidents qui en réſultent le plus ordinairement, ſont de violentes douleurs dans l'eſtomac, & les inteſtins ; des inflammations, des ſuppurations, des abcès, des ulceres, la fievre lente, la gangrene, le miſéréré, des abcès extérieurs, par leſquels ces corps reſſortent, & ſouvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne ſont que peu avancés, & qu'ils ſe trouvent à l'entrée de l'œſophage, on peut eſſayer de les retirer avec les doigts, ce qui réuſſit ſouvent. S'ils ſont plus avancés, il faut ſe ſervir de pincettes ; les Chirurgiens en ont de pluſieurs eſpeces ; celles dont quelques fumeurs ſe ſervent, ſeroient très-commodes pour cela, &

on peut dans le besoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment, avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait, au bout par lequel on le tient, un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même temps, à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instruments, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instruments échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode,

quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, ſont placés en travers de l'œſophage ; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il ſerviroit à les caſſer, & ſi les fragments ne ſe dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce ſont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du paſſage, & qui pourroient aiſément, ou échapper au crochet, ou par leur réſiſtance le redreſſer, on ſe ſert d'anneaux ſolides ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre ; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu

plus de consistance; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de file, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette espece d'anneaux a un avantage, c'est que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens; ce qui est un avantage très-considérable, dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté, sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge, par le vuide qui reste, au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler quelques gouttes d'eau;

alors, en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre, en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très-aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de ressort, se resserre sur l'éponge; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser; l'éponge est également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine, le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer, parce que le corps remplit tout le canal, & que

ce corps n'est point accroché, mais seulement engagé par la petitesse du passage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage, jusques près du corps avalé; alors cette éponge se gonfle, elle dilate le canal en dessus du corps, on la retire un peu, mais très-peu, & le corps étant moins pressé en dessus qu'en dessous, quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage, peut le faire remonter; & dès qu'un premier dégagement est fait, le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles, il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps engagés; car dans les cas où ils seroient accrochés ou plantés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique, N°. 34 ou 35. L'on a dégagé, par ce moyen, un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée

promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens; un second voyant leur inutilité, & le malade ayant « le visage noir & tuméfié, les yeux, » pour ainsi dire, hors de la tête, » tombant dans des syncopes fré- » quentes avec des mouvements con- » vulsifs, il lui fit donner en lavement » la décoction d'une once de tabac en » corde; ce remede procura un vomis- » sement violent, qui fit rejetter le » corps étranger, qui alloit causer la » mort du malade. »

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui pourroit être très-utile dans plusieurs cas, quand les corps avalés ne sont pas trop durs, & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre

ſolidement à un manche flexible, & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, ſuppoſé qu'il quittât ſon manche, il feroit aiſé, ſur-tout ſi le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejettée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pouſſer le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de ſe trouver par-tout, mais qui ſont ſujets à ſe caſſer, ou une bougie huilée & tant ſoit peu échauffée, afin qu'elle ſoit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer, dont on épaiſſit dans le moment un des bouts, avec du plomb fondu, ce qui eſt très-vîte fait. L'on peut employer, avec le même ſuccès, quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le ſaule, une ſonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, afin qu'ils n'occaſionnent point d'irritation; c'eſt dans cette vue qu'on les enveloppe, quelquefois avec un boyau mince de mouton. L'on attache auſſi quelquefois au bout, une

éponge, qui, rempliſſant tout le canal, entraîne tous les obſtacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas, faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croûte de pain, un navet, une tige de laitue, une balle, dans l'eſpérance qu'ils entraîneront l'obſtacle, mais ce ſont des moyens bien foibles, & ſi on les fait avaler ſans les avoir aſſujettis à un fil, il eſt à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il eſt arrivé quelquefois fort heureuſement, que les corps qu'on vouloit pouſſer s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on ſe ſervoit pour les pouſſer, & reſſortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il eſt impoſſible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il eſt dangereux d'avaler, il faut alors de deux maux choiſir le moindre, & courir les riſques de les pouſſer, plutôt que de laiſſer périr horriblement le malade en peu de moments. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples

prouvent, que s'il eſt arrivé ſouvent de grands maux, après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occaſionné que peu ou point d'accidents.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choſes l'une; ou 1°. ils reſſortent par les ſelles; ou 2°. ils ne reſſortent point, & tuent le malade; ou 3°. ils reſſortent par les urines; ou 4°. ils ſe font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre iſſues différentes.

§. 420. Quand ils reſſortent par les ſelles, ou ils reſſortent au bout de peu de temps, ſans avoir occaſionné preſque aucun accident, ou cette ſortie ne ſe fait que long-temps après, & eſt précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu reſſortir, peu de jours après, ſans avoir ſouffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boîte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute eſpece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui cauſa de vives douleurs pendant trois jours, & ſortit heureuſement, des couteaux, des raſoirs,

une boucle de ſouliers. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce ; & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur ; il s'arrêta quelques moments au col, mais il paſſa pendant qu'on vint me chercher, & reſſortit pendant la nuit, avec une ſelle, ſans avoir occaſionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier d'aileron de poulet, n'a occaſionné qu'un peu de douleur d'eſtomac, pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps reſtent plus long-temps, & ne reſſortent qu'au bout de pluſieurs mois, & même des années, ſans avoir cependant fait aucun mal ; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne reſſent jamais.

§. 421. L'événement n'eſt pas toujours auſſi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils reſſortent naturellement, ce n'eſt qu'après avoir fait ſouffrir les douleurs les plus vives dans l'eſtomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occaſionnerent des douleurs violentes pendant ſix ans ; enfin au bout de ce terme elle les

rendit, & fut guérie. Trois aiguilles occaſionnerent pendant un an des coliques, des évanouiſſements, des convulſions; elles reſſortirent au bout de ce terme par les ſelles, & le malade fut guéri.

Un autre, plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne ſouffrit que ſix jours, au bout deſquels il les rendit par les ſelles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les inteſtins, ſont arrêtés au fondement, & occaſionnent de fâcheux accidents, mais auxquels un Chirurgien adroit peut preſque toujours remédier. S'il eſt poſſible de les couper comme des os minces, des machoires de poiſſons, des épingles, ils ſortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une ſeconde iſſue, c'eſt quand ces corps ne reſſortent point, mais occaſionnent des accidents fâcheux, qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiſelle ayant avalé des épingles qu'elle tenoit dans ſa bouche, une partie reſſortit par les ſelles, mais

l'autre partie perça les inteſtins & même le ventre avec des douleurs inouies ; la malade périt au bout de trois ſemaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'eſtomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en conſomption.

Une ſonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différents métaux, ſans qu'il ſurvienne rien de fâcheux; on a vu avaler juſqu'à cent louis d'or qui reſſortirent tous. Mais que ces heureux hazards n'inſpirent pas trop de ſécurité, les événements fâcheux doivent inſpirer une juſte crainte ; une ſeule piece de monnoie avalée boucha la communication entre l'eſtomac & les inteſtins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément, mais on a des exemples de gens chez leſquels il s'en eſt fait des amas, qui ſont devenus cauſe de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troiſieme iſſue c'eſt quand ces corps reſſortent avec les urines; mais ces cas ſont rares.

Une épingle de moyenne grandeur reſſortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de ceriſes, de prunes, & même un de pêche.

§. 424 Enfin le quatrieme cas, c'eſt quand les corps avalés percent l'eſtomac ou les boyaux, & qu'ils vont juſqu'à la peau, occaſionnent un abcès, & ſe font jour eux-mêmes, ou ſont tirés en ouvrant l'abcès. Ils ſont ſouvent très-long-temps à faire ce trajet; quelquefois les douleurs ſont continues, d'autres fois le malade ſouffre pendant quelque temps, les douleurs ceſſent & recommencent. L'abcès ſe forme ou ſur l'eſtomac, ou dans d'autres parties du ventre; quelquefois même ces corps, après avoir percé les inteſtins, font des routes ſingulieres, & vont reſſortir loin du ventre. Une aiguille avalée reſſortit au bout de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, de morts cruelles, après des corps avalés, prouvent la néceſſité d'être ſur ſes gardes à cet égard, &

déposent contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui échappant par imprudence ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner?

§. 426. L'on a vu plus haut, que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade; d'autres fois on ne peut ni les retirer ni les précipiter, mais ils restent dans l'œsophage, sans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le passage des aliments; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainsi arrêtés occasionnent quelquefois, sans beaucoup de violence, une petite suppuration, qui les dégage, & ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autres fois une inflammation prodi-

gieuſe qui tue le malade ; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du col, qu'on ouvre, & le corps reſſort par-là. De troiſiemes ſe font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleur, & ils vont reſſortir derriere le col, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en différents endroits.

§. 427. Quelques perſonnes étonnées des marches ſingulieres de ces corps, qui par leur volume & ſur-tout par leur figure paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra en leur faveur une courte digreſſion, qui eſt peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoître le merveilleux de la choſe, elle fera tomber le préjugé ſuperſtitieux qui a ſouvent attribué aux ſortileges des faits de cette eſpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raiſon eſt une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve ſous la peau, dans

quelque endroit qu'on l'ouvre, une membrane composée de deux lames, séparées l'une & l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui sont remplies plus ou moins de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps, qui ne soit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non seulement sous la peau, mais delà, en se repliant de différentes façons, elle se répand dans tout le corps; elle sépare tous les muscles, elle fait partie de l'estomac, des boyaux, de la vessie, de tous les visceres; c'est elle qui forme ce qu'on appelle *coëffe*, ou dans les animaux *penne;* elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très-épaisse & remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres elle est extrêmement mince & dénuée de graisse, par-tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverture piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quel-

ques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvements de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très-éloigné, en parcourant de très-longs chemins. Les officiers & les soldats sentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu sortir, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane est démontrée par un fait qui se réitere tous les jours contre les loix de la police; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne se ressente de ce gonflement artificiel.

Des scélérats se sont servi de cette indigne manœuvre, pour rendre monstrueux des enfants qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane que les eaux des hydropiques sont ordinaire-

ment épanchées, & dans laquelle elles ſuivent les mouvements que leur imprime la peſanteur. L'on demandera: Cette membrane étant traverſée en différents endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui ſont des parties dont les bleſſures occaſionneroient néceſſairement des accidents fâcheux, comment n'en arrive-t-il pas? Je réponds, 1°. Que ces accidents arrivent quelquefois; 2°. Qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties, qui traverſent la membrane graiſſeuſe, étant plus dures que la graiſſe, ces corps doivent preſque néceſſairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graiſſes qui les entourent, où la réſiſtance eſt beaucoup moins conſidérable, & cela d'autant plus ſûrement que ces corps ſont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les ſecours que j'ai indiqués juſqu'à préſent, je dois ajouter encore quelques conſeils généraux.

1°. Il eſt ſouvent utile, & même néceſſaire, de faire une ample ſaignée du bras, ſur-tout quand la reſpiration eſt extrêmement gênée, ou quand l'on

ne peut pas réuſſir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la ſaignée prévient l'inflammation, que produiroient les irritations fréquentes ; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer ſur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pouſſer, ſont inutiles, il faut les ceſſer ; parce que l'inflammation qu'on occaſionneroit, ſeroit auſſi fâcheuſe que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler ſouvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede, ou pure ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de ſon. Il en réſulte ce double avantage ; premiérement que l'on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation ; & en ſecond lieu, ſouvent une injection faite avec force, réuſſit mieux pour dégager un corps

charnu, que toutes les tentatives avec des inftruments.

4°. Quand on eft obligé de laiffer dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire; le faigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le col avec des cataplafmes émollients. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps foit dégagé, fi l'on a lieu de croire qu'il eft refté de l'inflammation dans l'œfophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les inftruments. L'on fait qu'un coup de poing derriere l'épine, a fouvent dégagé des corps fortement arrêtés; & j'ai deux exemples que les malades, qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du fecours dans la ville voifine, fentirent l'épingle fe dégager après une heure de marche; l'un la cracha, l'autre l'avala, fans mauvaifes fuites.

6°. Quand le danger de fuffocation eft preffant, que la faignée eft infuffifante, qu'on n'a point d'efpérance de

dégager promptement le col, & que la mort est proche, si l'on ne rend pas la respiration au malade, il faut, sur le champ, faire la *bronchotomie;* c'est-à-dire, ouvrir la trachée artere; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux; éviter tous les aliments âcres, irritants, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'aliments à la fois; n'en point prendre de solides, qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime seroit de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau & de lait; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât par la glotte, dans la trachée artere; ce malheur arrive cependant quelquefois; & il survient, dans le moment, une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation, tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvements

mouvements violents & involontaires, il meurt quelquefois ſur le champ. Un grenadier Hongrois, cordonnier de ſon métier, travailloit & mangeoit en même temps; il tomba de ſa chaiſe ſans dire un ſeul mot, ſes camarades appellerent du ſecours; des Chirurgiens arriverent auſſi-tôt; il ne donna, malgré pluſieurs ſecours, aucun ſigne de vie. On trouva dans le cadavre, un morceau de viande de bœuf, du poids de quatre lots, enfoncé dans la trachée artere, qu'il bouchoit ſi exactement, qu'elle ne pouvoit laiſſer paſſer le moindre air au poumon.

§. 430. Il faut, dans ce cas, frapper fréquemment ſur l'épine du dos, occaſionner quelques efforts pour vomir, faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la ſauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on ſouffle fortement dans les narines.

Un pois jeté en badinant dans la bouche, entra dans la trachée artere, & reſſortit en faiſant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chaſſé en faiſant éternuer avec de la poudre de muguet,

Enfin, si ces secours ne réussissent pas d'abord, il faut, sans hésiter, faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N°. 6.) L'on a retiré, par ce moyen des os, une feve, une arête, & sauvé par-là les malades.

§. 431. L'on tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni y rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé, de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidents propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavements de bouillon.



CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brûlures, des plaies, des meurtriſſures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues, & des cors.

§. 432. LEs payſans ſont expoſés par leurs travaux, à pluſieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtriſſures, &c. qui, quelque graves qu'ils ſoient, ſe termineroient preſque toujours très-aiſément, & cela par une ſuite de la nature du ſang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne, que dans les villes; mais un traitement pernicieux, rend ſouvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un ſi grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît néceſſaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas néceſſairement

la main du Chirurgien. Je dirai auſſi un mot de quelques maladies extérieures, qui dépendent cependant d'une cauſe interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure eſt très-légere, & qu'il n'y a point de veſſie levée, il ſuffit d'y mettre une compreſſe trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quart-d'heures, juſqu'à ce qu'on ne ſente plus de douleur. Quand il s'eſt levé une veſſie, on applique deſſus une compreſſe de linge très-fin, enduite de la pommade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau eſt brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut ſe ſervir de la même pommade; mais au lieu d'une compreſſe, il faut ſe ſervir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par deſſus la charpie, on met une ſimple toile cirée, que chacun peut aiſément préparer, N°. 65, ou ſi l'on veut un *ſparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces ſecours extérieurs, qui ſont les plus efficaces qu'on puiſſe employer, quand la brûlure

eſt très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les ſuites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations; faire une ſaignée, ou même pluſieurs ſi elles ſont néceſſaires, & *mettre au régime;* ne faire boire que les tiſanes N°. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavements ſimples.

Quand on n'eſt pas à même d'avoir d'abord du *nutritum*, pour faire la pommade N°. 64, on ſe contente de fondre enſemble de l'huile d'olive, avec une huitieme partie de cire, & à deux onces de ce mêlange, on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque choſe de plus ſimple encore, c'eſt de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne ſoit pas rance.

Quand le mal eſt proche de ſa fin, & qu'il ne reſte plus qu'une très-petite plaie, il ſuffit d'appliquer le ſparadrap N°. 66.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a bleſſé quel-

que partie contenue dans la poitrine & dans le ventre ; ſi, ſans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque groſſe artere ; ſi elle a bleſſé quelque nerf, ce qui occaſionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être ſans cela ; ſi elle eſt allée juſqu'à l'os, & qu'il ait ſouffert ; enfin, s'il ſurvient quelque ſymptome extraordinaire, il faut néceſſairement appeller un Chirurgien. Mais quand la plaie n'eſt accompagnée d'aucune de ces circonſtances ; qu'elle n'intéreſſe que la peau, les graiſſes, les chairs, & de petits vaiſſeaux, l'on peut la panſer aiſément ſans ſecours, parce qu'ordinairement tout ſe réduit à la préſerver des impreſſions de l'air, en donnant cependant iſſue au pus.

§. 435. Si le ſang ne ſort d'aucun vaiſſeau conſidérable, mais coule à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laiſſer couler, pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle eſt prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, ſans la trop preſſer, ce qui ſeroit très-fâcheux, & auroit les mêmes

inconvénients que les tentes & les bourdonnets ; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65, mais je préfere la compresse pour les premiers pansements ; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut bander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre ou quarante-huit heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent ; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle ; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroît plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fievre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la plaie, trois, & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros, ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant

appliquant deſſus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une groſſe compreſſe, & un bandage un peu plus ſerré qu'à l'ordinaire. Si cela ne ſuffiſoit pas, & que la plaie fût à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en deſſus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui ſe fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on paſſe autour du bras en forme d'anneau ; on introduit entre deux une piece de bois épaiſſe d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on ſerre autant que l'on veut ; tout comme le payſan ſerre un tonneau, ou une piece de bois ſur ſon char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir ſoin, 1°. d'arranger l'écheveau, de façon qu'il conſerve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas ſerrer aſſez fort pour occaſionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, ſont une pure charlatanerie ; l'art ne contribue pas le moins du monde à la

guériſon des plaies, c'eſt la ſeule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'eſt d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, ſinon, il faut s'adreſſer à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien-loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal; & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la plaie quelques vices, qu'il faut détruire par des ſecours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme ſain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les plaies ſont à la tête, au

lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de bétoine, ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui la préviennent; la saignée, le régime, les rafraîchissants, les lavements.

Quand la plaie est très-légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même, il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-

ventre, des reins, ont été complétement guéris, en ne vivant pendant plusieurs semaines, que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses sans sel, sans bouillon, sans aucun remede quelconque, & sur-tout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée, employée modérément, est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fievre est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement, au bout de deux ou trois jours, par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fievre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures, ou Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure, ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jeté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre une voiture & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le désordre, qui se

manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vîtesse, la petitesse, & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité, que le dernier conseil. Quel-

ques jours après, l'ayant rencontré, il me dit qu'il ſe trouvoit mieux ; & dans la même ſemaine, je ſus qu'on l'avoit trouvé mort dans ſon lit. L'abcès s'étoit ſûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme, emporté par un cheval, fut froiſſé contre la porte d'une écurie, ſans reſſentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aiſes qu'on a au commencement d'une fievre ; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une conſulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine ; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureuſement le guérir, après un an de ſouffrances. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents ; puiſque ces deux malades auroient évité, l'un, la mort ; l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions néceſſaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie eſt meurtrie, il arrive de deux choſes l'une, & ordinairement toutes deux à la fois,

ſur-tout ſi la meurtriſſure eſt un peu conſidérable ; ou les petits vaiſſeaux de la partie meurtrie ſont briſés, & le ſang qu'ils contenoient s'épanche dans le voiſinage ; ou, ſans épanchement, ces vaiſſeaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le ſang croupit. Dans l'un & l'autre cas, ſi la nature, ou ſeule ou aidée, n'y remédie pas, il ſurvient inflammation, ſuppuration de mauvaiſe eſpece, pourriture, gangrene, ſans parler des accidents qui dépendent de la meurtriſſure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaiſſeau, os, &c. L'on comprend auſſi tous les dangers de la meurtriſſure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le ſang s'eſt épanché, ou que la circulation ne ſe fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'eſt-là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps peſants ſur la tête, ou quelques coups, ſans qu'il paroiſſe aucun mal extérieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de point ſur le

creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légere meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, sur-tout pour les vieillards, chez lesquels la nature, déjà affoiblie, ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélérent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remedes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remedes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1°. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une maniere si marquée, & qui, de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparoît enfin

totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu à peu il s'est dissout, & il a été repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur c'est le vinaigre, mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légérement concassés; & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand il y a en même temps, plaie & meurtrissure. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie, l'eau d'arquebusade, l'eau d'alibour, &c. mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang au lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-

légers. Souvent, en déterminant ce ſang épanché, vers les entre-deux des muſcles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaiſſeaux meurtris, elles paroiſſent guérir, mais ce n'eſt qu'en concentrant le mal, qui ſe reproduit ſous une forme fâcheuſe au bout de quelques mois. J'ai vu de triſtes exemples de ce cas; ainſi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette eſpece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le ſang épanché eſt diſſout & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuſade au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'eſt une méthode encore plus pernicieuſe, d'appliquer des emplâtres compoſées de graiſſes, de réſines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté eſt toujours nuiſible, & l'on a pluſieurs exemples de contuſions extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, ſi on en avoit remis tout le ſoin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces ſacs de ſang coagulé, qu'on apperçoit ſous la peau, à moins de quelque raiſon preſſante, parce que quelque gros qu'ils ſoient, ils ſe diſſipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laiſſent quelquefois une ulcération dangereuſe.

§. 449. Le traitement intérieur eſt préciſément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas, la meilleure boiſſon, c'eſt le remede N°. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoiſſance, ou qu'il eſt fort étourdi, que le ſang ſort par les narines, ou par les oreilles, qu'il eſt fort oppreſſé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de ſang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut ſur le champ, en commençant par la ſaignée, employer tous les ſecours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il eſt poſſible; il faut ſur-tout éviter de le ſecouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le ſentiment; c'eſt exactement le tuer,

en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées ; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne, avec les accidents les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes, que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully-petit*, vint me consulter, il y a quelques mois, pour son Pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre : il étoit, depuis vingt-quatre heures, sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir ; il perdoit du sang par le nez & les oreilles ; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit lait miellé en boisson & en lavement ; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après, le Pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully-petit*,

& me dit qu'il ſe portoit très-bien. Il convient dans toutes les contuſions conſidérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchiſſant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remede N°. 24, & le petit lait miellé, ſont excellents par la même raiſon.

§. 450. Dans ces circonſtances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue ; ainſi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades ſont ſans connoiſſance & ſans ſentiment. L'uſage de la thérébentine peut faire plus de mal que de bien, & ſi elle a été utile quelquefois, c'eſt en purgeant un malade, qui peut-être en avoit beſoin. Le blanc de baleine, le ſang de dragon, les yeux d'écreviſſes, les graiſſes quelconques, ſont des remedes au moins inutiles & dangereux, ſi le cas eſt grave, ſoit par le mal réel qu'ils font, ſoit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le ſang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produiſent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui eſt d'autant plus

dangereux, qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé, on doit, s'il eſt ſanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite ſaignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de ſuite quelques taſſes d'une boiſſon un peu aromatique, dont il boit quelques taſſes chaudes, comme de la méliſſe avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ſes aliments, pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais preſque continuel.

§. 452. Les entorſes ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produiſent dans le voiſinage de l'articulation une eſpece de meurtriſſure, occaſionnée par le violent frottement des os, contre les parties voiſines; & quand les os ſe remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité, que comme contuſion; s'ils ne ſe remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'eſt le parfait repos, & une compreſſe trempée dans le vinaigre & l'eau, juſqu'à ce que

toute la contuſion ſoit diſſipée, & qu'on ſoit ſûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre, un peu d'eau de vie, ou d'eau d'arquebuſade; & l'on doit porter la partie, (c'eſt preſque toujours le pied,) bandée aſſez long-temps, ſans quoi, elle fait ſouvent de faux mouvements, ou elle reçoit de nouvelles entorſes, qui l'affoibliſſent journellement davantage; & ſi l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier; & ſouvent il ſurvient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal eſt extrêmement léger, le bain d'eau froide eſt très-bon, mais ſi on ne le fait pas dans le premier moment, ou ſi la contuſion eſt forte, il eſt nuiſible.

La méthode de rouler le pied nu ſur quelque corps rond, eſt inſuffiſante quand les os ne ſont pas parfaitement replacés, nuiſible quand il y a contuſion.

Il arrive tous les jours que les payſans s'adreſſent à des ignorants ou à des gens de mauvaiſe foi, qui trouvent ou veulent trouver, un dérangement

des

des os, là où il n'y en a point, & qui par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuſe, & changent en mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

Ce ſont ces mêmes gens qui ont créé des maladies impoſſibles, telles que l'eſtomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aiſément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la maſſe du ſang, on ne peut les guérir, qu'en détruiſant la cauſe qui les entretient; c'eſt même une imprudence, que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réuſſir.

Mais le plus ſouvent les ulceres, à la campagne, ſont les reſtes de quelque plaie, de quelque meurtriſſure, ou de quelques tumeurs mal traitées & ſur-tout panſées avec des remedes trop âcres ou trop ſpiritueux. Les huiles

rances, ſont auſſi une des cauſes qui changent en ulceres rebelles, les plaies les plus ſimples, ainſi l'on doit les éviter, & les Apothicaires doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguents gras, qu'il convient de préparer ſouvent, parce qu'une groſſe proviſion eſt rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui diſtingue les ulceres des plaies, c'eſt la dureté & la ſécheresſe de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui au lieu d'être un vrai pus, eſt une liqueur moins épaiſſe, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaiſe odeur, & ſi âcre, que ſouvent, ſi elle touche la peau du voiſinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des eſpeces de dartres & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres qui durent trop long-temps, qui ſont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade, & le jettent dans une fievre lente qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-temps,

il eſt très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire, qu'en ſuppléant à cette évacuation, qui eſt preſque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de temps en temps.

L'on voit tous les jours des morts ſubites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup, ces écoulements qui duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promeſſe méritent ce nom) promet de guérir en peu de jours, un ulcere invétéré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeants, & même arſenicaux; mais l'on voit preſque toujours la mort la plus violente être la ſuite de ces applications dangereuſes.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'eſt de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la ſéchereſſe des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois

ce vice eſt tel, qu'on ne peut amollir les bords, qu'en les ſcarifiant par des coups de lancette; quand cela n'eſt pas néceſſaire, il faut appliquer ſur tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compreſſe pliée en pluſieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau ſeulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient ſouvent le produit des remedes âcres & ſpiritueux, l'on ſent qu'on doit abſolument les éviter dans les traitements, ſans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut, pour avancer la guériſon, éviter le ſalé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un régime de légumes, & par l'uſage du petit lait miellé.

Quand les ulceres ſont aux jambes, ce qui eſt très-ordinaire, il eſt très-important, auſſi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne ſe tenir jamais debout ſans marcher. C'eſt ici un de ces cas dans leſquels je ſouhaite que les perſonnes qui ont quelque crédit ſur l'eſprit

du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver, que bien-loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard, change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux, en ulceres incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage, quelque famille réduite à l'Hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette espece.

Je réitere que les ulceres qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent, dans les hivers rigoureux, que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois gelent, tout comme un morceau de viande exposé à l'air. Si l'on se laisse aller au mouvement,

ſi naturel de les réchauffer, & ſurtout de réchauffer les parties gelées, tout eſt perdu. Il ſurvient des douleurs inſupportables, qui ſont bientôt ſuivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de reſſource pour les ſauver, que de leur couper les membres gangrénés.

L'on a vu, il n'y a que peu de temps, à *Coſſonay*, le triſte cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement des onguents gras, la gangrene ſuivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un ſeul remede dans ce cas, c'eſt de mettre les malades dans un endroit où il ne puiſſe pas geler, mais où il faſſe très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, ſur les parties gelées, de la neige, ſi l'on en a, ſinon, de les laver continuellement, mais fort doucement; car toute friction forte ſeroit dangereuſe, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à meſure qu'elle ſe fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le ſentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement;

alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques tasses, de la potion N°. 13, ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation, qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficacité.

« Un homme avoit une route de » dix lieues à faire, par un temps froid, » & un chemin plein de neige & de » glace. Ses souliers lui manquerent; » il fit les trois dernieres lieues à pieds » nus, & eut, dès la premiere demi- » lieue, des douleurs assez vives aux » jambes & aux pieds, qui allerent » en augmentant. Il arriva presque » perclus des extrêmités inférieures.

» On le mit devant un grand feu, on » échauffa bien un lit, & l'on l'y » coucha. Les douleurs devinrent in- » ſupportables; il ne ceſſoit d'être » dans de violentes agitations, & de » pouſſer des cris perçants. On de- » manda un Médecin dans la nuit, » qui trouva les doigts des pieds d'une » couleur noirâtre, & commençant à » perdre le ſentiment. Les jambes & » le deſſus des pieds exceſſivement » enflés, d'un rouge pourpre, varié » de taches violettes, ſouffroient en- » core les douleurs les plus aiguës. » Le pouls étoit dur & fréquent, & » le mal de tête très-violent. Le Mé- » decin fit chercher un ſeau d'eau à » la riviere, & y fit ajouter de l'eau » & de la glace; & il obligea le ma- » lade à plonger les jambes dedans: » ce premier bain dura près d'une » heure; & les douleurs, pendant ce » temps-là, furent moins violentes; » une heure après, il ordonna un » ſecond bain, & le malade s'y trou- » vant de nouveau ſoulagé, le pro- » longea deux heures. Pendant ce » temps-là, on enlevoit de l'eau du

» ſeau,

» ſeau, & l'on y remettoit de la glace » & de la neige. Les doigts des pieds, » qui étoient noirs, devinrent rouges; » les taches violettes des jambes ſe » diſſiperent; l'enflure diminua; les » douleurs étoient légeres, & avec » intervalle. L'on réitéra cependant » ſix fois, après quoi il ne reſta d'autre » mal, qu'une ſenſibilité à la plante » des pieds, qui empêchoit le malade » de marcher. On lui fit quelques fo- » mentations aromatiques, & on lui » fit boire une tiſane de ſalſepareille; » (celle de ſureau eſt tout auſſi bonne » & moins coûteuſe.) Le huitieme » jour il fut parfaitement guéri, & » s'en retourna le quinzieme jour à » pied. »

§. 460. Quand le froid eſt très-fort, & qu'on y reſte long-temps expoſé, il tue, parce qu'il congele le ſang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau; ainſi on meurt d'apoplexie, qui commence par un ſommeil; auſſi le voyageur, qui ſe ſent aſſoupi, doit redoubler d'efforts pour ſe tirer du danger éminent auquel il eſt expoſé. Ce ſommeil, qui paroît

devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§. 461. Les remedes, dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas d'une seule partie gelée. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples constatés; & ils sont fréquents dans les pays du Nord, qu'un bain d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs personnes, qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie, pendant plusieurs heures; ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§. 462. « Il vient aux doigts des
» mains, des pieds, aux talons, aux
» oreilles, au nez, aux levres, des
» enfants sur-tout, & principalement
» en hiver, quand ces extrêmités pas-
» sent subitement du chaud au froid
» & du froid au chaud, une enflure
» ou un gonflement, qui, dans les

» commencements, n'occaſionne que » peu de chaleur, de douleur & de » démangeaiſon; » quelquefois ces tumeurs ne paſſent point ce premier degré, & ſe guériſſent ſans ſecours; d'autres fois, & on peut appeller cet état le ſecond degré, ſoit qu'on ne leur faſſe rien, ſoit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaiſon, la douleur, augmentent conſidérablement, & le malade eſt ſouvent privé de l'uſage de ſes doigts, par la douleur, le gonflement, l'engourdiſſement; & le mal empire ſi l'on n'emploie pas des ſecours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il ſe forme de petites veſſies, qui ne tardent pas à ſe crever, & laiſſent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, & ulcere ſouvent très-profond & très-opiniâtre, dont il ſort beaucoup d'un pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'eſt quand l'inflammation dégénere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engor-

gement des vaisseaax de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les arteres, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons, la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible; la seconde, que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfants, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangeres. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus

ſenſible quand la chaleur eſt en même temps humide, & que les parties paſſent ainſi, d'une eſpece de bain tiede au froid. Un homme de ſoixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté, pendant quelques heures, en voyage, des gants péliſſés, dans leſquels ſes mains ſuerent, s'attendrirent & ſe remplirent de ſang, parce que l'effet conſtant du bain tiede eſt d'amollir, de remplir de ſang, & de rendre plus ſenſible la partie qui y eſt expoſée, ſentit les premieres attaques d'engelures, qui devinrent aſſez cruelles, & dont il a eu enſuite des reſſentiments tous les hivers, une demi-heure après avoir quitté ſes gants dans un air aſſez froid.

C'eſt la même raiſon qui fait que pluſieurs perſonnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'uſage des manchons. Elles ſont preſque inconnues dans les pays chauds ; elles ne ſont pas communes dans les pays du nord, dans leſquels les variations du froid au chaud ne ſont pas fréquentes.

Quelques perſonnes en ont une

attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du paysan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des éléments, est & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche, dont on ménage la peau aux dépens de sa santé; mais parmi les enfants de la même classe, qui paroissent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par-là même éprouver à peu près les mêmes impressions, & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légeres & de très-passageres. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & sur-tout de celle des mains; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfants qui ſont ſanguins & qui ont la peau délicate, ſont aſſez généralement ſujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavaliérement, & qui eſt aſſez cruel pour mériter quelque attention ; puiſque, indépendamment des douleurs qui rendent ſouvent ces jeunes enfants malheureux pendant pluſieurs mois ; il leur occaſionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui eſt toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les ſevre de leurs plaiſirs, quelquefois même, quand ils ſont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la miſere. J'ai connu un jeune homme qui ayant été diſtrait d'un apprentiſſage d'horlogerie par des engelures, eſt devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laiſſent ſouvent une impreſſion qui change la phyſionomie le reſte de la vie, & les mains qui en ont eſſuyé de fortes, s'en reſſentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit ſe propoſer par rapport aux engelures, premiérement

de les prévenir, en ſecond lieu de les guérir ſi l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puiſqu'elles dépendent de la ſenſibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut pour les prévenir, 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la diſpoſition vicieuſe du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter, autant qu'il eſt poſſible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'uſage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & je n'ai point vu que les enfants élevés à cette pratique fuſſent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner des ſoins plus particuliers à préſerver la peau des mains, qui ſont plus ſujettes aux engelures que les pieds, en les faiſant tremper, pendant quelques moments, dans l'eau froide, tous les matins & tous les ſoirs avant ſouper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfants dans cette ſaiſon, de prendre cette habitude, & quand elle eſt priſe,

il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau eſt prête à ſe geler. L'on peut auſſi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par ſemaine ; cette méthode, qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y ſont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'eſt en même temps éviter les alternatives de chaud & de froid ; pour cela il faut, 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui ſont vraiſemblablement une des principales cauſes des engelures, puiſqu'elles ſont plus rares dans les pays où ils ſont moins en uſage, & chez ceux qui s'en ſervent moins ; l'uſage ſur-tout des *cavettes*, (ce ſont des degrés pratiqués entre le poële & le mur,) nuit aux enfants & aux adultes, de pluſieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner des manchons. 3°. il conviendroit auſſi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que

quelques circonſtances particulieres ne l'exigeaſſent, & je le conſeille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce ſoit toujours des gants de peau mince & liſſe.

§. 466. Quand les engelures paroiſſent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puiſſe décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants, dès l'âge de trois ans juſqu'à celui de douze ou treize, chez leſquels des engelures écorchées pendant huit mois de l'année ſembloient être un cauſtique par lequel la nature ſe déchargeoit d'un ſuperflu qui l'incommodoit, dès que le ralentiſſement des chaleurs diminuoit la tranſpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements aſſez longs, mais qui variant par beaucoup de circonſtances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine ſont ſouvent néceſſaires, & quelques purgatifs contribuent dans certains cas à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures ſe guérit, comme je l'ai déjà dit,

ſans ſecours; ou s'il s'opiniâtroit, on le diſſiperoit aiſément par quelques-uns des remedes ſuivants: mais quand elles ſont parvenues au ſecond, il faut les traiter comme la congélation dont elles ſont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace, & la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide ou prête à ſe glacer, dans laquelle on trempe les mains pluſieurs fois par jour, pendant quelques minutes, & c'eſt le ſeul qu'on doive employer quand le mal eſt aux mains, que le malade a le courage de ſoutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonſtances qui puiſſent le rendre nuiſible; c'eſt le ſeul dont je me ſois ſervi, après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être ſervi d'un manchon trop chaud.

L'on éprouve une légere douleur, les premiers moments que la main eſt dans l'eau, qui diminue peu à peu; en ſortant, les doigts ſont engourdis par le froid, mais bientôt ils ſe réchauffent, & au bout d'un quart d'heure on eſt très à ſon aiſe.

En ſortant de l'eau, on met la main bien eſſuyée dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains elle déſenfle, la peau ſe ride, en continuant elle ſe reſſerre, on eſt guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on eſt ſûr d'appaiſer les démangeaiſons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige eſt peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains ſouvent & long-temps, elles s'échauffent & rougiſſent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être ſuit de très-près.

Un très-petit nombre de perſonnes, qui ont ſans doute la peau exceſſivement délicate & ſenſible, ne ſe trouvent cependant pas bien de ce remede; il paroît trop actif, il agit ſur la peau preſque comme un véſicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette derniere raiſon, ou quelque autre circonſtance, comme

le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espece, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui soit en même temps résolutive & émolliente, telle est la décoction si vantée des pelures de raves, dont on augmente l'efficacité en y

ajoutant une ſeizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction, dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'eſt celle N°. 71. L'on peut en faire pluſieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires & avec le faltranck même.

L'urine que quelques perſonnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec ſuccès, & le mêlange d'urine & d'eau de chaux agiſſent comme ces décoctions. (1)

Quand on ſort les mains de ces décoctions, il faut néceſſairement les préſerver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs ſont ſouvent encore plus efficaces que les décoctions; ainſi l'on peut quelquefois avec beaucoup de ſuccès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur; celle du vinaigre chaud

(1) On peut joindre à ces moyens celui de laver les engelures tous les jours avec de la farine de moutarde & de l'eau; ce qui concourt en même temps d'une maniere ſûre & aiſée, à la propreté & à la guériſon.

eſt un des plus puiſſants remedes; celles d'aſphalt ou de thérébentine ont ſouvent réuſſi. Il eſt inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après les bains, il faut éviter l'air; c'eſt en l'éloignant que des toiles cirées ſeroient très-utiles; c'eſt par-là que le ſuif réuſſit quelquefois.

Quand le mal eſt diſſipé par l'uſage des bains ou des vapeurs, qui rendent la peau foible & ſenſible, il faut la fortifier, en ſe lavant tous les jours avec un peu d'eau de vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre & un nez de peau de chien porté pendant quelques jours, ſont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préſerve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation eſt très-forte & qu'elle occaſionne quelques mouvements de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavements, faire prendre tous les ſoirs une priſe de nitre N°. 20, & même ſaigner ſi la fievre étoit forte.

On doit toujours priver de vin &

de ſalé les perſonnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles ſont parvenues au troiſieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convaleſcents aſſez ſévere, & une purgation avec de la manne, mettre ſur l'ulcération une emplâtre de diapalme, expoſer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau liſſe ou les toiles cirées.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, ſe prévient par les remedes qui guériſſent l'inflammation; ſi malheureuſement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *deſcentes*, *ruptures*, que le payſan déſigne en diſant *qu'il eſt rompu*, ſont quelquefois une maladie de naiſſance; plus ſouvent l'effet des pleurs violents, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la ſuite elles ſont produites à tout âge, ou par quelques

quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles ſont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes ; & l'eſpece la plus commune, la ſeule dont je me propoſe de dire un mot, c'eſt celle qui dépend du paſſage d'une partie des inteſtins ou de la coëffe dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoître. Quand elle ſe trouve chez de petits enfants, on la guérit preſque toujours en faiſant porter conſtamment un bandage qui ne doit être que de triege, avec une pelotte de linge, de crin, ou de ſon. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps, & avoir le plus grand ſoin de ne jamais le mettre que quand l'enfant eſt couché ſur le dos, & qu'on eſt ſûr que tout eſt bien rentré ; ſans cette précaution il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant ſur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du paſſage, une emplâtre aſtringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé, §. 144.

L'on ne doit point laiſſer monter à

cheval les enfants jusqu'à ce qu'ils soient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triege est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquiérent quelquefois un volume prodigieux, & une grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptome de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable & en même temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en

arrêter les progrès dès les commencements ; il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très-souvent mortel ; il arrive quand la partie des intestins qui est dans les bourses s'enflamme, qu'alors acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimés, il survient des douleurs aiguës, le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissé sortir, ne peut plus les laisser rentrer, les vaisseaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entiérement interceptée, il ne passe rien, il survient des vomissements continuels, (c'est l'espece de *miséréré* dont j'ai parlé §. 320,) le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses ; quand le malade s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a

reçu quelque coup ſur cette partie, ou qu'il a fait quelque chûte.

§. 479. Le meilleur remede c'eſt, 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte ſaignée faite dans le lit, le malade étant couché ſur le dos, la tête cependant un peu élevée & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux ſoient en l'air; c'eſt même l'attitude qu'ils doivent toujours conſerver, autant qu'il eſt poſſible. Quand le mal n'eſt pas trop avancé, ſouvent la premiere ſaignée guérit radicalement, & les inteſtins rentrent dès qu'elle eſt faite. D'autres fois cela ne réuſſit pas auſſi bien, & il faut alors réitérer la ſaignée.

2°. On ordonne un lavement compoſé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de ſel de cuiſine, & d'un morceau de beurre frais de la groſſeur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer ſur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer conſtamment tous les quarts d'heure. Ce remede, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais ſi le mal a duré

violemment plus de dix ou douze heures, il eſt ſouvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleurs de mauve & de ſureau, & les changer ſouvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réuſſir encore le troiſieme jour. (1)

4°. Quand ces ſecours ne ſont pas ſuffiſants, il faut eſſayer les lavements de fumée de tabac, qui ont ſouvent dégagé des hernies qui réſiſtoient à tout.

5°. Enfin, ſi ces remedes ne réuſiſſent pas, il faut ſe déterminer à faire l'opération, ſans perdre un ſeul moment; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours: mais pour cela il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le ſuccès avec lequel je l'ai fait faire,

(1) L'application de la glace pilée entre deux linges ſur les hernies, dans les premieres heures de l'étranglement, eſt un de ces remedes admirables qu'on ne doit pas héſiter de mettre promptement en uſage. On eſt ſûr par ſon moyen, s'il n'y a point de complication grave, de guérir dans peu de temps, & preſque ſans douleur, une maladie dont les ſuites peuvent être terribles. Mais on doit proportionner la durée de cette application aux forces du malade; ce que le pouls déterminera très-bien.

dans un cas presque désespéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisants; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme M. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé sait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades, après les tourments les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & les Chirurgiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même sou-

vent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants que la nature seule ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il seroit à souhaiter qu'ils fussent sévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime

rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N°. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple*, étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire; mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors

alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*; c'eſt une matiere purulente ſi épaiſſe & ſi ferme qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier ſous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entiérement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachilon* ſimple, ou l'onguent N°. *66*.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'eſt une inflammation à l'extrêmité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piquure; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune

cauſe extérieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice intérieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece; ainſi les perſonnes qui ne ſont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger & l'opération du Chirurgien, n'influent point ſur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des ſymptomes.

§. 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un léger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſupportables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge; les doigts voiſins, toute la main enflent. On obſerve dans quelques cas une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une douleur très-vive ſous l'épaule, quelque-

ſois même tout le bras eſt exceſſivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidents ne tarde pas à paroître. Si le mal eſt très-grave, le délire & les convulſions ſurviennent.

L'inflammation du doigt ſe termine, ou par la ſuppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade eſt dans un danger très-preſſant, s'il n'eſt promptement ſecouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour ſauver la vie. Quand la ſuppuration ſe fait, ſi elle eſt très-profonde, âcre, ou ſi les ſecours du Chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt eſt ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il eſt rare que l'ongle ne périſſe pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris, eſt le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut ſe mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre, & ſi elle eſt très-forte & l'inflammation conſidérable, faire une ou pluſieurs ſaignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela, 1°. L'on trempe long-temps le doigt, dès le commencement du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entiérement le mal. Mais malheureusement on croit que ces petits commencements n'auront point de suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce temps-là tous les remedes âcres sont très-dan-

gereux. L'on emploie auſſi à cette époque le levain qui hâte puiſſamment la ſuppuration. Le cataplaſme d'oſeille, §. 480, eſt très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus eſt très-importante, mais c'eſt l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture ſe faſſe naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus ſe répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle ſe perçât. Ainſi, dès qu'on ſoupçonne que le pus eſt formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas aſſez.

Quand l'ouverture eſt faite, on panſe avec l'emplâtre N°. 66, étendu ſur une toile, ou avec le ſparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris eſt occaſionné par une humeur extravaſée dans le voiſinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par

une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tours les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'ent ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on desséche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut nécessairement avoir un Chirurgien, aussi bien que quand il y a grangrene; ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remedes essentiels contre la gangrene; le kina N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remede est cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes ameres, & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît

par un cercle très-ſenſible & très-aiſé à diſtinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la ſéparation entre le vif & le mort.

Des Echardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roſes, de chardons, de châtaignes, des eſquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tous entiers, ordinairement l'accident n'eſt d'aucune conſéquence; & pour en prévenir plus ſûrement les ſuites, on peut appliquer ſur la partie pendant quelques heures, des compreſſes trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais ſi le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'eſt qu'en partie, il occaſionne une inflammation, qui augmentant parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris; ou ſi c'eſt à la

jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents, il faut sur le champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un Chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue; mais ce secours devient inutile, & même dangereux, si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs, ou des cataplasmes très-émollients avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très-émolliente; on emploie ordinairement celle de lievre, qui est effectivement très-propre à assouplir la peau, à en diminuer la résistance, & à laisser ressortir le corps; mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse faire croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique, & il n'y a de sympathie bien démontrée dans la nature qu'entre les têtes mal-faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible ; j'ai vu des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénetre d'abord dans la graiſſe, la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée ; mais au bout de quelques jours, & même de quelques ſemaines, il ſurvient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émollients & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, enſuite mal ſoigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. quelquefois les verrues ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en naît des quantités étonnantes ; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre juſqu'à dix ans, qui prennent trop de laitage ; ils guériſſent par le changement de régime & les pilules N°. 18.

Plus ſouvent elles ſont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques cauſes extérieures.

Dans le dernier cas, ſi elles incommodent par leur groſſeur, par leur ſituation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. En les liant avec une ſoie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciſeaux ou un biſtouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachilon gommé, qui occaſionne une petite ſuppuration deſtinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les deſſéchant par quelque application un peu corroſive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale; mais, outre que ces ſucs ne ſe trouvent qu'en été, les perſonnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en ſervir; ils pourroient leur occaſionner une enflure conſidérable & douloureuſe. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait diſſoudre autant de ſel qu'il eſt poſſible, eſt très-bon. L'on fait auſſi des emplâtres avec du ſel ammoniac & du galbanum, qui pêtris enſemble & appliqués ſur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corroſifs plus forts ne doivent être employés que ſous la direction d'un Chirurgien, & il eſt même plus ſage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles ; j'ai vu depuis peu de longs maux de doigts, enſuite d'une eau corroſive appliquée par un Charlatan. L'amputation eſt un moyen plus ſûr, moins douloureux & ſans danger.

Les loupes, dès qu'elles ſont un peu groſſes, & qu'elles durent depuis quelque temps, ne guériſſent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors ſont toujours l'effet des ſouliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guériſon conſiſte à les amollir par pluſieurs bains de pieds chauds ; à les couper, au ſortir du bain, avec un canif ou des ciſeaux, ſans attaquer les parties ſaines, qui ſont d'autant plus ſenſibles qu'elles ſont plus tendues, & à appliquer deſſus une feuille de joubarbe ou de lierre grim-

pant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut auſſi au lieu de ces feuilles, ſi l'on veut s'épargner la petite peine du panſement journalier, y appliquer une emplâtre de diachilon ſimple, ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les cauſes qui les ont produits.



CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des ſecours prompts ; évanouiſſements, hémorragies, accès de convulſions, ſuffocations, ſuites de peur, maux produits par des vapeurs nuiſibles, poiſons, douleurs exceſſives.

Des Evanouiſſements.

§. 494. L'Evanouiſſement a pluſieurs degrés ; le plus léger, dans lequel le malade ſe ſent toujours & entend, ſans pouvoir cependant parler, eſt ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les perſonnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entiérement le ſentiment & la connoiſſance, avec un affoibliſſement très-conſidérable du pouls, cet état s'appelle *ſyncope*, c'eſt le ſecond degré de l'évanouiſſement.

Si la ſyncope eſt telle que le pouls

ſoit entiérement éteint, la reſpiration inſenſible, le corps froid, le viſage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui eſt rare, mais qui eſt la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *aſphixie.*

Les évanouiſſements dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui ſont, 1°. le trop de ſang; 2°. le manque de ſang & en général la foibleſſe, 3°. les embarras dans l'eſtomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les paſſions, 6°. quelques maladies.

Des Evanouiſſements occaſionnés par le trop de ſang.

§. 495. Le trop de ſang eſt ſouvent une cauſe d'évanouiſſement, & l'on juge qu'il dépend de cette cauſe quand il attaque les perſonnes ſanguines, fortes, robuſtes, & qu'il les attaque ſur-tout après quelque cauſe propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du ſang; comme des aliments ou des boiſſons échauffantes, vin, liqueurs, café; des boiſſons bues chaudes, comme

thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion. (1)

Dans ce cas, 1°. On fait flairer du vinaigre; on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretieres au dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras, qui ranime très-promptement.

5°. Après la saignée on fait très-bien

(1) Les évanouissements qui sont produits par la trop grande abondance de sang, s'annoncent toujours par une rougeur vive, & un gonflement du visage. Ils font craindre une apoplexie sanguine qu'on doit prévenir, aussi-tôt que la cause est reconnue, en saignant, sans différer, le malade du bras.

de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause, sont fréquents, il faut, pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas, §. 544, en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissements, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précédent ou suivent l'évanouissement.

Des Evanouissements occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorragies,

hémorragies, après des évacuations, ou promptes & exceſſives, comme au bout de quelques heures d'un *colera-morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des ſueurs exceſſives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiſer, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui en privant des aliments néceſſaires produit le même effet que des évacuations exceſſives.

L'on doit travailler à détruire ces cauſes d'évanouiſſements par les remedes qui conviennent à chacune ; ce détail ſeroit déplacé ici, mais les ſecours qui conviennent dans le temps de l'évanouiſſement, ſont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette claſſe, excepté pour celui qui ſuit les hémorragies, dont je parlerai plus bas, & l'on doit, 1°. étendre les malades ſur un lit, où on les couvre, & on leur frotte avec de la flanelle chaude les jambes, les cuiſſes, les bras, tout le corps, ſur lequel on a ſoin de ne laiſſer aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choſes très-ſpiritueuſes, comme l'eau des Car-

mes, celle de la Reine d'Hongrie; le ſel d'Angleterre, l'eſprit de ſel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la ſauge, le romarin, la menthe, l'abſinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes ou d'eau-de-vie, ou de quelque autre liqueur buvable mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du ſucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique ſur le creux de l'eſtomac un morceau de flanelle ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de ſucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biſcuit trempé dans le vin avec le ſucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir ſur la cauſe, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant ſouvent, & peu à la fois, d'une nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais & très-peu cuits, des rôties au ſucre, du chocolat, des ſoupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouiſſements qui ſont une ſuite de la ſaignée ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette claſſe.

Ceux qui ſurviennent après la ſaignée, ſont ordinairement très-paſſagers, & finiſſent dès qu'on a étendu le malade ſur un lit, & les perſonnes qui y ſont ſujettes, les préviennent en ſe faiſant ſaigner couchées; s'il eſt un peu fort, du vinaigre ſenti & avalé avec un peu d'eau y remédie très-bien.

On trouvera §. 552, les moyens de remédier aux accidents qui ſont une ſuite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Evanouiſſements occaſionnés par les embarras d'eſtomac.

§. 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigeſtions occaſionnoient des évanouiſſements, & ſi forts même qu'ils exigeoient des ſecours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigeſtion eſt moins l'effet de la quantité des aliments que de leur qualité ou de leur corruption; ainſi il y a quelques perſonnes que des œufs, du poiſſon, des écreviſſes, des aliments gras jettent dans un mal-aiſe & une angoiſſe très-ſouvent accompagnés d'évanouiſſements. On juge que l'évanouiſſement dépend de cette cauſe quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ces cas ranimer le malade, comme dans les eſpeces précédentes, en leur faiſant ſentir quelque odeur forte, quelle qu'elle ſoit; mais l'eſſentiel c'eſt de leur faire avaler beaucoup de quelque boiſſon tiede qui noie ces matieres, en émouſſe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomiſſe-

ment, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infuſion de camomilles, de thé, de ſauge, de ſureau, de chardon bénit opérent à peu près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles opérent cependant plus ſûrement le vomiſſement. L'eau tiede ſeule eſt très-bonne.

L'évanouiſſement finit ou au moins diminue beaucoup dès qu'on a commencé à vomir. Il arrive même ſouvent que la nature excite pendant l'évanouiſſement des nauſées qui raniment le malade un moment, mais qui étant inſuffiſantes pour le faire vomir, le laiſſent bientôt retomber dans un anéantiſſement qui dure ſouvent aſſez long-temps, & qui laiſſe des maux de cœur, des vertiges, un mal-aiſe qu'on n'éprouve point dans les premieres eſpeces.

Lorſque l'accès a fini, il faut ſe mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même temps, le matin à jeun, une priſe de la poudre N°. 38, qui débarraſſe l'eſtomac de ce qui peut y être reſté de nuiſible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre eſpece d'éva-

nouiſſement qui a auſſi ſa cauſe dans l'eſtomac, mais qui eſt cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des ſecours très-différents, c'eſt celle qui eſt produite par une grande ſenſibilité de cet organe, & une foibleſſe générale.

Les perſonnes ſujettes à ce mal ſont des perſonnes valétudinaires, foibles, que peu de choſe éprouve, & dont l'eſtomac eſt en même temps foible & très-ſenſible. La quantité d'aliments qui leur eſt néceſſaire, quelque petite qu'elle ſoit, les éprouve; elles ont preſque toujours un peu de mal-aiſe après le repas, s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la ſaiſon ſoit défavorable, ſouvent même, ſans que l'on puiſſe en aſſigner aucune cauſe ſenſible, le mal-aiſe ſe change en évanouiſſement.

Ces malades n'ont preſque beſoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il ſuffiroit de les étendre ſur un lit; mais comme on ſe réſout diffi-

cilement à être tranquilles ſpectateurs d'un évanouiſſement, on peut leur faire ſentir quelque eau ſpiritueuſe, en laver les tempes & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions ſont auſſi utiles.

Cette eſpece d'évanouiſſement eſt plus ſouvent ſuivie d'un peu de fievre que les autres eſpeces.

Des Evanouiſſements qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette eſpece d'évanouiſſement eſt preſqu'entiérement inconnue aux perſonnes auxquelles cet ouvrage eſt principalement deſtiné; mais comme il y a des perſonnes de la ville qui paſſent une partie de leur vie à la campagne, & des perſonnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici, par maux de nerfs, que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvements

irréguliers, c'eſt-à-dire, des mouvements ſans cauſe extérieure, au moins ſenſible, & ſans un acte de la volonté, ou des mouvements beaucoup plus conſidérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impreſſion extérieure. C'eſt préciſément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple *la mere*; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ſes nerfs, aucune ou preſque aucune fonction ſur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aiſément, que les *vapeurs* étant cet état qui réſulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements, ſans cauſe évidente, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun ſymptome de maladies que les *vapeurs* ne puiſſent produire, & que ces ſymptomes, par-là même, doivent varier infiniment, ſuivant les branches des nerfs qui ſe dérangent; l'on comprend auſſi, pourquoi les vapeurs d'une perſonne ne reſſemblent ſouvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne reſſemblent point chez la même perſonne à celle du lendemain; l'on comprend

comprend encore que les vapeurs ſont un mal très-réel, & que cette bizarrerie, dans les ſymptomes, qui étant incompréhenſible pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs, que de ne pas avoir un accès de fievre, ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du méchaniſme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne aux nerfs de l'eſtomac, irritation qui produit le ſpaſme de cet organe; ſi par une ſuite de ce vice des nerfs, qui conſtitue les vapeurs, ceux de l'eſtomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade ſera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs, qui se distribuent dans le poumon, vient à resserrer les petites vésicules qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent par une suite de ces mouvements irréguliers à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie, se rejetteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeur; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différents symptomes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause, quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop serré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot par beaucoup de causes, presqu'insensibles pour des gens bien portants, mais qui opérent un effet très-violent sur ces personnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné

l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légeres peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement sort absolument de mon plan. Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remedes évacuants, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes rafraîchissants & relâchants, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire leur sont en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient sans échauffer; que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air sur-tout le matin, l'exercice sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remedes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes, & les chagrins le perpétuent & rendent absolument inutiles tous les remedes.

Les Evanouissements produits par les passions.

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tués sur le champ; mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances qu'elle procure. Il n'en est pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai dans un article séparé de la peur, je dois dire un mot ici de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance; le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances, pendant plusieurs heures; l'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner: il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude, légérement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonnade faite

avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une cuillerée à café d'un mêlange de trois parties de *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est de toutes les dispositions celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire, & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôtie.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point si violent que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tran-

quille, & de lui faire ſentir du vinaigre; quand il eſt revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude, faite avec le jus de citron, le ſucre & l'eau, & on lui donne des lavements N°. 5.

Il reſte quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique; mais il faut bien ſe garder de l'employer, il pourroit avoir les ſuites les plus funeſtes; la limonade & les lavements diſſipent ordinairement cet état; ſi le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N°. 23, ou quelques priſes du N°. 24.

Des Evanouiſſements qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouiſſements qui ſurviennent dans d'autres maladies, ne ſont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent la foibleſſe, & que la foibleſſe eſt un obſtacle à la guériſon.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas le vinaigre extérieurement & intérieurement est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps sont sujettes à évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre, mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus

ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre ou de chaque redoublement dans les fievres continues, ce qui prouve toujours que la fievre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succede à une forte tension. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissements est toujours nuisible, excepté dans quelques fievres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le mal-aise & dans la foiblesse, les secrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements, & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, ou se rallentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polypes, souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui quelquefois occasion-

nent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements qui attaquent les vieillards, sans cause manifeste, sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies du nez, qui surviennent dans les fievres inflammatoires, sont ordinairement une crise favorable, qu'il faut bien se garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt excessive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants, comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang; cet évanouissement arrête l'hémorragie, & se dissipe sans autre secours que l'odeur

du vinaigre; mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances, sans que le sang s'arrête, il y a même de légers mouvements convulsifs, du délire, alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement; & même, sans attendre ces symptomes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. « Tandis que le pouls » est encore assez plein, que la chaleur » du corps reste égale par-tout, jus» qu'aux extrêmités, & que le visage » & les levres sont colorés de rouge, » on n'a rien à redouter de l'hémor» ragie, fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence » à être tremblant, lorsque le visage » & les levres sont pâles, que le ma» lade se plaint de mal de cœur, il » faut arrêter l'écoulement du sang. »

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1°. On applique les bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses, dans l'endroit où l'on

met la jarretiere, & on les ſerre fortement, afin d'arrêter le ſang dans les extrêmités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede juſqu'au genou; en relâchant les vaiſſeaux des jambes, elle fait qu'ils ſe dilatent, & reçoivent par-là même plus de ſang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le ſang à la tête; ſi elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vîteſſe au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie eſt arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher, mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout-à-fait, toutes à la fois.

3°. On fait prendre, toutes les demi-heures, ſept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie,

ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on releve enſuite & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réuſſit pas, la *liqueur minérale anodine* D'HOFFMAN, employée de la même façon, réuſſit à coup ſûr; & dans les campagnes où l'on n'a ſouvent ni l'un, ni l'autre de ces remedes, de l'eau de vie, & même de l'eſprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut auſſi ſe ſervir du remede N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte, auſſi haut qu'il eſt poſſible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aiſément, ou dans un canon de plume, qu'on remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on ſouffle enſuite fortement par le bout extérieur; mais la premiere méthode eſt à préférer.

5°. Quand le ſang eſt arrêté, on laiſſe le malade dans un grand repos, & on ſe garde bien de retirer la tente qui eſt reſtée dans le nez, ou de

détacher les caillots de sang figé qui le remplissent ; ce détachement se fait peu à peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime ; (1) ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque, ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux. (2)

Dans toutes les hémorragies le repos, les ligatures, & l'usage des boissons, N°. 2 ou 4, sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le

(1) La saignée a quelquefois réussi à arrêter l'hémorragie, en faisant tomber plus promptement le malade dans une défaillance qui facilite la formation du caillot, qui ferme le vaisseau ouvert. Mais on ne doit pas la faire, lorsque le malade est déjà épuisé par la perte du sang ; & il faut d'ailleurs éviter, autant qu'on le peut, de guérir un mal par un autre.

(2) L'application de l'eau fraîche, de l'oxycrat, ou même du vinaigre froid, sur le front, nous paroît un très-bon secours, lorsque l'hémorragie n'est plus un effort salutaire de la nature. Un lavepied tiede, fait dans le même temps, en augmentera l'utilité.

Chapitre ſuivant, §. 544, peu ſouper, éviter toutes les choſes âcres & ſpiritueuſes, éviter les endroits trop chauds, & ne ſe couvrir la tête que très-légérement.

Quand on a été ſujet pendant long-temps à des hémorragies, ſi elles finiſſent, il faut diminuer ſes aliments, ſe faire de temps en temps une ſaignée, & prendre quelques laxatifs, ſur-tout le N°. 24, & ſouvent, le ſoir, du nitre.

Des accès de Convulſions.

§. 516. Les convulſions ſont en général plus effrayantes que dangereuſes, elles dépendent d'un grand nombre de cauſes différentes, & leur guériſon dépend de la deſtruction de ces cauſes.

Dans l'accès il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepſie, ainſi il ne faut rien faire, d'autant plus que ſouvent les remedes aigriſſent le mal; mais l'on doit ſeulement veiller à la ſûreté du malade, en empêchant qu'il ne ſe donne des coups violents, il eſt auſſi

utile de mettre entre les dents, ſi on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne ſoit dangereuſement ſerrée dans une forte convulſion.

Le ſeul cas qui demande quelque ſecours, c'eſt quand l'accès paroît ſi violent, le col ſi gonflé, le viſage ſi rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une ſaignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie eſt fréquente dans les campagnes, c'eſt rendre un ſervice eſſentiel aux infortunés qui en ſont les victimes, que de les avertir combien il eſt dangereux, pour eux, de ſe livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conſeille ; s'il y a une maladie dont le traitement ſoit délicat, c'eſt celle-ci ; il y en a quelques eſpeces qui ſont incurables, celles mêmes qui ſont guériſſables, demandent tous les ſoins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, ſont des ignorants ou des impoſteurs, ſouvent tous les deux à la fois.

§. 517.

§. 517. Les accès de convulſions ſimples, non épileptiques, ſont ſouvent fort longs, & continuent preſque ſans interruptions, pendant des jours & même des ſemaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cauſe, mais l'on ne doit preſque rien faire pendant les accès; les nerfs ſe trouvent alors dans un ſi grand degré de tenſion & de ſenſibilité, que les remedes qui paſſent pour les mieux indiqués, redoublent ſouvent l'orage au lieu de l'appaiſer.

Des boiſſons aqueuſes légérement aromatiques ſont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la méliſſe, du tilleul, du ſureau; quelquefois une tiſane de régliſſe réuſſit mieux que rien autre.

Des accès de ſuffocation.

§. 518. Les ſuffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à-coup une perſonne dont la reſpiration étoit aiſée auparavant, dépendent preſque toujours ou d'un ſpaſme dans les nerfs des

véſicules du poumon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs viſqueuſes.

La ſuffocation qui dépend d'un ſpaſme n'eſt pas dangereuſe, elle ſe diſſipe d'elle-même, ou l'on peut la traiter comme les évanouiſſements qui dépendent de la même cauſe; voyez §. 502.

§. 519. On connoît que la ſuffocation dépend d'un engorgement ſanguin, quand elle attaque des perſonnes fortes, vigoureuſes, ſanguines, qui mangent beaucoup, qui prennent des aliments ſucculents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent ſouvent; quand elle attaque après quelque cauſe d'échauffement; quand le pouls eſt plein, fort, le viſage rouge.

On la guérit 1°. par la ſaignée du bras très-abondante, & réitérée s'il eſt beſoin.

2°. Par des lavements.

3°. Par beaucoup de tiſane N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre reſpirée continuellement; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1°. de donner toutes les demi-heures, une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras de jambes deux forts vésicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit auſſi quelquefois de très-grands effets.

Les malades ſont ordinairement ſoulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, (1) quelquefois même un peu vomir.

Le remede N°. 25, dont on donne une priſe de deux en deux heures, avec une taſſe de la tiſane N°. 12, réuſſit ſouvent très-bien. (2)

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N°. 8, ce qui peut ſouvent arriver, dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer ou de marbre, verſer deſſus un

(1) Lorſque l'abondance & la tenacité des crachats que le malade ne peut rendre, ſont les cauſes de l'oppreſſion, & lorſque le malade eſt d'un tempérament phlegmatique, nous avons employé pluſieurs fois avec beaucoup de ſuccès un bol expectorant, préparé avec dix ou quinze grains de gomme ammoniac en poudre, & ſuffiſamment de vinaigre ſcillitique pour former le bol que le malade prend tout à la fois. Dans les tempéraments ſecs, ſanguins, vifs, qui ſont oppreſſés par le rétreciſſement de la poitrine & la vivacité de la circulation & le reſſerrement ſpaſmodique de tous les vaiſſeaux; ce médicament ſeroit nuiſible. Les calmants au contraire réuſſiront.

(2) La doſe du kermes minéral, portée par la formule Numero 25, nous paroît bien foible, nous croyons qu'on ne doit pas craindre de donner aux adultes ce remede à une doſe double & même quadruple, pourvu qu'on s'arrête, lorſque le malade en aura pris environ huit grains. On ne doit pas héſiter de le donner de bonne heure dans les accès de ſuffocation qui dépendent en partie de l'engorgement glaireux de l'eſtomac, & des indigeſtions qui ont précédé.

verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures, une cuillerée de ce mêlange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur; delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissements, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les

convulſions, & l'épilepſie même, qui eſt ſouvent la ſuite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepſies non natives en dépendent, & l'on ne ſauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais ſe faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir ſérieuſement ſur cet article.

Quand l'humeur de la tranſpiration arrêtée ſe jette ſur les boyaux, il en réſulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeller la tranſpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire eſt de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur eſt conſidérable, cette méthode eſt pernicieuſe, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille; ne laiſſer avec eux que très-peu de perſonnes, qui leur ſoient très-familieres; leur donner quelques taſſes de boiſſon chaude, ſur-tout de tilleul & de méliſſe; leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel

on les laiſſe une heure, s'il eſt poſſible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite taſſe de ces boiſſons. Quand le calme eſt un peu revenu, que la peau eſt généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment tranſpirer ; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une taſſe de ces mêmes boiſſons, ou, ce qui eſt plus ſûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM ; (voyez table des remedes N°. 44 ;) ou, s'il manque, une priſe de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfants ne paroiſſent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur ſe renouvelle pendant le ſommeil, & n'en a que plus de force ; il faut alors mettre en pratique les conſeils que je viens de donner, quelques ſoirs de ſuite, avant que de les coucher.

Souvent la peur ſe renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent ; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai diſſipé par ces mêmes ſecours les triſtes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle eſt ordinairement funeſte, & ſouvent promptement mortelle.

Si la ſuffocation eſt violente, l'on eſt quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais preſque continuel.

Tous les remedes violents rendent incurables les maladies qui ſont une ſuite de la peur; une aſſez fréquente, c'eſt une obſtruction au foie, qui produit une jauniſſe.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'année qu'il ne périſſe un grand nombre de perſonnes par la vapeur du charbon ou de la braiſe, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon ont lieu quand on brûle de la braiſe & ſur-tout du charbon dans une chambre fermée, ce qui eſt exactement s'empoiſonner ſoi-même. L'huile ſulfureuſe, développée en brûlant, ſe répand dans

dans la chambre, & ceux qui y ſont, ſentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foibleſſe & un engourdiſſement ſingulier, un délire, des convulſions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la préſence d'eſprit ou la force de ſe retirer, ils périſſent aſſez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiements de tête & des vomiſſements preſque continuels, pour avoir été moins de ſix minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri ſi tout eût été fermé.

Cette vapeur eſt narcotique, « & » elle tue en produiſant une affection » ſoporeuſe ou apoplectique, mêlée » cependant de quelque choſe de con- » vulſif, comme le prouve aſſez la » clôture de la bouche & le ſerrement » des mâchoires.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'eſt d'apoplexie que l'on meurt; il eſt cependant vraiſemblable que quelquefois la ſuffocation a auſſi

part à la mort, puiſque l'on a trouvé le poumon engorgé de ſang & livide. (1)

L'on a auſſi obſervé dans quelques ſujets, « que les malades attaqués de la » vapeur du charbon ont ordinaire- » ment tout le corps d'un tiers plus » gros que dans l'état naturel ; le » viſage, le col & les bras ſont gon- » flés comme s'ils avoient été ſoufflés, » & la machine ſemble dans l'état de » violence qu'auroit éprouvé quel- » qu'un qu'on auroit étranglé & qui » auroit long-temps combattu avant » que de ſuccomber. »

§. 525. Les perſonnes qui ſentent le danger & qui ſe retirent à temps, ſont ſoulagées ordinairement dès qu'elles ſont au grand air, ou s'il leur reſte du mal-aiſe, un peu d'eau & de vinaigre ou de la limonnade, bus chauds, les ſoulagent aſſez promptement. Quand on a perdu le ſentiment & la connoiſſance, & que le pouls eſt preſque inſenſible, s'il y a quelques moyens de

(1) Les cadavres de ceux qui ſont morts par l'effet de la vapeur du charbon, préſentent conſtamment les vaiſſeaux du cerveau très-engorgés de ſang. L'état varié du poumon & les ſymptomes qui précédent la mort, prouvent que la cauſe du mal ne réſide pas dans ce dernier viſcere.

ranimer le malade, ils consistent 1°. A l'exposer dans un air très-pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras. (1)

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede, & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonnade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavements âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remedes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN; l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas. (2)

L'émétique est nuisible, & les envies

(1) Nous préférerions qu'elle fût faite à la jugulaire.

(2) Il nous semble que l'opium & tous les narcotiques, doivent dans tous les cas augmenter le mal. Nous nous persuadons que si on les a employés sans que le malade soit mort, loin de leur attribuer la gloire d'avoir guéri, on doit les compter pour une des causes de maladie qu'on a eu à vaincre par d'autres remedes.

de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand & si généralement connu qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braise, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & souvent la vapeur dont cette cave est pleine, les saisit au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiment & périssent si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces sortes
» d'accidents, c'est en descendant dans
» la cave, d'y jeter du papier ou de
» la paille enflammée; s'ils brûlent
» tout-à-fait, on n'a rien à craindre

» de la vapeur ; quand ils s'éteignent, » il ne faut point entrer dans la cave; » mais on met à la porte, après avoir » ouvert le soupirail, une botte de » paille qu'on allume & qui sert comme » de ventouse pour attirer avec force » l'air extérieur ; on essaie de nouveau » si le papier brûle, & s'il ne brûle » pas, on renouvelle la paille allumée.

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulfurée qui en fait le danger, mais il n'est cependant pas dénué de tout principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidents

ſont paſſés, qu'il ne reſte que de la foibleſſe, de l'étourdiſſement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonnade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-taſſe avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la biere, le cidre, &c. a quelque choſe de vénéneux qui tue tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, ſi elle a été fermée pendant pluſieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas expoſer ſucceſſivement des hommes à aller périr en voulant retirer les premiers qui ſont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fuſil; enſuite on peut hazarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés ſont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'eſprit volatil de ſel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte ſaignée dégagea entiérement, qui étoit ſi inſenſible qu'il ne s'apperçut qu'au bout de pluſieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras juſques ſous l'aiſſelle, un crochet deſtiné à ſecourir dans les incendies, dont on s'étoit ſervi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des ſouterreins fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds qui ne l'avoient pas été depuis pluſieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produiſent ſur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes ſecours. On les purifie en y faiſant brûler du ſoufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, ſur-tout quand on les

éteint, opérent comme les autres vapeurs, moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525. La vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y a un très-grand nombre de poisons dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différents; mais l'arsenic & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic

tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes c'est d'avaler des torrents de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiede; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume; quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine, d'orge, de grus, d'althea, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si au commencement du mal, le malade a le pouls fort, une ſaignée abondante eſt très-utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a réchappé à la premiere fureur du mal, on reſte ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reſte de ſa vie; le plus ſûr moyen de prévenir ce malheur, c'eſt de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait & de quelques œufs frais ſortant du ventre de la poule, délayés dans le lait ſans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occaſionnent le plus fréquemment des accidents, ſont quelques eſpeces de ciguë, ſoit l'herbe ſoit la racine, les fruits de la belle-dame, (*bella dona*) que les enfants mangent comme des ceriſes, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuſe, &c.

Tous les poiſons de cette claſſe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomiſſements mêmes, ſont les premiers accidents qu'ils produiſent.

L'on doit faire avaler ſur le champ beaucoup d'eau tiede, légérement ſalée ou ſucrée, & faire vomir, auſſi promptement qu'il eſt poſſible, avec les remedes N°. 34 ou 35, ou, ſi on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la doſe d'une cuillerée à café dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomiſſement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou ſucrée, avec une aſſez grande quantité de vinaigre, qui eſt le vrai ſpécifique de ces poiſons, & l'on évacue les inteſtins par quelques lavements.

Trente-ſept ſoldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'œnanthe*, ou *ciguë filipendule*, furent tous très-malades, & l'émétique N°. 34, joint aux lavements & à la quantité de boiſſon, les ſauva tous, excepté un ſeul qui périt avant qu'on eût pu le ſecourir.

§. 535. Si par imprudence, par mépriſe, par ignorance, ou par mauvais deſſein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans leſquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. il fau-

droit, ſur le champ, faire une ſaignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie ſanguine, (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire reſpirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau. (1)

Des douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques perſonnes valétudinaires ſont ſujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les ſoulage le plus; mais quand une perſonne ſaine & bien portante, ſe trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur exceſſive, dans quelque partie du corps que ce ſoit, ſans en connoître la nature ni la cauſe, l'on

(1) L'émétique, Numéro 34, eſt encore dans ce cas, le meilleur & le plus prompt remede. La ſecouſſe qu'il procure, tire de l'aſſoupiſſement, excite la nature à faire des efforts contre le poiſon qui l'accable, & à s'en débarraſſer par la voie la plus courte.

peut en attendant qu'on ait consulté, 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal. (1)

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2. les laits d'amande N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit

(1) La saignée nous paroît convenir, si le malade est jeune, sanguin; si la douleur qu'il éprouve est accompagnée de chaleur dans la peau, de force & de fréquence dans le pouls. Mais dans l'enfance & dans la vieillesse, ou lorsque toutes ces circonstances ne se rencontrent pas, on ne doit pas s'y décider sans l'avis d'une personne éclairée.

donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, sechées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir; & l'on se trompe très-souvent, en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.



CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez réguliérement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes; il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger, quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne

la rend pas malade d'abord, lui laiſſe au moins plus de diſpoſitions aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureuſement du goût pour les remedes, ont ruiné leur ſanté, quelque robuſte qu'elle fût, par l'abus de ces dons, que la Providence à fait aux hommes pour la rétablir ; abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la ſanté, fait que dans la maladie, ce corps, à qui les remedes ſont devenus familiers, n'en reſſent preſque plus les effets, & eſt privé par-là du ſecours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit ſervi que dans le beſoin.

De la Saignée.

§. 539. La ſaignée n'eſt néceſſaire que dans quatre cas ; 1°. Quand il y a trop de ſang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il eſt ſurvenu, ou qu'il va ſurvenir dans le corps quelque cauſe qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelqu'autre accident, ſi l'on ne relâchoit pas les vaiſſeaux par la ſaigné:. C'eſt pour cela qu'on ſaigne après les plaies, les contuſions ; qu'on ſaigne

ſaigne une femme groſſe, ſi elle a une toux violente; qu'on ſaigne, par précaution, dans pluſieurs autres cas. 4°. Quelquefois pour appaiſer une douleur exceſſive, qui ne dépend point cependant de trop de ſang, ou d'un ſang enflammé, mais qu'on calme un peu par la ſaignée, afin d'avoir le temps de détruire la cauſe par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raiſons dans les premieres; on peut établir, que le trop de ſang, & un ſang enflammé, ſont les deux ſeules cauſes néceſſaires de la ſaignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du ſang, par les ſymptomes qui accompagnent les maladies que cette cauſe produit; j'en ai parlé, & j'ai en même temps déterminé l'uſage de la ſaignée dans ces cas. J'indiquerai ici les ſymptomes qui font connoître qu'on a trop de ſang.

C'eſt 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, ſi l'on mange des aliments ſucculents, & ſur-tout beaucoup de viandes, ſi l'on boit des vins nourriſſants, ſi en même temps l'on

digere bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus souvent, que de pain, de végétaux, & d'eau; choses peu nourrissantes, puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité, non accoutumée, à se lasser après quelque mouvement ou quelque travail; un peu

d'oppreſſion en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere défaillance, ſur-tout quand on eſt dans des endroits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, ſur-tout quand on baiſſe & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le ſommeil. 8°. Des maux de tête fréquents auxquels on n'eſt point ſujet, & qui ne paroiſſent point dépendre du dérangement des digeſtions. 9°. Un ſentiment de chaleur, aſſez généralement répandu par-tout le corps. 10. Une eſpece de démangeaiſon piquante & générale dès qu'on a eu un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes & qui ſoulagent.

Mais il faut bien ſe garder de décider ſur un ſeul de ces ſymptomes; il faut le concours de pluſieurs, & s'aſſurer qu'ils ne dépendent point de quelque cauſe très-différente, & toute oppoſée au trop de ſang.

Quand, par ces ſymptomes, on s'eſt aſſuré que ce trop exiſte réellement, on fait alors, avec grand ſuccès, une ſaignée ou même deux.

Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire ; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivants, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très-fortes, dont les seuls Médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très-avancé, ou dans la premiere enfance. 2°. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4°. Quand les extrêmités du corps sont souvent froides, & enflées avec mollesse. 5°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents, & qu'on dissipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis long-temps l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par-là même il se forme peu de sang. 7°. Quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorragies quelconques, ou la diarrhée, les urines,

les ſueurs. Quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on eſt dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9°. Quand on eſt épuiſé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10°. Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents; une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce ſoit, quelque robuſte que ſoit le ſujet, ſi la ſaignée n'eſt pas néceſſaire, elle nuit. Les ſaignées réitérées affoibliſſent, énervent, vieilliſſent, diminuent la force de la circulation, & par-là engraiſſent d'abord, enſuite en affoibliſſant trop & en détruiſant enfin les digeſtions, jettent dans l'hydropiſie. Elles dérangent la tranſpiration, & par-là rendent catharreux. Elles affoibliſſent le genre nerveux, & par-là rendent ſujets aux

vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux des nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une ſaignée; au contraire, quand elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour affoiblir ſenſiblement, elle paroît donner du bien-être: mais, je le répete, il n'en eſt pas moins vrai que quand elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt nuiſible, & qu'on ne doit jamais ſe faire ſaigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de ſang, c'eſt-à-dire, l'on eſt plus peſant qu'auparavant, & qu'ainſi le ſang eſt bien vîte réparé. Le fait eſt vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la ſaignée, dépoſe contre elle; c'eſt une preuve que les évacuations naturelles ſe ſont moins bien faites, & qu'il eſt reſté dans le corps des humeurs qui devoient en ſortir. L'on a bien la même quantité de ſang & au-delà, mais ce n'eſt point un ſang auſſi bien travaillé, & cela eſt ſi vrai, que, ſi la choſe étoit autrement, ſi quelques jours après la ſaignée on avoit une plus groſſe quantité de ſang ſemblable, on pourroit démontrer que

quelques ſaignées jetteroient néceſſairement un homme robuſte dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de ſang qu'on doit tirer dans une ſaignée de précaution, à un homme fait, eſt de dix onces.

§. 544. Les perſonnes ſujettes à faire trop de ſang, doivent éviter avec ſoin toutes les cauſes qui peuvent l'augmenter; (voyez §. 540, N°. 1;) & quand elles ſentent que le mal commence, elles doivent ſe mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tiedes; faire uſage, ſoir & matin, de la poudre N°. 20; boire de la tiſane N°. 1; peu dormir; prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront ſe paſſer de la ſaignée, ou, ſi elles ſont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une ſaignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en eſt déjà invétérée.

§. 545. L'on voit en frémiſſant, que quelques perſonnes ſont ſaignées dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres, quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces obſervations prouvent à coup ſûr toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien, & ſi le malade en réchappe, on doit admirer les reſſources de la nature, qui ne ſuccombe pas ſous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple eſt perſuadé que la premiere ſaignée ſauve la vie; mais pour ſe convaincre de la fauſſeté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureuſement tous les jours le contraire, & pluſieurs perſonnes mourir après la premiere ſaignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai, il ſeroit impoſſible que perſonne mourût de ſa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il eſt important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuſes; la foi qu'on a à cette ſaignée, fait qu'on la veut garder pour les grands dangers, & on la differe tant que le malade n'eſt pas fort mal, dans l'eſpérance que ſi l'on peut

peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir afin de réserver la premiere saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere saignée & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge ou par le vomissement ou par les selles, & cette derniere voie est beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement, mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont, 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, sur-tout un goût amer; la langue & les dents sales, des rapports

désagréables, des vents, des gonflements.

2°. Un manque d'appétit qui s'accroît peu-à-peu sans fievre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé qu'elles ne dépendent point d'une grossesse ou de quelque autre maladie dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissements de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac, souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissements, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces ſymptomes ou quelques-uns de ces ſymptomes font connoître le beſoin de purger chez une perſonne qui n'eſt attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas,) on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomiſſements mêmes, la triſteſſe indiquent que la cauſe du mal eſt dans l'eſtomac, & qu'un remede émétique ſera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs qui ſont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la peſanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique, 1°. Toutes les fois que les maladies viennent de foibleſſe ou d'épuiſement. 2°. Quand il y a une ſécchereſſe générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3°. Quand la nature eſt

occupée de quelque autre évacuation salutaire ; ainsi on ne purge point pendant des sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger & non pas faire vomir. Ces cas sont (1) 1°. une grande quantité de sang, (voyez §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point (2) 2°. par la

(1) Nous avons souvent vu l'émétique Numéro 35, rendre les plus grands services aux femmes qui avoient des pertes blanches ou rouges, lorsqu'elles n'étoient pas entiérement affoiblies, & lorsque leur estomac rempli de glaires & de matieres bilieuses, annonçoit son malaise par des nausées, des aigreurs, l'amertume de la bouche, l'état de la langue, &c. Nous croyons avec M. Tissot, qu'il doit nuire dans les autres cas.

(2) L'expérience beaucoup trop multipliée à Lyon, a prouvé que quoique l'abus des émétiques donnés aux femmes enceintes, soit très-nuisible à la mere & à l'enfant, on peut cependant quelquefois sans danger,

même raiſon, l'ordonner à ceux qui ſont ſujets à des ſaignements de nez, à des crachements ou à des vomiſſements de ſang; aux femmes qui ont des pertes, à celles qui ſont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies. (1)

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcres, & qui agiſſent avec une violence exceſſive, ſoit par la violence des efforts, des douleurs, des convulſions, des évanouiſſements qui en ſont ſouvent la ſuite, ſoit par la prodigieuſe évacuation qu'ils procurent, (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*,) & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit

& même très-utilement dans certains cas, faire vomir celles qui ne touchent pas au terme de leur accouchement. Mais on doit en craindre l'abus, & ne ſe décider aux émétiques les plus doux, que par des raiſons deux fois plus fortes, que dans les cas ordinaires. Le mieux eſt même d'en unir alors une très-petite doſe, à des purgatifs par le bas. Ce qui n'évacue pas moins l'eſtomac, & le fait d'une maniere moins fatigante, ſur-tout ſi toute l'action du remede eſt déterminée vers les ſelles.

(1) Les malades qui ont des hernies, peuvent vomir comme les autres, ſi la hernie peut rentrer, ſi on a la précaution d'y appliquer un bandage un peu ſerré & de faire relever les cuiſſes du malade pendant qu'il vomit, pour comprimer encore plus fortement la pelote contre l'anneau.

traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons âcres; (voyez §. 533.) c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoction d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients, avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remedes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs ſouvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes ſaignées. Ils ruinent les digeſtions; l'eſtomac ne fait plus ſes fonctions, les inteſtins deviennent pareſſeux, & l'on eſt ſujet à des coliques très-violentes ; le corps ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la ſanté des enfants par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces ; ſouvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en ſont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'eſt un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit ; mais cela eſt faux très-ſouvent, & la plupart des cauſes qui détruiſent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation ; il y en a pluſieurs qu'elle augmente.

Les perſonnes dans l'eſtomac deſ-

quelles il ſe forme beaucoup de glaires, croient ſe guérir par les purgatifs, qui paroiſſent en effet les ſoulager d'abord; mais c'eſt un ſoulagement paſſager & trompeur. Ces glaires viennent de la foibleſſe de l'eſtomac, & les purgatifs l'augmentent; ainſi, quoiqu'ils enlevent une partie des glaires formées, il y en a au bout de quelques jours plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal eſt bientôt incurable & la ſanté perdue. L'on guérit par des remedes tout oppoſés. Ceux du §. 272 ſont très-utiles.

§. 554. L'uſage des ſtomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, l'eau de ceriſe, eſt toujours dangereux; malgré le ſoulagement que ces remedes procurent d'abord dans quelques maux d'eſtomac, ils détruiſent réellement peu-à-peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digeſtion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut ſouvent ſe paſſer d'émétique ou de purgatifs, lors même

qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en se privant de tous les aliments nourrissants, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter sans purgation les différents mal-aises qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remedes N°. 34 & 35 sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N°. 21 est un bon purgatif quand il n'y a point de fievre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit dans ces cas donner de grandes doses de petit lait miellé

ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de ſel de cuiſine, & on boit cette doſe à petits coups, en ſe promenant.

Les montagnards, qui ne vivent preſque que de lait, ont les fibres ſi peu ſenſibles, qu'il faut pour les purger des doſes qui tueroient tous les payſans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout à la fois juſqu'à vingt & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux ſuffiroient pour empoiſonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on eſt commandé par une maladie preſſante, on purge en tout temps & à toute heure; mais quand on eſt à peu près maître du temps, il faut éviter les ſaiſons extrêmes, c'eſt-à-dire, les très-grandes chaleurs ou les très-grands froids, & ſe purger le matin, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'eſtomac. Toute autre conſidération, relativement aux aſtres & à la lune, eſt ridicule & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; ſi c'étoit par la raiſon de

la chaleur, il ſeroit pardonnable; mais c'eſt par un préjugé aſtrologique d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires ſont éloignés de trente-ſix jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il eſt triſte que dans un ſiecle auſſi éclairé l'ignorance du peuple ſoit auſſi craſſe à cet égard, & qu'il en ſoit encore à croire que l'effet des remedes dépend du ſigne ſous lequel ſe trouve le ſoleil, ou du quartier de la lune. Le préjugé eſt cependant encore ſi enraciné à cet égard, qu'il n'eſt que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *ſigne* ou le quartier favorable pour faire un remede qui ſeroit néceſſaire cinq ou ſix jours plutôt. D'autres fois on fait le remede auquel le jour *eſt bon*, & non pas celui qui ſeroit bon à la maladie; c'eſt ainſi qu'un ignorant faiſeur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558 Quand on veut prendre un émétique, ou ſe purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures d'avance, en ne prenant que peu

d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiede, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiede sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut se ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit lait, eaux, &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraîchir,

& l'on s'interdit pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la ſalade; l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin, c'eſt détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit lait, qui rafraîchit.

L'on veut ſe rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écreviſſes, qui échauffent puiſſamment, ou du creſſon, qui échauffe auſſi, c'eſt manquer ſon but. Heureuſement, dans ce cas, une erreur en répare ſouvent une autre, & ces bouillons, qui ne ſont pas rafraîchiſſants, font beaucoup de bien, parce que la cauſe des accidents ne demandoit pas des rafraîchiſſants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureuſement n'eſt que trop ſuivie, eſt remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funeſtes ſuites; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchiſſant, quoique leur odorat, leur goût & leur raiſon, leur diſent le contraire; c'eſt l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préſervatif le plus ſûr,

le plus à la portée de tout le monde, c'eſt d'éviter tous les excès, & ſur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour ſe bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on eſt capable; l'habitude eſt priſe, il eſt difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'impoſer la loi, de ne manger que par faim, & jamais *par raiſon*; parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raiſon dit toujours de ne pas manger, quand l'eſtomac répugne aux aliments. Une perſonne ſobre eſt capable de travaux, je dirois même d'excès en différents genres, dont les gens qui mangent plus, ſont abſolument incapables; la ſeule ſobriété guérit des maux preſqu'incurables, & rétablit les ſantés les plus ruinées.



CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maîges.

§. 562. IL me reste à parler d'un fléau, qui fait plus de ravages, que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays sous le nom de *Maîges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs, & souvent ne font point de mal, mais les intérieurs sont très-souvent pernicieux; j'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent

comptant, & en enlevant annuellement, quelques milliers de francs, à cette partie des habitans, pour qui l'argent eſt le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artiſan, dénués des ſecours les plus néceſſaires à la vie, emprunter de quoi acheter chérement le poiſon deſtiné à combler leur miſere, en aggravant leurs maux, & ſouvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduiſent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant, fourbe, menteur & impudent, ſéduira toujours le peuple groſſier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui ſera éternellement la dupe de quiconque aura la baſſeſſe de chercher à éblouir ſes ſens, & qui, par-là même, ſera frip-ponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magiſtrat, ſon tuteur, ſon protecteur, ſon pere, ne devroit-il pas le ſouſtraire à ce danger, en prohibant ſévérement l'entrée de ce pays, où les hommes ſont précieux, & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui détruiſent les uns, & emportent l'autre, ſans pouvoir jamais y faire

faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 564. Les Maîges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans passants, mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel, & par-là même, immense; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature, que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violents, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent, à coup sûr, mortels, ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris, si on les eût seulement abandonnés à la nature; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 565. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource, de se défendre, & d'être secouru; mais l'em-

poiſonneur, qui ſurprend la confiance du malade, & le tue, eſt cent fois plus dangereux, & auſſi puniſſable.

L'on ſignale les bandes de voleurs, qui s'introduiſent dans le pays; il ſeroit autant à ſouhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre ſexe, & qu'on en publiât la deſcription la plus exacte, accompagnée de la liſte de leurs exploits ſanglants. L'on inſpireroit peut être, par-là, une frayeur ſalutaire au peuple, qui ne s'expoſeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement ſur cette double eſpece d'êtres malfaiſants, eſt inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans, l'eſt cependant moins, parce que ne les connoiſſant pas, il peut leur ſuppoſer une partie des talents & des connoiſſances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns ſe parent, ce ſont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon

imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoiſſance; que leurs titres & leurs patentes ſont ſans aucune autorité, parce que, par un miſérable abus, ces actes ſont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le ſurtout galonné qu'ils achetent à la friperie; que leurs certificats de guériſons ſont chimériques ou faux, & qu'enfin, quand ſur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il eſt preſque phyſiquement impoſſible que cela n'arrive pas, il n'en ſeroit pas moins vrai, que c'eſt une eſpece deſtructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, ſauva un homme, que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en ſont pas moins mortels. Il n'eſt point étonnant même, que ces gens-là, (je dis la même choſe des Maîges,) qui tuent des milliers de gens, que la nature ſeule ou aidée des ſecours de la Médecine, auroit ſauvés, guériſſent, de temps en temps, un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adreſſent aux gens de cet

acabit, ſoit qu'ils ne veuillent pas s'aſtreindre au traitement qu'exige leur maladie, ſoit que rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ſes conſeils, vont chercher des gens qui leur promettent une guériſon prompte, & hazardent des remedes qui en tuent pluſieurs, & en guériſſent un, qui ſe trouve la force de réſiſter, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne ſeroit que trop aiſé de ſe procurer, dans toutes les paroiſſes, des catalogues qui mettroient ſous les yeux, la vérité de toutes ces propoſitions.

§. 567. Le crédit de ce Charlatan de foire, que cinq ou ſix cents payſans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, & ſe trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur néceſſaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de ſa valeur, un remede, dont la plus grande qualité ſeroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce frippon toléré, tomberoit bientôt, ſi l'on pouvoit perſuader à chacun de ſes auditeurs, ce qui eſt exactement vrai, qu'à un peu de ſoupleſſe près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut

acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le désabuser, mais ceux qui le conduisent, doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans, proprement ainsi dits; celle qu'il a pour les Maîges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'est savetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau. L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements, & des instruments qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat chassé de son régiment,

à cauſe de ſes coquineries, ou qui a déſerté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un eccléſiaſtique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres perſonnages auſſi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne ſont pas connus, ſi l'on ne voit pas de leur ouvrage, ſi l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité, & de leur habileté, perſonne ne leur confiera pour quatre ſols de pierres fauſſes, ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de ſe faire Joailliers, ils s'affichent Médecins, on achetera très-chérement le plaiſir de leur confier ſa vie, dont ils ne tarderont pas à empoiſonner les reſtes.

§. 569. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talents, ont éclairé leur eſprit dès leur plus tendre enfance; qui ont cultivé enſuite avec ſoin toutes les parties de la phyſique; qui ont ſacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude ſuivie & aſſidue du corps humain, de ſes fonctions, des cauſes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes; qui ont ſurmonté le déſagré-

ment de vivre dans les hôpitaux, parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres obſervations, celles de tous les temps & de tous les lieux ; ces hommes rares, dis je, ne ſe trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour ſe charger du précieux dépôt de la ſanté humaine ; & on le remettra à des hommes groſſiers, nés ſans talents, élevés ſans culture ; qui, ſouvent, ne ſavent pas même lire ; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, auſſi profondément que les mœurs des ſauvages aſiatiques ; qui n'ont veillé que pour boire ; qui ſouvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boiſſon, & ne l'exercent que dans le vin ; qui ne ſe ſont faits Médecins, que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque choſe ! Une telle conduite paroîtra, à tout homme ſenſé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, ſi on les comparoit aux beſoins du malade, à qui ils les ordonnent, on ſeroit ſaiſi d'horreur, & l'on gémiroit ſur le ſort de cette infortunée partie du genre

humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques-uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la médecine, sont un don surnaturel, fort supérieur, par-là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général, il seroit d'autant plus à souhaiter, qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux, n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats, qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou de

de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du paysan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce pays,) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remedes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patients, ou, plus souvent, à leurs héritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent mémoire, sur la population de ce pays, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui démontre évidemment les ravages des Maîges; c'est

que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts, n'eſt pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence eſt énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maîge exerce ſon empire deſtructif, eſt infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le ſecond volume des Mémoires de la SOCIETE' ECONOMIQUE DE BERNE pour 1762, un autre fait, également important, rapporté par un des plus éclairés Obſervateurs qui travaillent pour ce journal. « Il regne, » *dit-il*, (à Cottens à la Côte) des » pleuréſies & des péripneumonies; il » en eſt mort quelques payſans de ceux » qui conſultant les Maîges, ont pris » leurs remedes échauffants; ceux qui » ont ſuivi la méthode oppoſée, ſe ſont » preſque tous tirés d'affaire. »

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps ſur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque choſe, mais qui mériteroit

d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui pussent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puisque les Maîges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux?

§. 574. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remedes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet homicide abus, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 575. Le second, &, sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé, n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maîges; peut-être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits Souverains; on devroit au moins les couvrir d'infamie,

en ſuivant une pratique uſitée dans une grande Ville de France. « Quand il ſe » trouvoit des Charlatans à Montpel- » lier, on étoit en poſſeſſion de les » mettre ſur un âne maigre & fâcheux, » la tête tournée vers la queue ; on les » promenoit en cet état, par toute la » ville au bruit des huées des enfants » & de la populace, les frappant, leur » jetant des ordures, les tiraillant de » tous côtés, & les maudiſſant. »

§. 576. Un troiſieme moyen, ce ſeroit des Inſtructions Paſtorales ſur cet objet. La conduite du peuple à cet égard eſt un vrai ſuicide, & il ſeroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies, les plus fortes ſur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même ſort pour celle-ci ? L'uſage a décidé, qu'il n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue du titre & de la conſidération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractériſé, & cela par cette raiſon ſimple, c'eſt que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre choſe ; l'homicide même eſt honnête dans un très-grand nombre de cas ; peut-on eſpérer de perſuader qu'il

y a du crime à confier ſa ſanté, à des empoiſonneurs, ſous l'eſpérance de guériſon ? Un remede plus ſûr, ſans doute, ce ſeroit de faire ſentir au peuple, ce qui eſt fort aiſé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien ſoigné, que pour être bourreaudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus ſûrement, que l'averſion du crime.

§. 577. Le quatrieme remede, qui ne ſeroit ſûrement pas inutile, ce ſeroit de retrancher des Almanachs ces regles de Médecine Aſtrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, ſur une ſcience, dans laquelle les plus petites erreurs ſont funeſtes. Que de payſans morts, (je l'ai déjà dit,) pour avoir différé, rejetté, ou mal placé une ſaignée dans une maladie aiguë, parce que l'Almanach le vouloit ainſi. N'eſt-il point à craindre, pour le dire en paſſant, que la même cauſe ne nuiſe à leur économie, & qu'en conſultant la Lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonſtances, qui en ont beaucoup ?

§. 578. Un cinquieme remede, ſeroit

l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel, plus fort qu'on ne peut l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir au soin de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint en Angleterre, le pays du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point? « Les secours de Chi-
» rurgie & de Médecine trop abon-

» dants dans les villes, ne ſont point
» aſſez répandus dans les campagnes;
» & les payſans ſont ſujets à des ma-
» ladies aſſez ſimples, mais qui, faute
» de ſoins, dégénerent en une langueur
» mortelle.

§. 579. Enfin, ſi l'on ne peut pas remédier aux abus, (ceux qui regardent les charlatans ne ſont pas les ſeuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient,) il ſeroit ſans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine eſt la plus dangereuſe de toutes. Libre de toute regle & ſans loix, cette ſcience eſt un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe ſans ceſſe; & ſi l'on ne peut pas réparer le déſordre, il faut ou défendre ſous de rigoureuſes peines l'exercice d'un art qui devient ſi funeſte, ou, ſi les conſtitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laiſſe pas cependant de faire des maux réels, & qui au moins ſort beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple eſt moins la victime que les gens aiſés, c'eſt l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laiſſe impoſer par les pompeuſes annonces de quelque remede univerſel qu'on tire diſpendieuſement de l'étranger. Les perſonnes au deſſus du commun peuple ne courent pas au charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir en ſe mêlant à la foule; mais ſi ce même charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere, ſi, au lieu de faire afficher ſes placards aux coins des rues, il les avoit fait inſérer dans les mercures ou dans les gazettes; ſi, au lieu de vendre ſes remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville; ſi, au lieu de les vendre vingt fois au deſſus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aiſé, de tous les ordres, & preſque de tous les pays. Telle per-

ſonne, ſenſée à tout autre égard, qui héſitera de confier ſa ſanté à des Médecins dignes d'une entiere confiance, hazardera par une folie inconcevable le remede le plus riſqueux, ſur la foi d'un placard impoſteur, publié par un homme auſſi vil que le charlatan qu'elle mépriſe, parce qu'il fait ſonner du cors de chaſſe ſous ſa fenêtre, & qui n'en differe cependant que par les circonſtances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a preſque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages ſont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureuſement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le ſouvenir ne s'éteindra que quand toutes ſes victimes auront fini. Je ſoigne depuis long-temps pluſieurs malades, dont j'adoucis les maux ſans eſpérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les triſtes jours qu'ils coulent qu'à l'uſage de ces poudres; &

j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tué cruellement. Un Médecin François, aussi célebre par ses talents & ses connoissances que recommandable par son caractere, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit.

§. 582. Heureusement tous ces remedes qu'on débite ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine; c'est que quiconque annonce un remede universel, est un imposteur, & qu'un tel remede est impossible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on ſera bien rempli de ce principe, on ne s'en laiſſera point impoſer par des tiſſus de ſophiſmes deſtinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cauſe, & que cette cauſe eſt de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle aſſertion eſt le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où eſt le ſophiſme. Peut-on eſpérer de guérir une hydropiſie qui vient de ce que les fibres ſont trop lâches & le ſang trop diſſout, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres ſont trop roides & le ſang trop épais. Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus auſſi contradictoires, & ceux qui les font, ſeroient ſans doute puniſſables juridiquement.

§. 583. Je ſouhaite qu'on faſſe une réflexion qui ſe préſente naturellement; je n'ai traité que d'un très-petit nombre de maladies, ce ſont preſque toutes des maladies aiguës; je puis aſſurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes; cependant

j'en indique ſoixante & onze, & je ne ſaurois lequel retrancher ſi j'y étois obligé. Comment peut-on eſpérer que l'on guérira avec un ſeul remede dix & vingt fois plus de malades que je n'en indique?

§. 584. J'ajouterai une obſervation très-importante, & qui ſe ſeroit ſans doute préſentée à pluſieurs lecteurs; c'eſt que les différentes cauſes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changements néceſſaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles ſont ſuſceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des ſaiſons, des ſexes, de pluſieurs autres circonſtances, obligent très-ſouvent à faire des changements dans les remedes, ce qui prouve combien il eſt dangereux d'en ordonner ſans des connoiſſances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les perſonnes qui ne ſont pas Médecins; & la circonſpection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on eſt animé.

§. 585. Les mêmes conſidérations ne font-elles pas ſentir la néceſſité d'une

entiere docilité de la part du malade & des assistants ? L'histoire des maladies qui ont leurs temps limités pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas, & la nécessité de la continuation des mêmes remedes, aussi long-temps que le caractere de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remede le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remede est inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque

attention aux urines des malades ; dont les changements dans quelques maladies, ſur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changements qui ſurviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuants ; mais c'eſt une ignorance craſſe que de croire, & le comble de la fourberie que de perſuader que leur ſeule inſpection ſuffit pour juger des ſymptomes, de la cauſe & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile que quand on les obſerve journellement, quand on obſerve en même temps le malade, quand on les compare aux ſymptomes du mal, aux autres évacuations, quand on eſt exactement inſtruit de toutes les circonſtances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boiſſons, pluſieurs remedes, la quantité de la boiſſon. Si l'on n'eſt pas exactement inſtruit de ces détails, la vue ſeule des urines eſt abſolument inutile ; elle n'inſtruit de rien, le ſeul bon ſens le démontre ſans que j'en détaille davantage les preuves, & l'on

peut hardiment décider que quiconque ordonne des remedes ſans autre connoiſſance du mal que l'inſpection de l'urine, eſt un frippon, le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule ſur l'objet qui nous touche le plus, notre propre ſanté?

Il y en a quelques cauſes plus particulieres au peuple, & qui ſont 1°. L'impreſſion méchanique du brillant ſur les ſens; 2°. Le préjugé que les Maîges guériſſent par un don ſurnaturel, je les avois déjà indiqués; 3°. L'idée dans laquelle il eſt aſſez généralement que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas; 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge; 5°. Peut-être une timidité honteuſe; 6°. Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavaliérement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal,

confiance fondée ſur cette égalité même; 7°. Des diſcours dans ſon goût & à ſa portée.

Mais il eſt moins aiſé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre ſupérieur, qui étant cenſés avoir reçu plus de culture, ſont regardés comme mieux raiſonnants, pour des remedes vantés, & même pour quelque Maîge accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raiſons.

La premiere eſt ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de ſon exiſtence plus qu'à toute autre choſe au monde, lui tient continuellement les yeux fixés ſur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ſes démarches, mais ne lui laiſſe point diſtinguer les ſentiers ſûrs des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau où l'on fait payer de gros péages, il paſſe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur, qui conſiſte à donner involontairement un plus grand degré

degré de confianee à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte ; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on sourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchante. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave, cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, & sans s'en appercevoir on embrasse, pour l'anéantir, le systême opposé, qui ne nous

laiſſe voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques priſes de ſimples.*

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit deſpotiquement un ſi grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choſes ridicules, eſt une quatrieme raiſon très-puiſſante. L'ennui eſt ce que l'homme craint le plus, & il y eſt ſans ceſſe entraîné par ſon propre vuide & par celui de la ſociété ; les ſenſations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre ſans en prévoir les conſéquences.

Une cinquieme raiſon ſe tire de ce que les trois quarts & demi des hommes ſont menés par l'autre demi-quart, & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener, eſt celui qui eſt le moins en état de le faire ; ainſi tout doit mal aller, & les événements ridicules & fâcheux deviennent néceſſaires par la conſtitution de la ſociété. L'homme d'un ſens exquis ne voit ſouvent que par les yeux d'un ſot, d'un intrigant ou d'un fourbe ; il juge mal & ſe conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment

à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons, mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déjà indiquée, il y a pluſieurs années ; c'eſt que preſque généralement nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous, que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.



CHAPITRE XXXIV.

Questions, auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

§. 588. IL faut beaucoup d'attention & d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée & même changée en impossibilité quand l'information n'est pas exacte; & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des paysans qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade?

Jouiſſoit-il d'une bonne ſanté ?

Quel étoit ſon genre de vie ?

Depuis quand eſt-il malade ?

Comment a commencé ſon mal ?

A-t-il de la fievre ?

Son pouls eſt-il dur ou mol ?

Eſt-ce qu'il a encore des forces, ou eſt-il foible ?

Se tient-il tout le jour au lit, ou eſt-il levé ?

Son état eſt-il le même à toutes les heures du jour ?

Eſt il inquiet ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'eſtomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t-il la langue ſeche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégout ou de l'appétit ?

Va-t-il du ventre ſouvent ou rarement ?

Comment ſont ſes ſelles ?

Urine-t-il beaucoup ? Comment ſont ſes urines ? Changent-elles ſouvent ?

Eſt-ce qu'il ſue ?

Eſt-ce qu'il crache ?

Dort-il ?

Reſpire-t-il aiſément ?
Quel régime ſuit-il ?
Quels remedes a-t-il employé ?
Quel effet ont-ils produit ?
Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfants, des circonſtances particulieres ; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre non ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles & ſont-elles régulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuſe ?
La malade perd-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?
N'eſt-elle point ſujettte aux pertes blanches ?

Questions relatives aux enfants.

Quel est très-exactement son âge ?
Combien a-t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'est-il point noué ?
Est-ce qu'il a eu la petite vérole ?
Rend-il des vers ?
Son ventre est-il gros ?
Son sommeil est-il tranquille ?

§. 590. Outre ces questions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinanie, par exemple, il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raison des douleurs, de la toux, de l'oppression, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon sens, pour saisir tout ce plan ; & quoique les questions paroissent nombreuses, il sera toujours très-aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace que les questions en occupent ici. Il seroit même à souhaiter que les per-

ſonnes de tout ordre, qui écrivent pour des conſultations, vouluſſent bien dans leurs lettres obſerver un plan à peu près ſemblable; elles ſe procureroient ſouvent par-là des réponſes plus ſatisfaiſantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres pour ſervir d'éclairciſſement aux premieres.

Le ſuccès des remedes dépend de l'exacte connoiſſance de la maladie, & cette connoiſſance, de l'information qu'on donne au Médecin.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES REMEDES,

Avec des Notes, que je prie de lire avant que de se servir du remede, auquel elles se rapportent.

COmme je me suis servi, pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes. (1)

Je parle par-tout de la livre de seize onces ou livre marchande, & des onces marchandes.

(1) Afin de ne commettre aucune erreur sensible dans les poids & les mesures, il faut réduire ceux dont on se servira, en onces poids de marc, dont il paroît que M. Tissot s'est servi. (Voyez la Note 88, qu'il a ajoutée au Numéro 45.) Ces onces sont composées comme toutes les autres, de huit dragmes, mais sous-divisées chacune en trois scrupules de vingt-quatre grains; tandis que le scrupule poids de Médecine, dont toutes les Pharmacopées se servent, excepté celle de Paris, ne pese que vingt grains.

Le pot de *Berne*, qui eſt celui dont je parle par-tout, peut être évalué ſans erreur ſenſible, à trois livres & un quart; (*a*) on peut ſans inconvénient lui ſubſtituer celui de *Morges*. (1)

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être ſans verſer, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être, pour être ſervi commodément à un malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La taſſe commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cuillerées à ſoupe ordinaires pour remplir le petit verre; ainſi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller ou la cuiller à café de grandeur ordinaire peut contenir

(*a*) Il peſe exactement cinquante & une once & un quart.

(1) La pinte d'eau, meſure de Paris, peſe trente-deux onces; on ſent par cette comparaiſon, que l'erreur qui naîtroit en ſubſtituant une meſure à l'autre, ſeroit conſidérable.

trente & quelques gouttes ; mais en la ſervant à un malade on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou ſix pour faire une cuillerée à ſoupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette doſe de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doſes pour un homme adulte, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement ; en deſſous de douze juſqu'à ſept ou huit ans, la moitié ; l'on diminue enſuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la doſe à un enfant de quelques mois ; mais les tempéraments mettent dans tout ceci beaucoup de différence. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun obſervât à cet égard s'il lui faut pour le purger des doſes fortes ou des doſes foibles ; parce que c'eſt dans les doſes des remedes évacuants que la préciſion eſt plus néceſſaire.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de ſureau, mettez-les dans une écuelle de terre, avec deux onces de miel & une once & demie de bon vinaigre; verſez ſur le tout un pot d'eau bouillante; remuez un peu avec une cuiller pour faire fondre le miel; couvrez l'écuelle; & quand la liqueur eſt froide, paſſez par un linge.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge entier, mondé & lavé; faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau juſqu'à ce que l'orge ſoit ouvert; jettez ſur la fin de la coction une dragme & demie de nitre; paſſez par un linge; ajoutez y une once & demie de miel, & une once de vinaigre. (*a*)

N°. 3.

Prenez l'orge comme N°. 2. au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge, dès

(*a*) Cette boiſſon eſt agréable. L'on nettoie l'orge de la pouſſiere, en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il eſt venteux, eſt une chimere; il ne l'eſt que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'aveine.

Le miel coûte quatre batz (1) la livre en gros, demi-batz l'once en détail.

(1) Le batz équivaut à trois ſols, argent de France, Le creutzer à neuf deniers.

le commencement, un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien. (*b*)

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau; passez par un linge; repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau; & réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayiez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc. (*c*)

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauve; hachez-les; versez dessus une chopine d'eau bouillante; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel. (*d*)

(*b*) La crême de tartre, coûte huit batz la livre, trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des §. 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure, avec la crême de tartre.

(*c*) L'on peut, sans danger, joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre, qui, à cette dose n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter un peu d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercu-

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve, ou de passerose, qui est la *grande mauve.*

N°. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple; ajoutez-y trois onces de jus de laitron, ou de seneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache. (*e*)

N°. 8.

Une once d'oximel scillitique, cinq onces d'une forte infusion de sureau. (*f*)

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures sont les suivantes.

rielle, la pariétaire, l'althæa, le passerose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiede, sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavements tiedes, & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ces jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut, on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(*f*) L'oximel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remede un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas long-temps à

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2°. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celles de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomilles, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4°. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5°. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de riz extrêmement cuits.

6°. Dans la pleurésie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althæa.

N°. 10.

Esprit de soufre, une once; sirop de violettes, six onces. (*g*) (1)

aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré, il se conserve plus d'un an.

(*g*) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de souffre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins. Bien bouchés, ils se conservent fort long-temps.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescris, & elles le sont sans doute, si on les compare

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de ſel de Sedlitz; (2) fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez. (*h*)

N°. 12.

Des fleurs de ſureau, une poignée; d'hyſope, une demi-poignée. Verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante; délayez dans la colature trois onces de miel.

à celles qu'on preſcrit ordinairement, & auxquelles je me ſerois borné, ſi je n'en avois pas vu ſouvent l'inſuffiſance; l'expérience m'a appris qu'il falloit conſidérablement les augmenter, & en allant graduellement, je ſuis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait juſqu'à préſent, & toujours avec beaucoup de ſuccès; les doſes mêmes que je preſcris dans cet ouvrage, ne ſont point auſſi fortes que celles que j'ordonne très-ſouvent; ainſi je prie les Médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les eſſayer eux-mêmes, & je ſuis perſuadé qu'ils s'en féliciteront.

(1) Tous les tempéraments, tous les climats ne permettent pas de donner les acides a auſſi forte doſe, que M. Tiſſot les conſeille. Lorſqu'ils ſont indiqués par les regles établies dans le corps de cet ouvrage, nous croyons qu'il faut en uſer avec circonſpection, en obſervant avec ſoin leurs effets, & paſſant peu à peu, s'ils deviennent toujours plus néceſſaires, des tiſanes acidulées, des ſucs d'oranges à la limonnade, plus ou moins forte, & enfin à de petites doſes du remede précédent.

(2) On ſe ſervira de ſel d'epſom, à la place de celui de ſedlitz, qui eſt rare en France, beaucoup plus cher, & dont il ne differe que très peu.

(*h*) La manne coûte vingt batz la livre, ſix creutzers l'once. L'on peut, ſi cela eſt trop cher, employer un quart d'once de ſéné & demi-dragme de nitre. On verſe deſſus un verre de décoction de mauve bouillante, & on paſſe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne ſe conſerve plus d'un an.

Le ſéné coûte ſix creutzers l'once.

N°. 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur kina en poudre, une once ; partagez-le en huit priſes égales. (*i*)

N°. 15.

De fleurs de millepertuis, de ſureau, de mélilot, de chacune quelques pincées ; mettez-les au fond d'une aiguiere ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de thérébentine, & jettez deſſus de l'eau bouillante. (*k*)

N°. 16.

Sirop de pavot rouge. (*l*)

N°. 17.

Du petit lait très-clair ; dans chaque chopine on délaye une once de miel.

N°. 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes ; d'extrait de dent de lion, une dragme &

(*i*) Le bon kina, coûte quarante-trois batz la livre ; cinq batz l'onze en poudre. Il ſe conſerve long-temps, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de thérébentine, coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, ſe conſerve un an, comme tous les ſirops.

demie ; de gomme ammoniac demi-dragme ; ce qu'il faut de ſirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains. (*m*)

N°. 19.

L'on peut faire des gargariſmes avec une décoction ou plutôt une infuſion de pervenche, ou de fleurs de roſes rouges, ou de paſſeroſe. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre & autant de miel, & l'on ſe gargariſe chaudement.

Le gargariſme déterſif, indiqué §. 112, eſt une légere infuſion de ſommités de ſauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en ſeize priſes. (*n*)

N°. 21.

De jalap, de ſéné & de crême de tartre, de chacun trente grains réduits en poudre & bien mêlés. (*o*)

(*m*) L'once coûtera cinq ou ſix batz ; une once dure huit jours.

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doſes, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz ; & purge très-bien les gens de la campagne.

N°. 22.

De racine d'esquine & de celle de salsepareille, de chacune une once & demie; du bois de sassafras & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé; versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante; faites bouillir doucement pendant une heure; retirez & passez par un linge. (*oo*)

N°. 23.

Faites bouillir pendant un instant une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez. (*p*)

(*oo*) C'est la tisane, connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La salsepareille, coûte sept creutzers l'once; l'esquine, six creutzers; le sassafras, un batz; le gayac, un batz. On peut, après cette premiere décoction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisane légere pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la salsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

(*p*) Les tamarins, coûtent un batz l'once, dix batzs la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le séné, dont il est parlé Note (*h*), page 708; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit lait, ou de tisane de mauve.

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N°. 25.

Kermès minéral ou poudre des Chartreux. La dose est un grain. (q)

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron; faites bouillir pendant demi-heure avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9, art. 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante & un verre de vin; coulez en exprimant fortement.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once; de thérébentine de Venise, demi-dragme; de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent. (r)

(q) Le grain, coûte un demi-batz.

(r) Ce remede doit être préparé chez les Apothicaires, & je n'en ai donné la composition, que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

N°. 29.

Onguent basilic. (*s*)

N°. 30.

De cinabre naturel & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains; de musc, seize grains; le tout réduit en poudre & exactement mêlé. (*t*)

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie; dix grains de camphre, autant d'assafœtida; un grain d'opium; ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol. (*u*)

(*s*) Un batz l'once.

(*t*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressants, pour douze francs par jour. Le remede Numéro 31, est plus efficace que le musc, & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage, du Mouron à fleurs rouges, qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Economique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive, & que son efficacité me paroît encore très-douteuse.

(*u*) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le Numéro 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin, dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol, coûte un batz.

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante; faites cuire une ou deux minutes; passez par un linge. Voyez le prix N°. 23.

N°. 33.

Sept grains de turbith minéral; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol. (*x*)

N°. 34.

Six grains de tartre émétique. (*y*) (1)

N°. 35.

Trente cinq grains d'ypécacuana; on peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

(*x*) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours. La dragme de turbith, coûte deux batz.

(*y*) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les Apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autres dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(1) Lorsqu'on est incertain de l'activité du tartre émétique, dont on est obligé de se servir, ou lorsqu'on ignore la difficulté que le malade a de vomir; on doit en faire fondre une dose & demie, dans une pinte d'eau tiede. Le malade la boira par petits gobelets tous les quarts d'heures, jusqu'à ce que l'évacuation devienne modérée par le vomissement, ou par les selles. Cette maniere de donner l'émétique, fort usitée à Paris, nous paroît être, en général, la meilleure & la plus sûre.

N°. 36.

Emplâtre véſicatoire ordinaire. (z)

N°. 37.

Prenez des ſommités de petit chêne, de petite centaurée, d'abſinthe & de camomille, de chacune une poignée; verſez deſſus un pot d'eau; laiſſez refroidir; paſſez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe & autant de crême de tartre. (*aa*)

N°. 39.

Trois dragmes de crême de tartre, une dragme d'ypécacuana; partagez en ſix priſes égales.

N°. 40.

De mixture ſimple (*mixtura ſimplex*) (1) une once; d'eſprit de vitriol, demi-

(z) L'once coûte dix creutzers. L'on ſe ſert auſſi de levain, qu'on pêtrit avec ces cantharides, & tant ſoit peu de vinaigre. On met demi-once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un véſicatoire très-fort. L'on prépare les ſinapiſmes avec la moutarde, & le levain, ou la pulpe de figues ſeches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfants qui ont la peau délicate, le vieux levain pêtri, avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de ſinapiſme.

(*aa*) La rhubarbe, coûte actuellement huit batz l'once, ſix creutzers la dragme; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

(1) La mixture ſimple, ſe prépare en mêlant cinq

once. Mêlez. La dose est d'une ou deux cuillerées à café dans une tasse de la boisson ordinaire. (*bb*)

N°. 41.

Demi-dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre (1), ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol. (*cc*)

N°. 42.

La thériaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once. (*dd*)

onces d'eau thériacale camphrée, trois onces d'esprit de tartre rectifié, & une once d'esprit de vitriol concentré.

Si le malade avoit trop de répugnance pour le camphre, on se serviroit d'eau thériacale sans camphre; mais elle seroit moins utile.

Si l'altération n'est pas grande, nous croyons qu'on doit se servir de la mixture simple toute seule, sans addition de nouvel esprit de vitriol.

(*bb*) Le prix est dix creutzers l'once.

(1) Cette dose du camphre pourra paroître forte. Si l'estomac du malade n'est pas en état de la soutenir, on en donnera plus souvent, de moindres doses, comme trois grains toutes les deux heures.

(*cc*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(*dd*) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace, si on la préparoit de la façon suivante. De racine d'aristoloche ronde, de racine d'hélénium ou aunée, de myrrhe, & de conserve de genievre, de chaque parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de sirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaisse.

N°. 43.

Le premier des trois remedes est celui N°. 37.

Le second, prenez de petite centaurée, d'absinthe, de myrrhe, le tout en poudre, de conserve de genievre, de chaque parties égales ; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiat épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de kina. (*ee*)

Le troisieme ; prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces ; de petite centaurée, une poignée ; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces ; de vin vieux blanc, un pot. (*ff*)

N°. 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomilles communes, douze onces d'eau. Faites bouillir pendemi-heure, coulez.

(*ee*) Deux batz l'once.

(*ff*) L'on pile grossiérement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud ; on laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois ; on le laisse reposer, & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

N°. 45.

Sel ammoniac. La priſe eſt de deux ſcrupules juſqu'à une dragme. (*gg*)

N°. 46.

Poudre. Prenez des fleurs de camomille & de ſureau, de chacune une poignée, pilées groſſiérement; de fine farine ou d'amidon, trois onces; de céruſe & d'émail bleu, de chacun demi-once; mêlez exactement le tout. (*hh*)

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces; de cire blanche, trois quarts d'once; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire; quand elle eſt fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, juſqu'à ce que le tout ſoit bien mêlangé & refroidi.

La limaille, coûte demi-batz l'once.

(*gg*) La dragme eſt le demi-quart d'once; il y a trois ſcrupules à la dragme, vingt-quatre grains au ſcrupule. On peut mettre le ſel en bol avec un peu de conſerve ou rob de ſureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'eſtomac ſenſible, ne ſoutiennent point ce remede, non plus que pluſieurs autres ſels, qui leur cauſent un mal-aiſe étonnant, & même de l'angoiſſe.

(*hh*) L'once de céruſe, coûte demi-batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre ſur le mal, ou la renfermer dans un ſachet de linge très-fin. La premiere méthode eſt beaucoup plus efficace.

On en étend ce qu'il faut ſur un linge.

On peut auſſi mêler un quart d'once d'émail à deux onces de beurre de ſaturne, ce qui fait un onguent au lieu d'une emplâtre. (*ii*)

N°. 47.

Une once de ſel de Sedlitz (1), deux onces de tamarins ; verſez deſſus huit onces d'eau bouillante ; remuez pour délayer les tamarins ; coulez pour boire en deux priſes, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De laudanum liquide de Sydenham, quatre-vingts gouttes (2) ; d'eau de méliſſe, deux onces & demie. Si la premiere ou la ſeconde doſe arrêtent ou diminuent conſidérablement les vomiſſements, on ne donne pas les autres. (*kk*)

(*ii*) La doſe marquée de l'emplâtre, coûte quatre batz & demi, ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une éréſypelle. L'once de nutritum, coûte ſix creutzers ; celle du beurre de ſaturne, trois batz.

(1) On peut encore ici ſubſtituer le ſel d'epſom, à celui de ſedlitz.

(2) Cette doſe du laudanum liquide, nous paroît très-haute ; nous croyons qu'on ne doit d'abord la porter à Lyon, qu'à trente gouttes ; on la rendra moins déſagréable & plus utile, ſi on y joint une cuillerée de ſirop d'écorce de citron.

(*kk*) L'once du laudanum liquide, coûte huit batz.

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre dans vingt onces ou ſix verrées de petit lait.

N°. 50.

Deux onces de ſirop de pavot blanc, autant d'eau de ſureau. (*ll*)

N°. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 52.

De ſoufre pilé, une once; de ſel ammoniac, une dragme; de graiſſe de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier. (*mm*)

N°. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit priſes égales. (*nn*)

(*ll*) L'once du ſirop, coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de ſureau, on prend celle de fontaine.

(*mm*) Cette doſe, coûte trois batz.

(*nn*) Toute la doſe, ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occaſionneroit des coliques à quelques perſonnes qui auroient l'eſtomac délicat; mais il n'incommode point les robuſtes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient réſiſté aux autres remedes. Il augmente la tranſpiration; & les Palefreniers, qui panſent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de tranſpiration, chez les chevaux, eſt quelquefois prodigieuſe; c'eſt par-là, que l'antimoine leur eſt utile dans pluſieurs cas.

N°. 54. (*nnn*)

De limaille de fer & de ſucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi-once. Partagez en vingt-quatre doſes. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*oo*)

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 43. Une taſſe trois fois par jour, une heure avant que de manger. (*pp*)

(*nnn*) Les remedes de ce Numéro, & des Numéros 55 & 56, ſont deſtinés aux maladies qui dépendent des opilations, & la ſuppreſſion des regles. Le 55, eſt particuliérement deſtiné à les rappeller. Les Numéros 54 & 56, ſont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la ſuppreſſion, ou qu'elle n'a pas lieu.

(*oo*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle, au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette doſe ſuffit dans un mal commençant, & même une priſe ou deux par jour, ſuffiſent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la doſe du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas aſſez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'eſt la rouille qui gâte l'eſtomac, au lieu que la limaille non rouillée, eſt le plus puiſſant ſtomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(*pp*) J'avertis encore, que dans les perſonnes languiſſantes dès long-temps, il faut travailler à rétablir la ſanté, & non pas à pouſſer les regles; ce qui eſt pernicieux. Elles reviennent, quand la malade eſt mieux; leur retour ſuit celui de la ſanté, & ne doit, ni ne peut ſouvent, le précéder.

N°. 56.

De limaille de fer, deux onces; de poudre de rue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiat assez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante & dont la tige est tachetée, une once. Faites en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades qui sont parvenus à en prendre demi-once par jour. (*qq*)

(*qq*) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siecles, par quelques Médecins en différents pays; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidents occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës, comme des plantes qui ne pouvoient que faire du mal. Mais il y a cinq ans, que M. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos; il commença par en prendre lui-même, de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été

N°. 58.

Une once de racine de gramen, autant de celle de chicorée. Faites bouillir

un poison; il augmenta insensiblement, enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de squirrhes & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très-grand nombre de squirrhes & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remedes avoient échoué; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres, & l'authenticité de ses observations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la Médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs; aussi il réussit singuliérement dans les squirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fluxions & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étisies, la gangrene même, &c: un très-long usage ne peut pas nuire, il fortifie le tempérament au lieu de l'user.

Je sais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier, que dans plusieurs autres Villes il n'a pas réussi; mais les clameurs des rivaux de M. STORK, & l'inefficacité du remede dans quelques cas, n'infirment point ses expériences; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours; qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remedes; qu'il y avoit des tempéraments auxquels il paroissoit répugner. Eh! quel est le remede qui ne soit pas dans ce cas? ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi par-tout? La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment, la force de la maladie, le tempérament du malade, l'insuffisance des doses, des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas, & des Médecins, qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en seront dégoûtés; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier Recueil des expériences de M. STORK,

pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites diſſoudre demi-once de ſel de Sedlitz (1), & deux onces de manne ; paſſez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

me détermina à l'eſſayer ; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'eſpece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de M. STORK ; je l'eſſayai moi-même pour m'aſſurer qu'il étoit innocent, je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer ſe calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adreſſai à M. STORK, qui m'envoya de ſon extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en ſuivant exactement ſon procédé, l'on a eu un extrait qu'il eſt impoſſible de diſtinguer de celui de *Vienne ;* j'ai pris de l'un & de l'autre, juſqu'à une dragme & demie par jour, je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant ; j'en ai donné à pluſieurs malades, j'ai vu qu'il guériſſoit pluſieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il ſoulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'eſtomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfants, qu'il ne nuiſoit à perſonne, & je ſuis aujourd'hui pleinement perſuadé, malgré l'averſion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poiſons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, eſt un remede toujours innocent, ſpécifique dans pluſieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il feroit très-fâcheux qu'on négligeât l'uſage.

La préparation conſiſte à cueillir la plante environ la S. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie ſuivant les lieux, à en exprimer le jus, qu'on met dans un vaſe de terre ſur un feu très-doux, où on le laiſſe évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ait acquis aſſez d'épaiſſeur, pour que, quand il eſt refroidi, il ait la conſiſtence du cotignac. Quand on veut en faire uſage, on le réduit en pilule, en y joignant, ſi l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe ſechée.

(1) Ou d'Epſom.

On

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N°. 59.

Un cataplaſme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du ſavon, de façon que chaque cataplaſme en contienne un demi-quart d'once. Je me ſers auſſi avec ſuccès, quand la ſituation des femmes ne permet pas les ſoins réguliers qu'exige ce cataplaſme, qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui ſe trouve dans toutes les apothicaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë ſeche, ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une eſpece de petit matelas fort ſouple, laiſſez le cuire pendant quelques moments dans l'eau; exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N°. 61.

Des yeux d'écreviſſes vrais, ou de magnéſie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de cannelle; partagez en huit priſes. On donne ces pou-

dres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette. (*p**)

N°. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites le diſſoudre dans demi-once d'eau de cannelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la doſe eſt finie, on le purge. (*rr*)

N°. 63.

De réſine de jalap, deux grains. Broyez-la long-temps avec douze ou quinze grains de ſucre, & enſuite avec trois ou quatre amandes; joignez-y peu à peu deux cuillerées d'eau; paſſez par un linge fort clair, comme un lait d'amandes. Ajoutez une cuillerée à café de ſirop de capillaire. (*ss*)

N°. 64.

Une once de nutritum; un jaune

(*p**) L'once des yeux d'écreviſſes, coûte ſix creutzers.

(*rr*) Pour faire l'extrait, on prend les noix avant qu'elles ſoient mûres, dans le même temps dans lequel on les cueille pour les confire.

(*ss*) Ce remede n'eſt point déſagréable. On peut le donner aux enfants de deux ans. S'ils ſont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la réſine de Jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfants au deſſous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au ſirop de chicorée, & à la manne.

d'œuf s'il eſt petit, la moitié s'il eſt gros. Mêlez exactement. (*tt*)

N°. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche ; ajoutez-y deux cuillerées d'huile ſi c'eſt en hiver, en été il n'en faut point, ou tout au plus une demi-cuillerée ; trempez dedans des pieces de linge qui ne ſoit pas trop uſé, & laiſſez les ſécher. (*uu*)

N°. 66.

D'huile roſat, une livre ; de minium, demi-livre ; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire juſqu'à ce qu'il ait à peu près conſiſtance d'emplâtre ; fondez-y une once & demie de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre ; mêlez bien ; retirez du feu, & verſez dans des canons de papier, de la groſſeur que vous voudrez. (*xx*)

(*tt*) Le nutritum, coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant long-temps dans un mortier, deux dragmes de céruſe, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(*uu*) Cette toile eſt très-commode pour tous les panſements. Quand elle eſt ſalie par le pus, il ſuffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'eſſuyer & de la laiſſer ſécher. Elle peut ſervir pour un grand nombre de panſements.

(*xx*) C'eſt exactement l'onguent de Nuremberg, qui eſt le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou

Pour faire le ſparadrap, (c'eſt une toile imbibée d'onguent,) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N°. précédent.

N°. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau temps, de l'agaric de chêne, (c'eſt une eſpece de champignon qui croît ſur cet arbre.)

Il y a quatre parties qui ſe préſentent ſucceſſivement; 1°. la peau qu'on peut jeter; 2°. la partie qui ſuit la peau, qui eſt la meilleure. On la bat avec un marteau juſqu'à ce qu'elle devienne douce & molle; c'eſt-là toute ſa préparation, & l'on en applique un morceau convenable ſur les vaiſſeaux ouverts. Il les reſſerre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3°. La troiſieme qui peut ſuffire pour arrêter le ſang dans les petits vaiſſeaux; & la quatrieme

plutôt Chambauderie, fameux dans pluſieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'eſt à peu près celui de Nuremberg) de diachilon composé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

qu'on peut employer réduite en poudre. (*yy*)

N°. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de ſureau, autant de celles de camomille & de millepertuis. Cuiſez les en cataplaſme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes ou quelques poignées de faltrank; on jette deſſus demi-pot d'eau bouillante; on laiſſe infuſer pendant quelques moments; on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique ſur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez des herbes de bétoine, de rue, des fleurs de romarin ou de lavande, & de roſes rouges, de cha-

(*yy*) Ce remede connu il y a long-temps, de quelques perſonnes, n'eſt commun que depuis dix ans. Il a eu par-tout les mêmes ſuccès; & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourments qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang; & c'eſt une des heureuſes découvertes qu'on pût faire en Chirurgie. L'on voit que chaque payſan, peut s'en procurer avec plus de facilité, que le plus habile Chirurgien. M. BROSSARD, Chirurgien François, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît ſur les parties des chênes où l'on a coupé de groſſes branches.

cune une poignée & demie; faites cuire pendant un quart d'heure, dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

N°. 69.

L'emplâtre de diapalme; l'once coûte un batz. (*yyy*)

N°. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge. (*zz*)

N°. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*arthanita*,) & des sommités de camomille, de chacune une poignée; mettez les dans une écuelle de terre avec un demi-quart d'once de savon & autant de sel ammoniac; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

(*yyy*) Pour l'étendre sur de la charpie, comme il est indiqué §. 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*zz*) Il coûte demi-batz l'once.

L'once du sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le Chapitre des Enfants, coûte six creutzers l'once.

Fin de la Table des Remedes.

PRIX DES DROGUES

RECOMMANDÉES

DANS CET OUVRAGE,

A Lyon en 1763.

ÆTHIOPS Martial, de Lemery. Préparation de fer, 1 livre 5 sols l'once.
Agaric de Chêne, 10 sols l'once.
Antimoine crud. Minéral, 5 sols la livre.
Aſſa-fœtida. Gomme réſine, 8 sols l'once.
Baume d'Arcœus. Préparation composée, 6 sols l'once.
Baume tranquille. Préparation composée, 8 sols l'once.
Beurre de Saturne. Préparation de plomb, 6 sols l'once.
Calamus aromaticus. Roſeau aromatique. Racine, 3 sols l'once.
Camphre, huile eſſentielle de lauriers, figée, 8 sols l'once.
Cantharides, Mouches puantes qui mangent le Peuplier & le Frêne. Expoſez à la vapeur du vinaigre pour les tuer; faites ſécher; enfermez dans un vaſe de terre; conſervez dans un lieu ſec, 6 liv. la livre.
Céruſe. Préparation de Plomb diſſous par le vinaigre, 10 sols la livre.
Cérat de Galien. Préparation d'huile d'amandes douces & de cire, 5 sols l'once.
Cinabre artificiel. Préparation de ſoufre & de Mercure, 9 sols l'once.

Cinabre naturel, 18 ſols l'once.
Contrayerva. Racine, 5 ſols l'once.
Crême de tartre. Sel acide, 1 ſol l'once.
Diagrede. Préparation de ſcammonée, 3 ſols le gros.
Eau de chaux, 10 ſols la pinte.
Eau de Méliſſe ſimple, 1 livre la pinte.
Eau ſpiritueuſe de Cannelle, 10 ſols l'once.
Email bleu, 1. liv. la livre.
Emplâtre de Ciguë, 50 ſols la livre.
Emplâtre de Nuremberg, 3 liv. la livre.
Emplâtre véſicatoire, 5 liv. la livre.
Encens en larmes. [Oliban.] Gomme-réſine, 4 ſols l'once.
Eſprit de Sel marin, 10 ſols l'once.
Eſprit de ſoufre; acide tiré du ſoufre, 10 ſols l'once.
Eſprit de vitriol; acide tiré du vitriol, 5 ſols l'once.
Eſquine (racine de) hachée, 1 liv. 10 ſols.
Gayac rapé. Bois réſineux, 10 ſols la livre.
Gomme ammoniac. Gomme réſine, 8 ſols l'once.
Huile de térébenthine, 24 ſols la livre.
Jalap. Racine, 5 ſols l'once.
Iris, ou Flambe de Florence. Racine, 2 ſols l'once.
Kermès minéral. Préparation d'antimoine, 1 liv. le gros.
Laudanum liquide de Sydenham. Préparation d'opium avec le vin, 1 liv. 4 ſols l'once.
Limaille de fer. Préparation de fer, 8 ſols la livre.
Litharge. Préparation de plomb, 7 ſols la livre.
Manne ordinaire. Suc du Frêne, 4 ſols l'once.

Miel blanc, 12 sols la livre.

Minium. Préparation de plomb, 10 sols la livre.

Musc. Substance animale d'une odeur forte, 4 liv. 10 sols le gros.

Onguent basilicum ou suppuratif, 1 liv. 10 sols la livre.

Onguent nutritum, 2 liv. la livre.

Opium. Suc de pavot étranger, 16 sols l'once.

Oximel scillitique. Préparation où entrent le vinaigre, le miel & la scille, 2 sols l'once.

Panacée mercurielle, 2 livres 10 sols l'once.

Poudre contre les vers, ou *semen contra*, 15 s. l'once.

Poudre cornachine ou *de tribus*. Composé de parties égales de Tartre, Jalap & Diagrede, 4 sols le gros.

Poudre de cloportes duement préparée. Cloportes sechés & mis en poudre, conservés séchement, 1 livre l'once.

Quinquina. Ecorce d'arbre, 6 liv. la livre.

Résine de Jalap blanche, 1 liv. le gros.

Rhubarbe. Racine, 15 liv. la livre.

Rob de Sureau. Suc des Baies de Sureau épaissi, 10 sols l'once.

Safran. Etamines de la plante, 1 liv. 10 sols l'once.

Salsepareille. Racine; la plus belle, 3 liv. la livre; 50 sols la commune.

Santal citrin. Bois, 5 sols l'once.

Sassafras. Bois, 12 sols la livre.

Savon blanc, 9 sols la livre.

Sel Ammoniac, 5 sols l'once.

Sel d'Epsom, 12 sols la livre.

Sel de Glauber, 4 liv. la livre.

Magnésie blanche duement préparée, 3 liv. l'once.
Mercure crud, 4 liv. la livre.
Sel de Nitre, 1 liv. la livre.
Sel Végétal, 3 liv. la livre.
Sel de Sedlitz, 6 liv. la livre.
Sel de Duobus, 3 liv. la livre.
Séné. Feuilles, 2 liv. 10 sols; Follicules, 12 liv. la livre.
Serpentaire de Virginie. Racine, 10 sols l'once.
Soufre. Minéral, 15 sols la livre.
Sirop de Capillaire, 1 liv. 4 sols la livre.
Sirop de Chicorée, composé de rhubarbe, 5 sols l'once.
Sirop Diacode, ou de Pavot blanc, 6 sols l'once.
Sirop de Nerprun, 2 liv. la livre.
Sirop de Pavot rouge, 2 liv. la livre.
Sirop de Violette, 4 liv. la livre.
Tamarins. Fruits, 20 sols la livre.
Tartre émétique, ou Stibié. Préparation d'antimoine, 15 sols l'once.
Tartre vitriolé. Sel neutre, 8 sols l'once.
Thériaque, 6 liv. la livre.
Turbith minéral. Préparation de Mercure, 3 liv. l'once.
Vin émétique trouble, 2 sols l'once.
Vinaigre de Saturne, ou de Litharge, 4 sols l'once.
Vinaigre scillitique, 3 sols l'once.
Yeux d'écrevisses préparés, 8 sols l'once.
Ypecacuana. Racine, 15 sols l'once.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES

Et des principaux Articles contenus dans ce second Volume.

FIN.